

Hier, les oiseaux

Wilhelm, Kate

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

kate wilhelm
**hier,
les oiseaux**



denoël

KATE WILHELM

***Hier,
les
oiseaux***

roman

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR SYLVIE AUDOLY

DENOËL

Titre original :

WHERE LATE THE SWEET BIRDS SANG
(Harper & Row, Publishers, Inc.)

© by *Kate Wilhelm, 1976,*
et pour la traduction française
© by *Éditions Denoël, Paris, 1977.*

Première partie

HIER, LES OISEAUX

1.

Ce que David détestait toujours le plus dans les dîners de famille des Sumner, c'était la façon dont tout le monde parlait de lui comme s'il n'était pas là.

— A-t-il mangé assez de viande ces derniers temps ? Je le trouve tout pâlot.

— Tu le gâtes trop, Carrie. S'il refuse de dîner, interdis-lui d'aller jouer. Tu étais pareille, tu sais.

— Quand j'avais son âge, j'étais assez costaud pour abattre un arbre à la hache. Lui, dans un brouillard à couper au couteau, il n'aurait pas la force de s'en sortir.

David rêvait qu'il était invisible, qu'il flottait au-dessus de leur tête tandis qu'ils parlaient de lui. Quelqu'un demandait s'il avait déjà une petite amie et tous le taquinaient pour savoir si c'était vrai. De sa position avantageuse, il tirait au rayon laser sur oncle Clarence, qu'il détestait tout particulièrement parce qu'il était gras, chauve et très riche. Oncle Clarence trempait ses biscottes dans la sauce, ou dans le sirop, ou le plus souvent dans une mixture de sorgho et de beurre qu'il délayait dans son assiette jusqu'à ce que ça ressemble à du caca de bébé.

— A-t-il toujours l'intention d'être biologiste ? Il devrait entrer à l'école de médecine et s'associer à Walt.

David pointait alors son fusil à rayon sur oncle Clarence, lui flanquait avec précision un rayon dans l'estomac, relâchait soigneusement la détente, si bien que le sang d'oncle Clarence coulait de sa plaie et se répandait sur eux tous.

— David ! Il sursauta, inquiet, puis se détendit à nouveau. David, tu devrais sortir et aller voir ce que font les autres enfants.

C'était la voix douce de son père, qui voulait dire en termes clairs : « Ça suffit. » Et tous les convives choisissaient la progéniture d'un autre comme sujet de conversation commun.

Au fur et à mesure qu'il grandissait, David apprenait les liens de parenté complexes qu'il avait acceptés comme tels étant enfant. Oncles, tantes, cousins, cousins germains, cousins issus de germains. Et la famille par alliance : les frères, et sœurs, et parents de ceux qui avaient épousé un membre de sa famille. Il y avait les Sumner, les Wiston, les O'Grady, les Heineman, les Meyer, les Capek et les Rizzo ; tous habitaient le long de la même rivière qui coulait dans la vallée fertile.

Il se souvenait tout particulièrement des vacances. La vieille maison des Sumner était remplie de chambres à coucher à l'étage et, dans le grenier, les matelas et les paillasses pour les enfants occupaient toute la surface d'un mur à l'autre, avec un énorme ventilateur devant la fenêtre ouest. Il se trouvait toujours quelqu'un pour vérifier qu'ils n'étaient pas tous asphyxiés dans le grenier. Les aînés étaient supposés surveiller les plus jeunes, mais en réalité ils les effrayaient soir après soir avec des histoires de fantômes. Il arrivait que le bruit fût si fort qu'une intervention des parents s'avérât nécessaire. Oncle Ron montait l'escalier de son pas lourd, ce qui déclenchait des galopades, des fous rires contenus, des cris étouffés, jusqu'à ce que chacun ait trouvé un lit, si bien qu'au moment où il allumait la lumière du vestibule qui éclairait faiblement le grenier, tous les enfants avaient l'air de dormir. Il s'arrêtait quelques instants sur le pas de la porte, puis tirait celle-ci, éteignait la lumière et redescendait pesamment, apparemment sourd à l'hilarité qui reprenait derrière lui.

Chaque fois que montait tante Claudia, elle faisait l'effet d'une apparition. Les oreillers volaient, il y avait un enfant qui pleurait, un autre essayait de lire à la lampe électrique, plusieurs garçons jouaient aux cartes à la lumière d'une autre lampe de poche, certaines des filles, blotties les unes contre les autres, se confiaient de délicieux secrets à en juger par le fard qu'elles piquaient et leur air éperdu quand un adulte venait les surprendre, et puis soudain la porte s'ouvrait d'un coup sec, la lumière s'abattait sur le désordre, et elle apparaissait. Tante Claudia était très grande et mince, elle avait le nez trop gros et le teint bronzé en permanence, couleur vieux cuir. Elle se tenait là, immobile, redoutable, et les enfants rampaient vers leur lit dans le plus grand silence. Elle attendait, sans bouger, que chacun ou chacune ait regagné sa place, puis elle fermait la porte sans faire de bruit. Il s'ensuivait un long silence. Ceux qui étaient les plus près de la porte retenaient leur respiration pour essayer de surprendre la sienne de l'autre côté. Au bout d'un long moment, l'un des enfants faisait preuve de courage en poussant légèrement le battant et, si elle était vraiment partie, le charivari recommençait.

Les odeurs des vacances étaient gravées dans la mémoire de David. Toutes les odeurs habituelles : les gâteaux aux fruits, les dindes, le vinaigre pour teinter les œufs, les légumes et l'odeur lourde et veloutée des bougies aux fleurs de laurier. Mais ce dont il conservait le souvenir le plus précis, c'était l'odeur de poudre dont ils étaient tous imprégnés à l'occasion de la fête du 4 juillet. Cette odeur qui pénétrait leurs cheveux et leurs vêtements restait collée à leurs mains pendant des jours et des jours. Ils avaient les mains tachées de violet foncé à force de ramasser des mûres, et leur couleur et leur odeur

constituaient une des images indélébiles de son enfance. Il s'y mêlait aussi l'odeur de soufre qu'on leur appliquait généreusement pour éloigner les sangsues.

Sans Celia, son enfance aurait été comblée. Celia était sa cousine, la fille de la sœur de sa mère... Elle avait un an de moins que David, et elle était de loin la plus jolie de ses cousines. Quand ils étaient très jeunes, ils s'étaient promis de se marier un jour, mais lorsqu'ils grandirent et durent se rendre à l'évidence que dans leur famille on ne se mariait jamais entre cousins, ils devinrent d'implacables ennemis. Il ignorait qui l'avait dit aux adultes. Il était sûr que personne n'en parlait jamais ouvertement, mais ils savaient. Par la suite, quand ils ne pouvaient s'éviter, ils s'affrontaient. Lorsqu'il eut quinze ans, elle le poussa hors du grenier à foin et il se cassa un bras, et quand il en eut seize, ils se battirent depuis la porte de la ferme des Wiston jusqu'à la barrière, à vingt mètres de là. Ils se déchirèrent leurs vêtements, furent couverts de sang, lui des coups de griffe qu'elle lui avait donnés dans le dos, elle des éraflures qu'elle s'était faites aux épaules sur une grosse pierre. Soudain, dans ce corps à corps frénétique où ils roulaient l'un sur l'autre et s'empoignaient, sa joue effleura la poitrine dénudée de Celia, et il cessa de lutter. Il était devenu tout à coup un imbécile attendri, sanglotant et désarmé qu'elle frappa à la tête avec une pierre avant d'arrêter le combat.

Jusqu'à cet instant, leur lutte s'était déroulée dans un silence pratiquement total, que seuls venaient briser leurs halètements et des murmures grossiers qui auraient choqué leurs parents. Mais quand elle l'eut frappé et qu'elle le vit inerte, bien que toujours conscient, mais hébété, absent, étourdi, elle hurla, prise d'une angoisse et d'une terreur folles. Toute la famille accourut de la maison comme si on les avait poussés dehors, et leur première idée fut qu'il l'avait violée. Son père l'entraîna dans la grange, vraisemblablement pour lui donner une correction. Mais une fois à l'intérieur, la ceinture dans une main, il l'observa d'un air à la fois furieux et étrangement compatissant. Il ne le toucha pas, et ce ne fut qu'après qu'il lui eut tourné le dos et qu'il fut parti que David prit conscience des larmes qui ruisselaient sur son visage.

Dans la famille, il y avait des fermiers, quelques juristes, deux médecins, des courtiers d'assurances, des banquiers, des minotiers, et des commerçants. Le père de David possédait un grand magasin qui drainait toute la clientèle bourgeoise de la vallée. C'était une vallée riche, les familles y étaient nombreuses et aisées. David avait toujours pensé que sa famille, à l'exception de quelques bons à rien, était plutôt riche. De tous ses cousins, son préféré était Walt, le frère de son père. On l'appelait docteur Walt, jamais « oncle ». Il jouait avec les enfants, et leur apprenait des choses de grandes personnes, comme de savoir

frapper quelqu'un si on le veut vraiment, et ne pas faire mal dans une querelle amicale. Il savait apparemment bien avant tout le reste de la famille le moment où cesser de les traiter en enfants. Le docteur Walt avait déterminé David à choisir très tôt de devenir un scientifique.

David entra à Harvard à dix-sept ans. Son anniversaire avait lieu en septembre, et il ne put rentrer chez lui à cette occasion. Quand il revint pour le Thanksgiving, et que tout le clan fut réuni, grand-père Sumner servit le martini rituel pour l'apéritif, et lui tendit un verre. Et oncle Warner lui demanda :

— À ton avis, que faut-il faire pour Bobbie ?

Il était ainsi arrivé à cette mystérieuse croisée des chemins qu'on ne peut prévoir tant elle est mal délimitée. Il but son martini, qu'il ne trouva pas spécialement bon, et sut que son enfance était finie ; il en ressentit alors un profond sentiment de tristesse et de solitude.

Le Noël de ses vingt-trois ans n'était plus très clair dans son esprit. C'était le même scénario, le grenier rempli d'enfants, les fumets des repas, la neige poudreuse, rien n'avait changé, mais lui avait changé de camp pour assister au spectacle, et ce n'était plus le pays des merveilles d'autrefois. Quand ses parents retournèrent chez eux, il resta un jour ou deux à la ferme des Wiston pour attendre l'arrivée de Celia. Elle avait raté la fête de Noël, car elle préparait son prochain voyage au Brésil, mais elle serait quand même là, sa mère l'avait promis à grand-mère Wiston, et David l'attendait sans joie, sans le moindre espoir de récompense, mais au contraire avec une fureur grandissante de se voir contraint au confinement dans cette vieille maison, comme un enfant qui aurait été puni à la place d'un autre.

Lorsqu'elle arriva et qu'il la vit en face de sa mère et de sa grand-mère, sa colère fondit. C'était comme s'il voyait Celia à travers les âges, telle qu'elle était, telle qu'elle serait ou qu'elle avait été. Ses cheveux blonds ne changeraient guère, mais ses os seraient plus saillants, et sur son visage presque vide serait inscrit un message de sollicitude, d'amour, de générosité, de détermination à être elle-même, d'une force insoupçonnée dans un corps aussi fragile. Grand-mère Wiston est une belle vieille dame, se dit-il émerveillé, tout surpris de n'avoir jamais remarqué sa beauté auparavant. La mère de Celia était encore plus belle que sa fille. Et il retrouvait dans le trio des ressemblances avec sa propre mère. Sans voix, vaincu, il fit demi-tour, se dirigea vers l'arrière de la maison, enfila une des grosses vestes de son grand-père, parce que maintenant il ne voulait plus la voir et que ses propres vêtements étaient accrochés dans le placard de l'entrée, trop près de l'endroit où elle se trouvait.

Il marcha longtemps durant cet après-midi glacial, sans guère regarder autour de lui, se secouant de temps à autre lorsqu'il sentait le froid pénétrer à travers ses chaussures ou engourdir ses oreilles. Il se

dit à plusieurs reprises qu'il devrait rentrer, mais il continua à marcher. Et il s'aperçut qu'il était en train de gravir la pente de cette antique forêt où son grand-père l'avait emmené une fois, très longtemps auparavant. Son escalade le réchauffa et, à la tombée de la nuit, il arriva à l'abri des branches des rangées d'arbres qui se dressaient là depuis l'origine des temps. À moins que ce ne fût d'autres arbres identiques à ceux-ci. Immobiles. Attendant à jamais le jour où une fois encore ils graviraient un échelon de l'évolution de l'espèce. Voilà la survivance du passé que son grand-père l'avait emmené voir. Le styrax qui avait atteint les dimensions d'un arbre imposant, alors qu'au pied de la colline, dans ces espaces inférieurs, il avait toujours l'air d'un arbuste. Voilà les blancs tilleuls d'Amérique qui s'élançaient au côté des sapins et des noyers blancs, des hêtres et des délicats marronniers à fleurs rouges.

— David. Il s'arrêta et écouta, certain d'avoir rêvé, mais l'appel retentit à nouveau. David, où es-tu ?

Il se retourna et vit Celia au pied des troncs d'arbres massifs. Elle avait les joues enflammées par le froid et l'effort de la montée ; ses yeux étaient exactement du même bleu que son écharpe. Elle s'arrêta à trois mètres de lui et ouvrit la bouche pour parler, mais n'en fit rien. Elle ôta plutôt un gant pour toucher le tronc lisse d'un hêtre.

— Grand-père Wiston m'emmenait aussi ici quand j'avais douze ans. C'était important pour lui que nous comprenions cet endroit.

David approuva de la tête.

Elle le regarda alors.

— Pourquoi es-tu parti ainsi ? Ils croient tous qu'on va recommencer à se battre.

— Ce n'est pas impossible, dit-il.

— Je ne crois pas, sourit-elle. C'est fini.

— On devrait redescendre. Il va faire nuit dans quelques minutes.

Mais il ne bougea pas.

— David, sois gentil, essaie de convaincre maman. Tu comprends, toi, qu'il faut que je m'en aille, que je dois faire quelque chose par moi-même, n'est-ce pas ? Elle t'estime tellement. Elle t'écouterait.

Il se mit à rire.

— Ils me considèrent tous comme une jeune chiot pataud.

Celia secoua la tête.

— Tu es de ceux qu'ils écoutent. On me traite comme une enfant, et ça sera toujours pareil.

David esquissa un sourire d'approbation, mais il reprit vite ses esprits et lui dit :

— Celia, pourquoi t'en vas-tu ? Que cherches-tu à prouver ?

— Merde, David ! Si tu ne comprends pas, ici personne ne comprendra jamais. Elle inspira profondément, et continua. Écoute, tu

lis bien les journaux ? Les gens meurent de faim en Amérique du Sud. Si on ne les aide pas immédiatement, presque tous les peuples d'Amérique du Sud vont connaître la famine avant la fin de cette décennie. Et personne ne s'est vraiment penché sur les méthodes d'agriculture tropicale. Pratiquement personne. Ce sont partout des sols latéritiques, et là-bas personne n'en est conscient. Ils brûlent les arbres et le sous-bois, et, au bout de deux ou trois ans, ils obtiennent une plaine cuite par le soleil, aussi dure que du métal. D'accord, ils nous envoient certains de leurs meilleurs étudiants pour apprendre les techniques modernes, mais on les envoie dans l'Iowa, le Kansas ou le Minnesota, ou dans des endroits du même genre où on leur enseigne des méthodes adaptées aux climats tempérés, et non tropicaux. Eh bien, nous, on a appris les techniques tropicales et on va commencer à les enseigner là-bas, sur le terrain. C'est l'objet de mes études. Et ça me mènera au doctorat.

Depuis toujours, les Wiston étaient des fermiers. « Les gardiens de la terre », comme les avait un jour appelés grand-père Wiston. « Non pas les propriétaires, simplement les gardiens. »

Celia se pencha en avant, elle écarta le tapis de feuilles et de boue de la surface du sol et se releva la main couverte de terre noire.

— Les famines s'étendent. Ils ont tant besoin d'aide. Et j'ai tant à donner ! Ne comprends-tu pas ? s'écria-t-elle. Elle referma vigoureusement la main, comprimant la terre en une boule qui se désagrégea à nouveau quand elle ouvrit le poing et qu'elle la toucha avec son index. Elle laissa tomber la terre de sa main et recouvrit soigneusement le sol dénudé de sa couche protectrice de feuilles.

— Tu m'as suivi pour me dire au revoir, c'est ça ? dit soudain David d'une voix rude. Ce sont de vrais adieux, cette fois-ci, hein ? Il l'observa et elle acquiesça de la tête. Tu ne pars pas seule, dans ce groupe ?

— Pas vraiment, David. Elle inclina la tête et commença à enfiler son gant. Je pensais être sûre de mes sentiments. Mais quand je t'ai aperçu dans le vestibule, quand j'ai vu l'expression de ton visage à mon arrivée... je me suis rendu compte que je n'étais plus sûre de rien.

— Celia, écoute-moi ! Il n'y a aucune tare héréditaire qui puisse surgir ! Bon sang, tu le sais bien. Et si c'était le cas, on n'aurait tout simplement pas d'enfants, mais il n'y a pas de raison. Tu le sais, hein ?

Elle secoua la tête.

— Oui, je le sais.

— Bon Dieu ! Viens avec moi, Celia. On n'est pas obligés de se marier tout de suite, laissons-les d'abord s'habituer à cette idée. Ils vont s'y faire. Comme toujours. On a une famille qui a du ressort, nous deux. Celia, je t'aime.

Elle se détourna, et il vit qu'elle pleurait. Elle essuya ses joues avec son gant, puis avec sa main nue qui y laissa des traces de saleté. David l'attira contre lui, l'enlaça et baisa ses larmes, ses joues, ses lèvres. Il ne cessait de lui répéter : « Celia, je t'aime. »

Elle finit par s'éloigner et commença à descendre la pente, David derrière elle.

— Je ne peux rien décider maintenant. Ce n'est pas juste. J'aurais dû rester à la maison. Je n'aurais pas dû te suivre ici. David, je me suis engagée à partir dans deux jours. Je ne peux pas dire que j'ai simplement changé d'avis. C'est important pour moi. Pour les gens de là-bas. Je ne peux pas revenir sur ma décision. Toi, tu as été à Oxford pendant un an. Moi aussi, il faut que je fasse quelque chose.

Il saisit son bras, et la retint, l'empêchant de continuer sa marche.

— Dis-moi simplement que tu m'aimes. Dis-le, juste une fois, dis-le.

— Je t'aime, dit-elle très lentement.

— Combien de temps seras-tu absente ?

— Trois ans. J'ai signé un contrat.

Il la regarda fixement, incrédule.

— Change-le. Pars pour un an seulement. À ce moment-là, j'aurai fini ma licence. Tu peux enseigner ici. Laisse leurs jeunes étudiants brillants venir à toi.

— Il faut rentrer, sinon ils vont envoyer quelqu'un à notre recherche, dit-elle. Je vais essayer de changer, murmura-t-elle alors. Si je peux.

Deux jours plus tard, elle partit.

David passa le Nouvel An à la ferme des Sumner avec ses parents et une horde de tantes, d'oncles et de cousins. Le jour du 1^{er} janvier, grand-père Sumner annonça une grande nouvelle.

— Nous allons construire un hôpital à Bear Creek, de ce côté-ci de la minoterie.

David cligna des yeux. C'était à un peu plus d'un kilomètre de la ferme, à des kilomètres de tout.

— Un hôpital ?

Il se tourna vers son oncle Walt, qui opina de la tête.

Clarence regardait fixement son cocktail d'un air sombre, et le père de David, le troisième frère, suivait du regard les volutes de fumée qui s'échappaient de sa pipe. David se rendit compte qu'ils étaient tous au courant.

— Pourquoi là-haut ? demanda-t-il enfin.

— Ce sera un hôpital de recherche, répondit Walt. Sur les maladies génétiques, les défauts héréditaires, et tout ce genre de choses. Deux cents lits.

David secoua la tête, ne pouvant y croire.

— Vous rendez-vous compte de ce qu'un truc pareil va coûter ? Qui

va le financer ?

Son grand-père éclata de rire d'un ton agressif.

— Le sénateur Burke s'est aimablement débrouillé pour obtenir des fonds fédéraux », dit-il. Sa voix prit un ton plus mordant. « Et j'ai persuadé plusieurs membres de la famille de mettre un peu d'argent dans la cagnotte. »

David jeta un coup d'œil à Clarence, qui avait l'air peiné.

— Moi, je donne la terre, continua grand-père Sumner. On va ainsi obtenir de l'aide à droite et à gauche.

— Mais pourquoi Burke s'en occupe-t-il ? Tu n'as jamais voté pour lui, dans aucune de ses campagnes.

— Je lui ai dit qu'on consacrait une grande partie de notre fortune à soutenir l'opposition, et que s'il voulait bien assouplir ses positions, on pourrait le soutenir, car nous sommes très nombreux, David, aujourd'hui. Une très grande famille.

— Ça alors, chapeau ! s'exclama David, qui n'arrivait pas encore à y croire. Tu renonces à ton cabinet pour la recherche ? demanda-t-il à Walt. Son oncle acquiesça. David finit de boire son cocktail.

— David, lui dit Walt tranquillement, on voudrait t'embaucher.

Il leva aussitôt les yeux.

— Pourquoi ? Je ne suis pas dans la recherche médicale.

— Je connais ta spécialité, reprit Walt toujours calmement. On a besoin de toi comme conseiller, et plus tard comme responsable du département de la recherche.

— Mais je n'ai même pas encore fini ma thèse, dit David, qui eut l'impression d'être tombé dans un traquenard.

— Tu feras encore un an de travail de routine pour Selnick, et le cas échéant tu rédigeras ta thèse, un peu ici, un peu là. Tu pourrais l'écrire en un mois, n'est-ce pas, si tu en avais le temps ?

David acquiesça à regret.

— Je sais, lui dit Walt avec un léger sourire. Tu as l'impression qu'on te demande de renoncer à la carrière de toute une vie pour un rêve fumeux. » Mais quand il ajouta : « Nous sommes convaincu, David, que nous n'en avons plus que pour deux à quatre ans maximum à vivre », il ne souriait plus du tout.

2.

David regarda successivement son oncle, son père, tous ses oncles et cousins qui se trouvaient dans la pièce, et finalement son grand-père. Il hocha la tête d'un air désespéré :

— C'est de la folie. Que voulez-vous dire ?

Grand-père Sumner soupira bruyamment. C'était un homme de grande taille, à la poitrine massive et aux biceps saillants. Il avait les mains si larges que chacune d'elles pouvait tenir un ballon de basket. Il avait l'allure d'un géant, et malgré les nombreuses années qu'il avait consacrées à exploiter sa ferme, puis à surveiller ceux qui l'exploitaient pour lui, il avait trouvé le temps de lire plus que personne. On ne pouvait évoquer aucun livre (à l'exception des best-sellers actuels) qu'il n'ait lu, ou dont il n'ait entendu parler. Et il se souvenait de ce qu'il lisait. Sa bibliothèque était plus complète que bien des bibliothèques municipales.

Il se pencha en avant et dit alors :

— Écoute-moi, David. Écoute-moi bien. Je t'explique ce que ce foutu gouvernement n'ose toujours pas admettre. Nous sommes sur la première pente de cet éboulement qui va précipiter notre économie, et celle de toutes les nations de la terre, dans des abîmes inimaginables.

« J'en ai reconnu les signes, David. La pollution nous gagne plus vite qu'on ne le croit. Il n'y a jamais eu autant de radiations atomiques dans l'atmosphère depuis Hiroshima, regarde les essais nucléaires français, chinois. Les retombées. Dieu sait d'où tout cela peut venir. Nous avons atteint le taux de croissance de population zéro il y a environ deux ans, mais c'était le but recherché, David, tandis que les autres nations, elles, sont en train d'y venir sans l'avoir voulu. La famine sévit actuellement dans un quart du globe. Il ne s'agit pas là d'une prévision pour dans dix ans, ni même six mois. La famine est ici, et depuis déjà trois ou quatre ans, et la situation empire. Il n'y a jamais eu autant de maladies depuis que le bon Dieu a inventé les plaies d'Égypte. Et ce sont des fléaux dont nous ignorons tout.

« Les sécheresses et les inondations sont plus nombreuses qu'autrefois. L'Angleterre est en train de devenir un désert, les marécages et les landes s'assèchent. Des espèces entières de poissons ont disparu, ont complètement foutu le camp, en l'espace d'un an ou deux seulement. Les anchois ont disparu. L'industrie de la morue a disparu. Les morues que l'on pêche sont malades, impropres à la consommation. On ne pêche plus sur la côte ouest du continent

américain.

« La moindre récolte sur terre est atteinte de la nielle, et cela s'aggrave de jour en jour. Le maïs nielle. Le blé rouille. La graine de soja nielle. Nous réduisons maintenant nos exportations en biens alimentaires, et l'année prochaine nous allons toutes les supprimer. Nous connaissons des pénuries que nous n'aurions jamais pu imaginer. D'étain, de cuivre, d'aluminium, de papier, de chlore, même ! Que se passera-t-il, à ton avis, quand le monde ne pourra soudain même plus purifier l'eau potable ? »

Au fur et à mesure qu'il parlait, son visage s'était assombri, il se fâchait de plus en plus, accablant David de questions auxquelles il ne pouvait répondre, et David le regardait avec stupeur sans pouvoir prononcer un mot.

— Et pour tout cela, on ne sait pas quoi faire, continua son grand-père. Pas plus que les dinosaures n'ont su empêcher leur propre extinction. Nous avons changé les réactions photochimiques de notre propre atmosphère, et nous ne sommes pas capables de nous adapter assez vite aux nouvelles radiations pour survivre ! Certains ont clamé qu'il s'agissait d'une préoccupation essentielle, mais qui les a écoutés ? Ces foutus imbéciles vont déposer chaque catastrophe au pied de l'autel des problèmes locaux et refusent de les considérer sur un plan mondial, jusqu'au jour où il sera trop tard pour faire quoi que ce soit.

— Mais si tout cela est vrai, quelle est la solution ? demanda David, en cherchant un regard un soutien du côté du docteur Walt, sans en trouver aucun.

— Il faut fermer les usines, laisser les avions au sol, cesser l'exploitation minière, se débarrasser des voitures. Mais ils ne le feront pas, et même s'ils le faisaient, ce serait encore la catastrophe. Ça finira par sauter. D'ici deux ans, David tout va se briser.

Il but alors son cocktail et reposa brusquement le verre de cristal. À ce bruit, David sursauta.

— Ce sera le plus grand désastre qu'ait connu l'homme depuis qu'il a commencé à graver des inscriptions sur la pierre, je peux vous le dire ! Et on va s'y préparer ! Moi, je m'y prépare ! Nous avons la terre, et nous avons les hommes pour la cultiver, nous aurons notre hôpital et nous rechercherons les moyens de conserver en vie nos animaux et nos hommes, et quand le monde s'effondrera nous serons vivants et quand il mourra de faim nous aurons de quoi manger.

Soudain, il s'arrêta pour observer David en plissant des yeux.

— Je pense que tu partiras d'ici avec la ferme conviction que nous sommes tous devenus fous. Mais tu reviendras, David, mon garçon. Tu seras de retour avant que les cornouillers fleurissent, car tu auras reconnu les prémices.

David retourna en faculté, à sa thèse et au travail fastidieux que

Selnick lui donnait à faire. Celia ne lui écrivait pas, et il n'avait pas son adresse. Quand il questionna sa mère, celle-ci reconnut que personne n'avait reçu de ses nouvelles. En février, en représailles de l'embargo sur les denrées alimentaires qu'ils leur avaient imposé, le Japon vota des restrictions commerciales qui rendirent tout échange avec les États-Unis impossible. Le Japon et la Chine signèrent un traité d'assistance mutuelle. Au mois de mars, le Japon s'empara des Philippines, et par là même de leurs rizières, et la Chine reprit son rôle de curateur, depuis longtemps en sommeil, vis-à-vis de la péninsule indochinoise, et plus particulièrement des rizières du Cambodge et du Vietnam.

Le choléra frappa Rome, Los Angeles, Galveston et Savannah. L'Arabie séoudite, le Koweït, la Jordanie et les autres nations du bloc arabe lancèrent un ultimatum : les États-Unis doivent garantir au bloc arabe une ration annuelle de blé, et cesser toute aide à l'État d'Israël, faute de quoi les États-Unis et l'Europe ne recevront plus de pétrole. Ils refusèrent de croire que les États-Unis ne pouvaient faire face à leurs exigences. On imposa immédiatement des restrictions sur le plan des voyages internationaux, et le gouvernement américain, par un décret présidentiel, créa un nouveau ministère, avec statut de ministère d'État : le Bureau des informations.

Les cognassiers formaient des taches d'un rose estompé sur le ciel délicat et limpide de mai, quand David revint chez lui. Il s'arrêta suffisamment loin de la maison pour changer de vêtements et se débarrasser des boîtes qui contenaient ses notes de collège, avant de s'approcher de la ferme des Sumner, où Walt s'était établi pour surveiller la construction de son hôpital.

Walt avait son bureau au rez-de-chaussée. C'était un amoncellement de livres, de blocs-notes, de calques et de lettres. Il accueillit David comme s'il n'était jamais parti.

— Regarde, lui dit-il, que sais-tu au juste des recherches de Semple et Frerrer ? La première génération de clones chez les souris ne présentait aucune déviation, aucune variation dans leur viabilité ni dans leurs capacités, pas plus que la seconde ou la troisième génération, mais avec la quatrième le degré de viabilité est brutalement tombé. Et ce fut le début d'un mouvement régulier, irréversible, vers l'extinction. Pourquoi ?

David s'assit avec raideur et regarda Walt fixement.

— Comment as-tu eu connaissance de cela ?

— Par Vlasic, répondit Walt. Nous avons suivi ensemble les cours de l'école de médecine. Il a continué dans une voie, et moi dans une autre. Nous avons correspondu pendant toutes ces années. Je lui ai posé la question.

— Tu connais ses travaux ?

— Oui. Ses singes rhésus ont manifestés le même déclin à la quatrième génération, jusqu'à leur extinction.

— Ce n'est pas tout à fait exact, fit David. Il a dû interrompre ses travaux l'année dernière... par manque de fonds. C'est pourquoi on ne connaît pas les espérances de vie des derniers cobayes. Mais le déclin commence à la troisième génération de clones, par une diminution de puissance. Il a étudié séparément le comportement sexuel de chaque génération de clones, et a testé leur progéniture. La troisième génération de clones n'avait plus qu'une capacité sexuelle de vingt-cinq pour cent. La descendance ainsi produite commençait son existence avec le même pourcentage, et, en fait, les capacités sexuelles continuaient de diminuer jusqu'à la cinquième génération, puis le pourcentage remontait et on peut penser qu'il aurait à nouveau atteint la normale.

Walt l'observait avec attention, hochant la tête de temps à autre. David poursuivit :

— Ça, c'était la troisième génération de clones. Avec la quatrième génération, il y a eu un changement radical. Des anomalies sont apparues, et l'espérance de vie est tombée à dix-sept pour cent. Les clones anormaux étaient tous stériles. Leurs capacités sexuelles étaient généralement tombées à quarante-huit pour cent. Ce taux dégringolait systématiquement chez toutes les générations nées de l'acte sexuel. À la cinquième génération, aucune progéniture n'a survécu plus d'une heure ou deux. De même pour les cobayes de la quatrième génération. Ce fut même pire. Les clones de la cinquième génération ont présenté d'énormes anomalies, et ils étaient tous stériles. Les taux d'espérance de vie étaient incomplets. Il n'y a pas eu de clones de la sixième génération. Aucun n'a survécu.

— C'est sans issue », dit Walt. Il lui désigna une pile de revues et d'extraits d'articles : « J'avais espéré qu'ils étaient périmés, qu'il existait peut-être des méthodes plus récentes, ou qu'on avait trouvé une erreur dans leurs calculs. C'est donc la troisième génération qui est décisive ? »

David haussa les épaules.

— Mes renseignements peuvent ne pas être à jour. Je sais que Vlastic a arrêté l'année dernière, mais Semple et Frerrer sont toujours dessus, du moins jusqu'au mois dernier. Ils ont peut-être découvert quelque chose de plus récent que j'ignore. Tu penses au bétail ?

— Bien sûr. Tu sais les bruits qui courent ? L'élevage ne se fait pas bien. Impossible d'avoir des chiffres, mais bon sang, nous avons notre propre bétail. Il a diminué de moitié.

— J'en ai un peu entendu parler. Le Bureau des informations a démenti, je crois.

— C'est exact, dit Walt d'un ton calme.

— Ils doivent travailler dans cette direction, continua David. Il doit y avoir quelqu'un qui travaille dessus.

— Si c'est vrai, on se garde bien de nous en parler, dit Walt. Il éclata d'un rire amer et se leva.

— As-tu pu obtenir du matériel pour l'hôpital ? lui demanda David.

— Pour l'instant, oui. On se dépêche comme s'il ne devait pas y avoir de lendemain, évidemment. Et pour le moment on ne se préoccupe pas des questions financières. On va avoir des choses dont on ne saura pas quoi faire, mais j'ai pensé qu'il serait préférable de commander le maximum, plutôt que de s'apercevoir l'année prochaine que ce dont nous avons réellement besoin est introuvable.

David alla à la fenêtre et regarda la ferme ; l'herbe avait bien poussé maintenant, le printemps céderait sa place à l'été sans transition, et le maïs scintillerait d'un vert soyeux dans les prés. Exactement comme avant.

— Laisse-moi jeter un coup d'œil à tes commandes de matériel de laboratoire, et à tout ce qu'on t'a déjà livré, dit-il. Et puis, voyons si on peut m'obtenir une autorisation de voyage jusqu'à la côte. Je vais aller parler à Semple ; je l'ai rencontré à quelques reprises. Si quelqu'un essaie de faire quelque chose, c'est bien cette équipe-là.

— Sur quoi travaille Selnick ?

— Sur rien. Il a perdu sa subvention. Ses étudiants ont dû plier bagages. » Soudain. David adressa un sourire à son oncle. « Regarde, là-haut sur la colline, il y a un cornouiller sur le point d'éclore. Il a déjà quelques fleurs. »

3.

David était exténué, tous ses muscles semblaient lui faire mal en même temps, et le sang battait dans sa tête. Depuis neuf jours, il n'avait pas arrêté de trotter sur la côte, de Harvard à Washington, et maintenant il n'aspirait qu'à une chose, dormir, même si le monde devait s'arrêter de tourner pendant son sommeil. Il avait pris un train de Washington à Richmond et là, ne pouvant louer de voiture, ni acheter de l'essence, si même il en avait trouvé une, il avait volé une bicyclette et pédalé le reste du trajet. Il n'avait jamais imaginé que ses jambes pourraient lui faire aussi mal.

— Es-tu certain que cette bande de gens à Washington ne veut rien entendre ? lui demanda grand-père Sumner.

— Personne ne veut écouter les prophètes de malheur, répondit David.

Selnick appartenait au groupe, et il avait brièvement parlé avec David. Le gouvernement aurait dû admettre la gravité de la catastrophe qui s'annonçait, prendre des mesures strictes pour la prévenir, ou du moins l'atténuer, mais au lieu de cela, il choisissait de peindre un tableau souriant du redressement à venir qui serait sensible dès l'automne. Durant les six prochains mois, les gens sensés et fortunés achèteraient tout ce qu'ils pourraient jusqu'aux limites de leurs possibilités, parce que, après cette période de rémission, on ne pourrait plus rien acheter.

— Selnick m'a dit que nous devrions proposer de racheter son matériel. L'école sauterait sur l'occasion de s'en décharger immédiatement. À bon marché.

— Fais-leur une offre, dit brusquement grand-père Sumner. Et Walt hocha la tête d'un air pensif.

David se leva en chancelant et secoua la tête. Il les salua de la main et alla rejoindre son lit.

Les gens continuaient à travailler. Les usines continuaient à produire, moins qu'avant, et aucune denrée qui ne fût inutile, mais elles se convertissaient à la houille le plus vite possible. Il pensa aux villes assombries, aux convois de camions en train de rouiller, au maïs et au blé qui pourrissaient dans les champs. Et aux ministères prioritaires qui prenaient parti, et luttaien, et faisaient campagne pour telle ou telle cause. Il fallut longtemps à David pour que ses muscles contractés se détendent suffisamment et lui permettent de se reposer calmement, et plus longtemps encore avant qu'il puisse

détendre son esprit et s'endormir.

La construction de l'hôpital progressait plus vite que cela n'avait paru possible. Deux équipes se relayaient au travail ; encore un exemple d'une absence totale de préoccupations financières. Les caisses et les cartons encore fermés contenant le matériel de laboratoire s'empilaient sous un long hangar construit à cet effet jusqu'à leur utilisation. David se mit au travail dans un laboratoire de fortune pour essayer de refaire les tests de Frerrer et Semple. Début juillet, Harry Vlasic arriva à la ferme. Il était petit, gros, myope et de caractère violent. David le considérait avec la même crainte et le même respect qu'un étudiant en première année de physique aurait manifesté devant Einstein.

— D'accord, dit Vlasic. La récolte de maïs a raté, comme prévu. La monoculture ! Bah ! Ils vont sauver soixante pour cent du blé, pas plus. Cet hiver, ah ! attendons simplement jusqu'à l'hiver ! Maintenant, où est la caverne ?

Ils le menèrent jusqu'à l'entrée de la caverne, qui était à une centaine de mètres de l'hôpital. À l'intérieur ils se servirent de lanternes. La caverne faisait plus d'un kilomètre de long dans la partie principale, et plusieurs couloirs menaient à des pièces plus petites. Tout au fond d'un des couloirs les plus étroits, coulait une rivière sombre et silencieuse. De l'eau de source, de la bonne eau. Vlasic ne cessait de hocher la tête. Quand ils finirent de visiter la cave, il secouait toujours la tête.

— C'est bien, dit-il. Ça va marcher. Les laboratoires seront ici, reliés sous terre à l'hôpital, à l'abri de toute contamination. Parfait.

Ils travaillèrent seize heures par jour cet été-là, et jusqu'à l'automne. En octobre, la première vague de grippe s'abattit sur le pays, plus violente que l'épidémie de 1917-1918. Au mois de novembre survint une nouvelle maladie, on murmurait ici et là que c'était la peste, mais le Bureau gouvernemental des informations déclara que c'était la grippe. Grand-père Sumner mourut en novembre. David apprit pour la première fois que Walt et lui étaient les seuls ayants droit à une succession bien plus importante qu'il ne l'avait imaginée. Et l'héritage était en argent liquide. Grand-père Sumner avait converti tout ce qu'il avait pu en liquide au cours des deux dernières années.

Au mois de décembre, les membres de la famille commencèrent à arriver, abandonnant les bourgs, les villages et les villes disséminés dans toute la vallée pour s'installer à l'hôpital et dans les édifices réservés au personnel. Le rationnement, le marché noir, l'inflation et le pillage avaient transformé les villes en champs de bataille. Et le gouvernement gelait l'actif de tous les commerces : on ne pouvait rien acheter ni vendre sans accord. L'armée occupait les immeubles, et les

fonctionnaires surveillaient le rationnement très strict qu'on avait imposé.

La famille apporta ses stocks avec elle. Jeremy Streit sa quincaillerie dans quatre camions. Eddie Beauchamp son équipement de dentiste. Le père de David apporta tout ce qu'il put de son grand magasin. La famille exerçait des activités très diverses, et il y avait là des biens de tous les secteurs d'activité et de toutes les professions libérales imaginables.

Avec la rupture des communications par radio et télévision, le gouvernement n'avait plus aucun moyen de faire face à la panique qui surgissait. On déclara la loi martiale le 28 décembre. Six mois trop tard.

Il ne restait plus d'enfants au-dessous de huit ans quand tombèrent les pluies du printemps, et sur les 319 personnes qui étaient venues s'installer au début dans le haut de la vallée, il n'en restait plus que 201. Dans les villes, la mortalité était bien plus élevée.

David examina le fœtus de cochon qu'il s'apprêtait à disséquer. Il était fripé et desséché, il avait les os trop mous, les glandes lymphatiques grumeleuses, dures. Pourquoi ? Pourquoi la quatrième génération déclinait-elle ? Harry Vlasic vint l'observer un court instant, puis il s'éloigna, la tête pensivement penchée en avant. Il ne pouvait même pas lui apporter la moindre réponse, pensa David presque satisfait.

Cette nuit-là, David, Walt et Vlasic se réunirent pour analyser à nouveau la situation. Ils disposaient de suffisamment de bétail pour nourrir les deux cents personnes pendant longtemps, grâce à la greffe de clones et à la reproduction par l'acte sexuel à la troisième génération. Les poulets, les porcs et les vaches. Mais si tout le bétail devenait stérile, comme cela semblait être le cas, leurs réserves de nourriture seraient limitées.

Tandis qu'il observait ses deux aînés, David comprit qu'ils éludaient délibérément l'autre question. Si les hommes devenaient également stériles, combien de temps encore auraient-ils besoin de réserves de nourriture ?

— On devrait isoler une lignée de souris stériles, dit-il, greffer des clones, et tester la réapparition de la fécondité sur chaque nouvelle génération de clones.

Vlasic fronça les sourcils et hocha la tête :

— Ce serait possible si nous disposions d'une douzaine d'étudiants de première année, répondit-il sèchement.

— Nous devons savoir, continua David, qui s'échauffait soudain. Vous agissez tous les deux comme si c'était simplement une question de mettre au point un plan de sauvegarde pour surmonter quelques années difficiles. Et si les circonstances se révélaient tout à fait

différentes ? Quelle que soit l'origine de cette stérilité, tous les animaux en sont atteints. Il faut que nous sachions.

Walt regarda rapidement David et dit :

— Nous n'avons ni le temps ni les moyens d'orienter nos recherches dans ce sens.

— C'est faux, reprit catégoriquement David. Nous pouvons produire toute l'électricité nécessaire, nous ne sommes pas à court d'énergie. Et tout le matériel que nous n'avons pas encore déballé...

— Parce qu'il n'y a personne qui puisse déjà s'en servir, dit Walt d'un ton patient.

— Moi, si. À mes moments perdus.

— Quels moments perdus ?

— Je les trouverai. Il fixait Walt jusqu'à ce que son oncle se résignât à lui donner la permission.

En juin, David disposait de premières réponses.

— La lignée A-4 est fertile à vingt-cinq pour cent.

Vlasic, qui avait suivi de près ses travaux au cours des quatre ou cinq dernières semaines, ne fut pas surpris. Walt, lui, le fixa d'un regard incrédule.

— En es-tu sûr ? murmura-t-il au bout d'un moment.

— La quatrième génération de souris stériles greffées présente la même dégénérescence que tous les clones examinés jusqu'ici, expliqua David d'un ton fatigué. Mais ils ont aussi un potentiel de fécondité de vingt-cinq pour cent. Leurs descendants vivent moins longtemps, mais ils sont plus fertiles. Cette tendance persiste à la sixième génération, où le taux de fécondité remonte à quatre-vingt-quatorze pour cent et où l'espérance de vie se remet à grimper, et c'est le retour régulier à la normalité.

Il avait inscrit tout cela sur des graphiques que Walt analysait à son tour. A, A1, A2, A3, A4, et leurs descendants obtenus par l'acte sexuel : a, a1, a2... Il n'y avait pas de lignée de clones après les A4 ; aucun n'avait survécu à l'âge adulte.

David se pencha en arrière, ferma les yeux, rêva d'un lit et d'une couverture autour de son cou, et d'un sommeil très, très profond.

— Les organismes supérieurs doivent se reproduire par l'acte sexuel ou mourir, et leur capacité à y parvenir se situe à cet endroit. Il reste une sorte de mémoire qui leur permet de se guérir eux-mêmes, dit-il d'un ton rêveur.

— Tu seras célèbre quand tu pubieras ton œuvre, lui dit Vlasic, la main sur son épaule. Puis il alla s'asseoir près de Walt pour lui faire remarquer certains détails qu'il risquait d'omettre.

— Quelle réussite remarquable, dit-il doucement, les yeux brillants, tandis qu'il parcourait les pages. C'est prodigieux. Tu as conscience, évidemment, de toute la portée de ton travail, fit-il en jetant un rapide

coup d'œil en arrière sur David.

David écarquilla les yeux et rencontra le regard fixe de Vlasic. Il hocha la tête. Walt les regarda l'un après l'autre. David se leva et s'étira.

— Il faut que j'aille dormir, dit-il.

Mais il ne trouva pas le sommeil de sitôt. Il occupait une chambre seule à l'hôpital, il était plus favorisé que la plupart, qui partageaient une chambre à deux. L'hôpital disposait de plus de deux cents lits, mais il y avait peu de chambres seules. « La portée de tout cela », murmura-t-il d'un air songeur. Il en avait eu conscience dès le début, mais il ne voulait pas encore se l'avouer, et il n'était pas prêt à en parler maintenant. Rien n'était encore certain. Trois des femmes étaient finalement enceintes, après un an et demi sans résultats. Margaret arrivait presque à son terme, pour le moment le bébé allait bien, il bougeait. Plus que cinq semaines, pensa-t-il. Plus que cinq semaines, et il n'aurait alors peut-être plus à discuter de la portée de son travail.

Mais Margaret n'attendit pas cinq semaines. Au bout de deux semaines elle mit au monde un enfant mort-né. Zelda fit une fausse couche la semaine suivante, et, une semaine plus tard, May perdit son enfant. Cet été-là, les pluies les empêchèrent de planter autre chose que des légumes dans le potager.

Walt testa la fécondité des hommes, et il confia à David et à Vlasic que tous ceux de la vallée étaient stériles.

— Eh bien, dit Vlasic doucement, la signification du travail de David est maintenant claire.

4.

L'hiver arriva tôt, avec des pluies glaciales qui se succédèrent jour après jour. Le travail effectué dans les laboratoires s'intensifia, et David se prit à bénir son grand-père d'avoir acheté le matériel de Selnick, qu'on leur avait livré avec des instructions détaillées sur la manière de fabriquer du placenta artificiel, et des programmes électroniques pratiquement complets pour la réalisation de liquides amniotiques synthétiques. Lorsque David avait été discuter de cet équipement avec Selnick, ce dernier avait insisté (comme un fou, avait trouvé David à ce moment-là) pour qu'il prenne tout ou rien. « Vous verrez, avait-il dit frénétiquement, vous verrez. » La semaine suivante, il s'était pendu, et le matériel était en route vers la vallée de Virginie.

Ils travaillaient et dormaient dans le laboratoire, ils ne s'en éloignaient que pour les repas. Les pluies hivernales cédèrent la place aux pluies de printemps, et l'air retrouva une nouvelle douceur.

David était sur le point de quitter la cafétéria, l'esprit occupé par ses travaux de laboratoire, quand il sentit qu'on le retenait par le bras. C'était sa mère. Il ne l'avait pas vue depuis de nombreuses semaines, et il l'aurait saluée d'un rapide bonjour si elle ne l'avait pas arrêté. Elle avait un air étrange, presque enfantin. Il détourna d'elle son regard vers la fenêtre, attendant qu'elle relâche son bras.

— Celia revient, dit-elle doucement. Elle va bien, paraît-il.

David sentit son corps se glacer ; il continuait à regarder par la fenêtre, sans rien voir.

— Où est-elle maintenant ?

Il entendit le bruissement du papier bon marché, et quand il se rendit compte que sa mère n'allait pas lui répondre, il se retourna brusquement.

— *Où est-elle ?*

— Miami, dit-elle pour finir, après avoir parcouru les deux pages. C'est le cachet de la poste de Miami, je crois. Sa lettre a plus de deux pages. Elle est datée du 28 mai. Elle n'a jamais reçu notre courrier.

Elle serra la lettre dans les mains de David. Elle avait les yeux embués de larmes, et sans y prêter attention, elle s'éloigna.

David attendit que sa mère eût quitté la cafétéria pour lire la lettre. « Je suis restée en Colombie pendant un moment, huit mois, je crois. Et j'ai attrapé ce virus dont personne ne veut dire le nom. » L'écriture était fragile, hésitante. Elle n'allait pas bien. Il alla voir Walt.

— Il faut que j'aille la chercher. Elle ne peut faire tout ce trajet à

pied jusque chez les Wiston.

— Tu sais que tu ne peux pas partir maintenant.

— Il n'est pas question de savoir si je peux ou non. Je dois y aller.

Walt l'observa un moment, puis haussa les épaules.

— Comment vas-tu aller là-bas et revenir ? Il n'y a pas d'essence. Tu sais que nous n'osons pas l'utiliser à autre chose qu'à la moisson.

— Je sais, répondit David avec impatience. Je vais prendre Mike et la charrette. Je peux rester sur les routes secondaires avec Mike. » Il savait ce que Walt calculait, comme lui-même l'avait fait – le temps perdu – et il sentit son visage se contracter, ses mains se serrer. Walt inclina simplement la tête. « Je partirai demain matin dès le lever du jour. » Walt inclina à nouveau la tête. « Merci », dit soudain David. Il voulait dire merci de ne pas discuter avec lui, de ne pas insister sur ce que tous deux savaient déjà : il n'y avait aucun moyen de savoir combien de temps il devrait attendre Celia, elle n'arriverait peut-être jamais à rejoindre la ferme.

À cinq kilomètres de la ferme des Wiston, David détacha la charrette, et la cacha dans un épais sous-bois. Il balaya les traces à l'endroit où il avait quitté le chemin de terre, et conduisit alors Mike dans les bois. L'air était chaud et lourd d'un orage menaçant ; sur sa gauche il pouvait entendre le rugissement de Crooked Creek qui se déchaînait sans retenue. Le sol était spongieux et il marchait avec précaution, car il ne voulait pas enfoncer jusqu'aux genoux dans la boue traîtresse de ces basses terres. La ferme des Wiston avait toujours été sujette aux inondations ; grand-père Wiston proclamait que cela enrichissait le sol, refusant de condamner la nature pour ses violences périodiques. « Dieu n'a jamais voulu que cette parcelle de terre soit productive année après année sans discontinuer, disait-il. Il vient un temps où la terre a besoin de se reposer, comme vous et moi. Laissons-la tranquille cette année, donnons-lui du trèfle quand le sol sera sec. »

David commença son escalade, toujours en guidant Mike qui hennissait doucement à son adresse de temps à autre.

— Jusqu'au sommet simplement, mon vieux, lui dit David d'une voix calme. Après, tu pourras te reposer et manger l'herbe des prés jusqu'à ce qu'elle arrive.

Grand-père Wiston l'avait emmené une fois au sommet, quand il avait douze ans. Il se souvenait de cette journée, chaude et paisible comme celle-ci, et grand-père Wiston s'y était rendu tout droit, à pas vigoureux. Au sommet, son grand-père s'était arrêté et avait touché le fût d'un chêne.

— Vois-tu, David, cet arbre a vu les Indiens dans cette vallée, et les premiers colons, et mon arrière-grand-père quand il est venu ici. C'est notre ami, David. Il connaît tous les secrets de la famille.

— Cette terre est toujours à toi, ici, grand-père ?

— Jusques et y compris cet arbre, mon fils.

« De l'autre côté, c'est la forêt nationale, mais l'arbre est sur notre terre. La tienne aussi, David. Un jour, tu monteras ici, et tu poseras ta main sur cet arbre, et reconnaîtras ton ami, exactement comme il a été le mien toute ma vie. Que Dieu nous vienne en aide si jamais quelqu'un lève sa hache sur lui. »

Ce jour-là ils étaient descendus de l'autre côté du sommet, puis ils étaient remontés par une pente plus éloignée et plus escarpée jusqu'à ce qu'une fois encore son grand-père s'arrête quelques instants, la main sur l'épaule de David. « Voici comment était cette terre il y a un million d'années, David. » Pour l'enfant, le temps avait soudainement reculé ; un million d'années, un milliard d'années, c'était un passé tout aussi lointain, et il croyait entendre le pas des reptiles géants. Il imaginait qu'il sentait l'haleine fétide d'un tyrannosaure. L'air était frais et brumeux à l'abri des grands arbres, sous lesquels poussaient les baliveaux, aux branches étalées à l'horizontale, comme pour attraper le moindre rayon de soleil égaré à travers le haut dais. Là où le soleil avait trouvé un passage, la lumière était dorée et soyeuse, d'un autre âge. Sous les plus profonds ombrages, poussaient des buissons et des arbrisseaux ; et à leurs pieds s'épalaient les mousses et les lichens, les hépatiques et les fougères. Les racines cambrées et saillantes des arbres étaient tapissées de plantes d'un vert émeraude.

David trébucha, et ayant retrouvé son équilibre, il alla se reposer contre le grand chêne qui était en quelque sorte son ami. Il pressa quelques instants sa joue contre l'écorce rugueuse, puis il se redressa et leva les yeux vers le feuillage luxuriant : il ne pouvait pas voir le ciel à travers. S'il devait pleuvoir, l'arbre le protégerait de toute la violence de l'orage, mais il devrait s'abriter des fines gouttes qui arriveraient à passer à travers les feuilles pour tomber calmement sur le sol perméable.

Avant de commencer à construire un abri, il observa la ferme avec ses jumelles. Derrière la maison se trouvait un jardin auquel travaillaient cinq personnes ; impossible de dire si c'étaient des hommes ou des femmes. Cheveux longs, jeans, pieds nus, élancés. Ça n'avait pas d'importance. Il remarqua que le jardin ne donnait pas encore ses fruits, que les pousses étaient rares et frêles. Il regarda le champ situé à l'est, conscient que quelque chose avait changé, sans savoir exactement quoi. Il se rendit compte alors que c'était le maïs qui poussait. Grand-père Wiston avait toujours fait alterner le blé, la luzerne et le soja dans ce champ. Les champs du bas étaient inondés, et celui du nord était envahi par les mauvaises herbes. Il dirigea lentement ses jumelles vers les maisons. Il repéra dix-sept personnes en tout. Aucun enfant en dessous de huit ou neuf ans. Aucun signe de Celia, ni de traces récentes sur la route, qui était elle aussi envahie par

les mauvaises herbes. Les gens d'en bas étaient sans aucun doute très heureux de laisser leur route disparaître sous les mauvaises herbes.

Il construisit un abri adossé à l'arbre, de façon à pouvoir s'allonger et surveiller la ferme. Il se servit de branches de sapin pour le toit, et lorsque l'orage se leva une demi-heure plus tard, il se trouva au sec. Des ruisseaux couraient en contrebas entre les rangées du jardin, et la cour de la ferme prit au loin une couleur argentée étincelante ; mais il savait que de plus près ce ne serait plus que de l'eau boueuse sur plusieurs centimètres de profondeur. Le sol de la vallée était trop saturé pour absorber encore de l'eau. Il faudrait que celle-ci s'écoule vers Crooked Creek dont le niveau montait de plus en plus haut vers le champ du Nord et le maïs fragile qui s'y trouvait.

Le troisième jour, l'eau avait commencé à envahir le champ de maïs, et il fut pris de pitié envers ceux qui assistaient au désastre, impuissants. On continuait à s'occuper du jardin, mais la moisson serait maigre. Jusqu'à maintenant, il avait compté vingt-deux personnes ; à son avis, il n'y en avait pas d'autres. Pendant l'orage qui se déchaîna cet après-midi-là dans la vallée, il entendit Mike hennir ; il se glissa alors hors de son abri et se releva. Comme Mike se trouvait en contrebas du sommet, la pluie ne devait pas trop le gêner, et il était à l'abri du vent. Mais ses hennissements reprirent, plusieurs fois encore. Son fusil dans une main, s'abritant les yeux de la pluie cinglante avec l'autre, David contourna l'arbre avec prudence. Une silhouette hésitante avançait en trébuchant vers le sommet, la tête en avant, elle s'arrêtait souvent, puis reprenait son ascension sans regarder vers le haut, probablement aveuglée par la pluie. Soudain David jeta son fusil sous l'abri et courut à sa rencontre.

— Celia ! cria-t-il, Celia !

Elle s'immobilisa et leva la tête. La pluie ruisselait sur ses joues et plaquait ses cheveux à son front. Elle laissa tomber le sac à dos qui la chargeait et courut vers lui, et ce fut seulement une fois qu'il l'eut prise dans ses bras et serrée très fort contre lui qu'il se rendit compte qu'il pleurait, comme elle.

Sous l'abri, il lui retira ses vêtements mouillés, la frotta pour la sécher et l'enveloppa dans une de ses chemises. Elle avait les lèvres bleues, sa peau paraissait presque translucide, d'une blancheur blafarde.

— Je savais que tu serais ici, lui dit-elle. Ses yeux étaient immenses, d'un bleu profond, encore plus bleus qu'il n'en avait le souvenir, à moins que ce fût par contraste avec la pâleur de son teint. Avant, elle était toujours bronzée.

— Je savais que tu viendrais ici, dit-il. Quand as-tu mangé ?

Elle secoua la tête.

— Je ne voulais pas croire que ça allait aussi mal ici. Je croyais

que c'était de la propagande. Tout le monde croit que c'est de la propagande.

Il hocha la tête et alluma le camping-gaz. Elle se tint assise, enveloppée dans une de ses chemises de laine, à le regarder ouvrir une boîte de ragoût et la faire chauffer.

— Oui sont ces gens en bas ?

— Des squatters. Grand-mère et grand-père Wiston sont morts l'année dernière. Ces types se sont présentés. Ils ont donné à tante Hilda et oncle Eddie le choix entre se joindre à eux, ou s'en aller. Ils n'ont pas accordé la moindre chance à Wanda. Ils l'ont gardée.

Elle regarda fixement dans la vallée et secoua la tête.

— Je ne savais pas à quel point ça allait mal. Je n'y croyais pas. » Sans se retourner vers lui, elle demanda : « Et mon père, et ma mère ? »

— Ils sont morts, Celia. La grippe, tous les deux. L'hiver dernier.

— Je n'ai pas reçu la moindre lettre, dit-elle. Pendant presque deux ans. On nous a fait quitter le Brésil, tu sais. Mais il n'y avait aucun moyen de transport pour rentrer. On est allés en Colombie. Ils ont promis de nous laisser partir avant trois mois. Et puis, une nuit, très tard, pratiquement à l'aube, on nous a dit qu'on devait s'en aller. Il y avait des émeutes, tu sais.

Il hocha la tête, alors qu'elle continuait à fixer la ferme en contrebas et qu'elle ne pouvait rien voir. Il voulait lui dire de pleurer pour ses parents, pour qu'il puisse la prendre dans ses bras et essayer de la consoler. Mais elle resta assise sans bouger, à parler d'une voix éteinte.

— Ils nous en voulaient à nous, les Américains. Ils nous reprochaient de les laisser mourir de faim. Ils croient réellement que tout va encore très bien ici. Moi aussi, je le croyais. Personne ne croyait aux rumeurs. Et la foule voulait s'en prendre à nous. On est partis sur un petit bateau, un esquif. On était dix-neuf. Ils ont tiré sur nous quand on s'est approchés trop près de Cuba.

David toucha son bras, elle sursauta et se mit à trembler.

— Celia, retourne-toi et mange maintenant. Ne parle plus. Plus tard. Tu pourras nous raconter plus tard.

Elle le regarda et balança lentement la tête.

— Plus jamais. Je n'en parlerai plus jamais, David. Je voulais simplement que tu saches que je n'ai rien pu faire. Je voulais rentrer à la maison, et il n'y avait pas moyen.

Son visage était maintenant moins bleui par le froid, et il la regarda avec soulagement se mettre à manger. Elle avait faim. Il lui fit du café, avec sa dernière ration.

— Veux-tu encore quelque chose à boire ?

Elle refusa de la tête.

— Pas maintenant. À Miami, les gens essaient tous d'aller ailleurs, ils font la queue pendant des jours, ils attendent les trains. On évacue Miami. Les gens tombent par terre, morts, et on les laisse là où ils sont tombés.

Elle fut secouée de violents frissons.

— Ne dis plus rien pour le moment.

L'orage était passé, et l'air de la nuit était frais. Ils se pelotonnèrent sous une couverture, et restèrent assis sans parler, buvant du café noir chaud. Quand la main de Celia commença à lâcher la tasse, David la lui retira et il l'allongea avec douceur sur le lit qu'il avait préparé.

— Je t'aime, Celia, murmura-t-il. Je t'ai toujours aimée.

— Moi aussi, David, je t'aime. Depuis toujours.

Elle avait les yeux fermés, et ses cils étaient très noirs sur ses joues blanches. David se pencha et l'embrassa sur le front, il remonta la couverture sur elle, et la regarda dormir pendant longtemps avant de s'allonger à ses côtés et de s'endormir à son tour.

Pendant la nuit, elle se réveilla une fois, en gémissant et en s'agitant, et il la serra dans ses bras jusqu'à ce qu'elle retrouve son calme. Elle ne s'était pas réveillée complètement, et les mots qu'elle prononçait étaient inintelligibles.

Le lendemain matin, ils quittèrent le chêne et se mirent en route pour la ferme des Sumner. Elle monta sur Mike jusqu'à ce qu'ils eurent rejoint la charrette ; elle tremblait d'épuisement, et elle recommençait à avoir les lèvres bleues, malgré une journée déjà chaude. Il n'y avait pas de place dans la charrette pour qu'elle s'allonge, aussi rembourra-t-il le dossier du siège en bois avec son sac de couchage et sa couverture, pour qu'elle puisse au moins poser sa tête et se reposer, quand la route n'était pas trop défoncée et que la charrette ne cahotait pas trop. Elle esquissa un faible sourire lorsqu'il recouvrit ses jambes avec une autre chemise, celle qu'il portait.

— Je n'ai pas froid, tu sais, dit-elle, pratique. Je crois que ce maudit virus s'attaque au cœur. Personne n'a voulu nous en parler. Mes symptômes sont tous liés au système circulatoire.

— Était-ce très dangereux ? Quand l'as-tu attrapé ?

— Il y a dix-huit mois, je crois. Juste avant qu'on nous fasse quitter le Brésil. Ça a foudroyé Rio. C'est là qu'on nous a emmenés quand nous sommes tombés malades. Très peu ont survécu. Pratiquement aucun des derniers atteints. Plus le temps passait, plus le microbe était virulent.

Il secoua la tête.

— Il s'est passé la même chose ici. Près de soixante pour cent de décès, et maintenant, je crois que c'est quatre-vingts pour cent.

Un long silence suivit, et il pensa qu'elle s'était peut-être endormie. La route était réduite à deux ornières progressivement envahies par les

broussailles. Déjà les herbes la recouvrait presque complètement, sauf aux endroits où les pluies avaient balayé la boue et mis les pierres à nu. Mike allait d'un pas sans hâte, et David ne le pressait pas.

— David, combien sont-ils dans la partie nord de la vallée ?

— Environ cent dix, maintenant, répondit-il. Deux sur trois sont morts, pensa-t-il, mais il ne le dit pas.

— Et l'hôpital, est-il construit ?

— Il est là. C'est Walt qui le dirige.

— David, pendant que tu conduis, puisque tu ne peux pas voir mes réactions et tout, parle-moi de tout ce qui est ici. Dis-moi ce qui se passe, qui est vivant, qui est mort. Dis-moi tout.

Quand ils s'arrêtèrent pour déjeuner quelques heures plus tard, elle lui demanda :

— David, veux-tu faire l'amour maintenant, avant que la pluie recommence à tomber ?

Ils s'étendirent dans une clairière de peupliers jaunes, dont les feuilles bruissaient régulièrement alors qu'il n'y avait aucun vent. À l'abri du susurrement des arbres, leurs propres voix se firent murmures. Elle était si frêle et si pâle, et en elle si chaude et si vivante ; son corps se souleva à la rencontre du sien, et ses seins semblaient s'élever, à la recherche de son contact, de ses lèvres. Ses doigts parcouraient les cheveux de David, son dos, creusaient ses flancs, avec force maintenant, puis se détendaient et tremblaient, se crispaient à nouveau, et ses poings s'ouvraient, spasmodiques ; et lui, il sentait la marque de ses ongles, très loin, il sentait les griffures sur son dos, mais loin, très loin. Et pour finir, il n'y eut que le susurrement des feuilles et, de temps à autre, un long soupir, palpitant.

— Je t'aime depuis plus de vingt ans, tu te rends compte ? dit-il après un long moment.

Elle se mit à rire :

— Tu te souviens, quand je t'ai cassé le bras ?

Plus tard, dans la charrette, sa voix lui parvint de l'arrière, douce, triste :

— C'est la fin, n'est-ce pas David ? Pour toi, pour moi, pour nous tous ?

Au diable Walt, au diable les promesses, au diable le secret, pensa-t-il. Et il lui raconte les clones qu'on élevait sous la montagne, dans le laboratoire enfoui dans la caverne.

5.

Celia commença à travailler au laboratoire une semaine après son arrivée à la ferme.

— C'est la seule occasion que j'aurai jamais de te voir, dit-elle avec douceur à David qui protestait.

— J'ai promis à Walt qu'au début je ne travaillerais que quatre heures par jour. D'accord ?

Le lendemain matin, David la conduisit à travers le laboratoire. Le nouvel accès à la caverne était caché dans la pièce de la chaudière du sous-sol de l'hôpital. La porte était en acier, encastrée dans la roche calcaire qui existait à cet endroit. Dès qu'ils franchirent la porte, un air froid arriva et David mit un manteau sur les épaules de Celia.

— Nous les gardons tout le temps ici, dit-il en prenant un second manteau sur une patère fixée au mur. Des inspecteurs du gouvernement sont venus deux fois ici, et ça pourrait éveiller l'attention si on les mettait sur nous pour descendre à la caverne. Ils ne reviendront pas.

Le couloir était faiblement éclairé, le sol était lisse. À cent cinquante mètres de là environ, se trouvait une autre porte d'acier. Celle-ci donnait sur la première caverne, une vaste pièce voûtée. Ils l'avaient laissée telle qu'ils l'avaient trouvée, avec de tous côtés des stalactites et des stalagmites, mais maintenant il y avait des banquettes, des tables de pique-nique et des bancs, et une rangée de tables de cuisine et de service.

— C'est notre salle de secours, contre les pluies chaudes, dit David en la pressant vers la pièce de l'écho. Il y avait un autre couloir, plus étroit et plus accidenté que le premier. À l'extrémité de celui-ci se trouvait la salle d'expérience sur les animaux.

On avait taillé un des murs pour y installer l'ordinateur, qui avait un air grotesque et déplacé contre le mur de travertin rose pâle. Au centre de la pièce, il y avait des incubateurs, des cuves et des tuyaux, tout en acier inoxydable et en verre. De chaque côté, se trouvaient les incubateurs qui contenaient les embryons d'animaux. Celia observa tout cela sans bouger pendant plusieurs instants avant de se tourner vers David, l'air ébahi :

— Combien avez-vous d'incubateurs ?

— Suffisamment pour greffer six cents animaux de tailles différentes, répondit-il. On en a sorti un grand nombre, qu'on a mis dans le laboratoire de l'autre côté, et on ne se sert pas de tous ceux

que nous avons ici. Nous craignons que nos réserves en produits chimiques ne s'épuisent, et jusqu'ici nous ne sommes pas venus à bout des possibilités d'extraction de tout ce dont nous disposons.

Eddie Beauchamp, délaissant les incubateurs, s'approcha d'eux en notant des chiffres dans un registre. Il adressa un sourire à David et à Celia.

— C'est la tournée de charité ? leur demanda-t-il. Il vérifia ses chiffres sur un cadran, le corrigea légèrement, et continua la vérification des autres cadrans de la rangée, s'arrêtant parfois pour faire une correction mineure.

Les yeux de Celia interrogèrent David, qui secoua la tête. Eddie ignorait les travaux effectués dans l'autre laboratoire. Ils passèrent le long des rangées d'incubateurs, tous scellés, où n'apparaissaient que des aiguilles qui oscillaient de temps à autre et des cadrans sur les côtés pour indiquer ce qu'il y avait à l'intérieur. Ils reprirent le couloir. David lui fit franchir une autre porte, emprunter un étroit couloir, avant de pénétrer dans le second laboratoire, celui-ci protégé par un verrou dont il avait la clé.

Walt leva les yeux à leur arrivée, fit un signe de la tête, et se retourna vers le bureau où il travaillait. Vlasic ne leva même pas le regard. Sarah leur sourit et les dépassa d'un pas pressé pour aller s'asseoir devant une console d'ordinateur et se mettre à taper sur les touches. Une autre femme qui se trouvait dans la salle ne parut pas se rendre compte que quelqu'un était entré. C'était Hilda. La tante de Celia. David jeta un coup d'œil à Celia, mais celle-ci ouvrait des yeux immenses devant les incubateurs qui, dans cette pièce, comportaient une paroi de verre. Chacun d'eux était rempli d'un liquide pâle, d'un jaune si ténu que la couleur semblait presque illusoire. À l'intérieur, flottant dans le liquide, il y avait des sacs, pas plus gros que des poings d'enfant. De minces tubes transparents reliaient les sacs au sommet des incubateurs ; tous étaient rattachés par un tuyau séparé à un grand appareil en acier inoxydable recouvert de cadrans.

Celia avançait lentement dans l'allée entre les incubateurs, s'arrêta une fois à mi-chemin, et resta longtemps immobile. David lui prit le bras. Elle tremblait légèrement.

— Ça va ?

Elle secoua la tête.

— Je... c'est un choc de les voir. Je... je n'y croyais pas vraiment.

Son visage était couvert d'une fine pellicule de transpiration.

— Tu devrais retirer ton manteau, maintenant, lui dit David. Nous sommes obligés de maintenir ici une température assez élevée. Cela s'est révélé finalement plus facile de les maintenir à la bonne température, quitte à ce que nous ayons trop chaud. C'est le prix à payer, ajouta-t-il avec un léger sourire.

— Tous ces éclairages ? Le chauffage ? L'ordinateur ? Comment pouvez-vous produire autant d'électricité ?

Il inclina la tête.

— Je te montrerai ça demain. Comme tout ce qui est ici, le générateur a ses imperfections. On ne peut pas conserver de l'énergie plus de six heures, et on ne peut simplement pas la libérer pendant plus de six heures. Point.

— Six heures, c'est beaucoup. Si tu arrêtes de respirer pendant six minutes, tu meurs.

Les mains croisées dans le dos, elle s'approcha de l'appareil de contrôle brillant qui était situé au bout de la pièce.

— Ce n'est pas ça, l'ordinateur ?

— C'est un terminal. L'ordinateur contrôle les entrées d'éléments nutritifs et d'oxygène, et les sorties des toxines. La pièce des animaux est de l'autre côté de ce mur. Ces incubateurs y sont reliés également. Ce sont des systèmes distincts, avec un même mécanisme.

Ils traversèrent la pièce où on élevait les animaux, puis celle des bébés humains. Il y avait la salle de dissection, plusieurs petits bureaux où les scientifiques pouvaient se retirer pour travailler, et les magasins. Dans toutes les pièces, à l'exception de celle où l'on élevait les clones humains, les gens travaillaient.

— Ils ne s'étaient jamais servi d'un bec Bunsen ni d'une éprouvette auparavant, mais ils sont devenus des scientifiques et des techniciens presque sur-le-champ, dit David. Dieu merci, sans quoi ça n'aurait jamais marché. Je ne sais pas quelle est leur opinion sur ce que nous faisons maintenant, mais ils ne posent pas de questions. Ils accomplissent simplement leur travail.

Walt assigna un travail à Celia sous les ordres de Vlasic. Chaque fois que David levait les yeux vers elle au laboratoire, son cœur bondissait de joie. Elle se mit à travailler six heures par jour. Quand David s'écroulait sur son lit après quatorze ou seize heures de travail, elle était là pour le prendre dans ses bras et l'aimer.

Au mois d'août, Avery Handley annonça que son contact à Richmond par ondes courtes les mettait en garde contre une bande de maraudeurs qui remontaient la vallée.

— Ils sont dangereux, dit-il d'un ton grave. Ils ont pris la maison des Phillott, l'ont saccagée, et l'ont réduite en cendres.

À la suite de cela, ils mirent des gardes en faction nuit et jour. Et cette même semaine, Avery annonça que la guerre avait éclaté au Proche-Orient. La radio officielle n'avait rien mentionné de la sorte ; elle ne programmat que de la musique, des sermons et des jeux. On avait supprimé la télévision du réseau des ondes dès le début de la crise de l'énergie.

— On a fait éclater la bombe, dit Avery. Je ne sais pas qui, mais

quelqu'un l'a fait. Et mon contact affirme que la peste s'est à nouveau étendue à toute la région méditerranéenne.

En septembre, ils repoussèrent la première attaque. En octobre, ils apprirent que la bande se reformait pour une seconde attaque, avec cette fois trente à quarante personnes.

— On ne pourra pas toujours les repousser, dit Walt. Ils doivent savoir que nous avons de la nourriture ici. Cette fois-ci, ils vont venir de toutes les directions. Ils savent que nous les guettons.

— On devrait faire sauter le barrage, dit Clarence. Attendons qu'ils arrivent dans le haut de la vallée, et noyons-les.

La réunion avait lieu dans la cafétéria, et tout le monde était présent. La main de Celia se serra dans celle de David, mais elle ne protesta pas. Personne ne protesta.

— Ils vont essayer de prendre la minoterie, continua Clarence. Ils pensent probablement qu'il y a là du blé, ou autre chose.

Une douzaine d'hommes se portèrent volontaires pour garder la minoterie. Six autres formèrent un groupe pour aller poser des explosifs dans le barrage à une dizaine de kilomètres en amont de la rivière. D'autres formèrent un groupe de reconnaissance.

David et Celia quittèrent la réunion de bonne heure. Il s'était porté volontaire dans tous les cas, et à chaque fois on l'avait refusé. Il était de ceux dont on ne pouvait se passer. Les pluies étaient à nouveau diluviennes, et tout le monde dormait dans la caverne. David et Celia, Walt, Vlasic et ceux qui travaillaient dans les différents laboratoires, tous dormaient là sur des banquettes. Dans un des petits bureaux, David prit la main de Celia, et ils chuchotèrent longtemps avant de s'endormir. Ils évoquèrent leur enfance.

Celia s'était endormie depuis un long moment, et David tenait toujours sa main, les yeux ouverts dans l'obscurité. Elle avait encore maigri, et quand au début de la semaine il avait essayé de lui faire quitter le laboratoire pour se reposer, Walt avait dit : « Laisse-la faire. » Des soubresauts l'agitèrent, et il s'agenouilla au pied de sa banquette pour la serrer dans ses bras. Puis, quand elle redevint calme, il la relâcha avec précaution et s'assit sur le sol de pierre, les yeux fermés. Plus tard, il entendit Walt bouger, et les craquements de sa banquette dans le bureau voisin. David commençait à s'engourdir, aussi retourna-t-il sur la sienne où il s'endormit.

Le lendemain, tous s'efforcèrent de surélever ce qu'ils pouvaient. Quand on ferait sauter le barrage, trois maisons, l'étable près de la route, et la route elle-même disparaîtraient. Rien ne devait être perdu et, planche après planche, ils transportèrent une étable entière sur la colline où ils empilèrent les morceaux. Deux jours plus tard, on donna le signal, et le barrage fut détruit.

David et Celia se trouvaient dans une des pièces supérieures de

l'hôpital et ils assistèrent au déferlement de ce mur d'eau rugissante dans la vallée. On aurait dit le décollage d'un avion à réaction ; une foule en furie après la décision d'un arbitre ; un train fou ; un rugissement comme il n'en avait jamais entendu, ou même, la combinaison de tous ces bruits au point d'ébranler et de faire vibrer ses os. Un mur d'eau, de plus de cinq mètres de hauteur, dévala la vallée, accélérant sa course, écrasant et détruisant tout sur son passage.

Quand le rugissement disparut et que l'eau eut recouvert la terre sur une grande hauteur, tourbillonnant et charriant des débris, Celia demanda d'une voix faible :

— Est-ce que ça en vaut la peine, David ?

Il resserra son étreinte autour de ses épaules.

— Il fallait le faire.

— Je sais. Mais cela semble parfois si vain. Nous sommes tous morts, nous combattons en dernière ligne, mais nous sommes morts. Comme doivent l'être tous ces hommes maintenant.

— Ça va marcher, ma chérie, tu le sais. Tu as travaillé toi-même ici. Trente vies nouvelles !

Elle secoua la tête.

— Trente morts de plus. Te rappelles-tu les cours de catéchisme du dimanche, David ? On m'y emmenait toutes les semaines. Et toi ?

Il hocha la tête.

— Et les cours d'étude de la Bible, le mercredi soir ? Je n'arrête pas d'y penser en ce moment. Et je me demande si ça n'est pas la volonté de Dieu, après tout. Il n'y a rien à faire. Je n'arrête pas d'y penser. Et je suis devenue athée. » Elle se mit à rire et pivota sur elle-même. « Allons nous coucher, maintenant. Ici, à l'hôpital. Prenons une jolie chambre, ou même une suite... »

Il tendit les bras vers elle, au moment où une violente rafale de vent et de pluie s'abattit soudain contre la vitre. Ce déluge survint brusquement, sans prévenir. Celia frissonna :

— C'est la volonté de Dieu, dit-elle d'un ton sourd. On devrait retourner à la caverne, tu ne crois pas ?

Ils traversèrent l'hôpital désert, empruntèrent le long couloir faiblement éclairé, pénétrèrent dans la grande pièce où les gens essayaient de trouver une position confortable sur les couchettes et les banquettes, franchirent les couloirs plus étroits, et arrivèrent pour finir dans le laboratoire.

— Combien de personnes avons-nous tuées ? demanda Celia en retirant son blue-jean. Elle se retourna pour poser ses vêtements au pied de sa banquette. Elle avait les fesses presque aussi plates qu'un adolescent. Quand elle lui fit face à nouveau, ses côtes étaient saillantes sous sa peau. Elle le regarda quelques instants, puis elle

s'approcha de lui, serra étroitement sa tête contre sa poitrine tandis qu'il s'asseyait sur sa propre banquette, et elle resta nue devant lui. Il sentit alors les larmes de Celia ruisseler sur ses joues à lui.

Il y eut un fort coup de gel en novembre, et comme la vallée était inondée et que la route et les ponts avaient disparu, ils surent qu'ils étaient à l'abri de toute attaque, au moins jusqu'au printemps. Les gens avaient à nouveau évacué la caverne, et les travaux continuaient au laboratoire sur le même rythme engourdi. Les fœtus se développaient, grandissaient, bougeaient maintenant, avec des mouvements saccadés des pieds et des coudes. David travaillait sur des substituts de produits chimiques, qui étaient eux-mêmes des substituts de liquides amniotiques. Il travaillait tous les jours jusqu'à ce que sa vue se brouille, ou que ses mains refusent d'obéir à ses ordres, ou que Walt lui ordonne de quitter le laboratoire. Celia travaillait plus longtemps maintenant, elle se reposait toujours plusieurs heures au milieu de la journée, mais elle y retournait ensuite et restait presque aussi tard que David.

Il passa derrière sa chaise et l'embrassa sur la tête. Elle leva les yeux vers lui, lui sourit, et retourna à ses chiffres. Peter faisait démarrer une centrifugeuse. Walt effectuait les dernières corrections sur le dernier réservoir d'éléments nutritifs qui, une fois dilués, seraient donnés aux embryons, et appela :

— Êtes-vous prête à compter les petits ?

— Une seconde, répondit-elle. Elle inscrivit une note, plaça son crayon dans le livre ouvert, et se leva.

David était en permanence conscient de sa présence, même lorsqu'il était totalement absorbé par son propre travail. Il eut conscience qu'elle était debout, qu'elle ne bougeait pas, et lorsqu'elle dit d'une voix tremblante qui trahissait son incrédulité : « David... David... », il avait déjà bondi sur ses pieds. Il la rattrapa au moment où elle s'effondrait.

Elle avait les yeux grands ouverts, le regard presque railleur, lui demandant une réponse qu'il ne pouvait donner, n'attendant aucune réponse. Un frémissement la parcourut, et elle ferma les yeux ; ses paupières remuèrent encore, mais elle ne les ouvrit plus jamais.

6.

Walt regarda David et haussa les épaules.

— Tu as une mine épouvantable, lui dit-il.

David ne répondit pas. Il savait qu'il avait une mine épouvantable. Il sentait bien que ça n'allait pas. Il regardait Walt d'un air absent.

— David, il faut te reprendre. Tu veux abandonner ? » Il n'attendit pas sa réponse. Il s'assit sur l'unique chaise de la pièce minuscule et se pencha en avant, le menton dans les mains, les yeux fixés au sol. « Il faut leur parler, Sarah estime qu'il va y avoir du grabuge. Moi aussi. »

David se tenait près de la fenêtre, il regardait le paysage désert aux couleurs grises, noires et boueuses. Il pleuvait, mais la pluie s'était éclaircie. La rivière ressemblait à un monstre gris tourbillonnant qu'il pouvait observer de là-haut, morne reflet d'un ciel morne.

— Ils vont peut-être essayer de prendre le laboratoire d'assaut, poursuivit Walt. Dieu sait ce qu'ils peuvent décider de faire.

David ne bougea pas, il continua à fixer le ciel sombre.

— Merde ! Retourne-toi et écoute-moi bien, imbécile ! Si tu crois que je vais permettre qu'on anéantisse tout ce travail, tous ces projets par un acte déraisonné ! Si tu crois que je ne tuerai pas celui qui essaiera de mettre fin à tout ça maintenant !

Walt avait bondi sur ses pieds, déchaîné, il fit pivoter David et lui cria au visage :

— Tu crois peut-être que je vais te laisser t'asseoir ici et mourir ? Certainement pas aujourd'hui, David. Pas encore. Je me fous de ce que tu as décidé de faire la semaine prochaine, mais aujourd'hui j'ai besoin de toi, et toi, nom de Dieu, tu vas rester ici !

— Ça m'est égal, dit David calmement.

— Ça ne te sera pas égal ! Parce que les bébés vont sortir de ces sacs, et que ces bébés sont notre seul espoir, tu le sais bien. Nos gènes, les tiens, les miens, ceux de Celia, ces gènes sont la seule chose qui reste entre nous et l'oubli. Et je ne le permettrai pas, David ! Je m'y oppose !

David ne ressentait plus qu'une immense lassitude.

— Nous sommes tous morts. Aujourd'hui ou demain. Pourquoi prolonger ? Le prix est trop élevé pour gagner une ou deux années.

— Aucun prix n'est trop élevé !

Le visage de Walt prit de la netteté, comme une image mise au point. Il était livide, il avait les lèvres pâles, les yeux cernés. Il avait un tic à la joue que David n'avait jamais remarqué auparavant.

— Pourquoi maintenant ? demanda-t-il. Pourquoi changer nos projets et leur dire maintenant. Si longtemps à l'avance ?

— Parce que l'échéance n'est plus très lointaine ». Walt se frotta énergiquement les yeux. « Quelque chose va de travers, David. Je ne sais pas ce que c'est. Quelque chose ne marche pas. J'ai l'impression qu'on va être submergés de prématurés. »

David fit malgré lui de rapides calculs.

— Ça fait vingt-six semaines, dit-il. On n'a pas les moyens de s'occuper d'autant de prématurés.

— Je sais. » Walt s'assit à nouveau, cette fois-ci il rejeta la tête en arrière et ferma les yeux. « On n'a guère le choix. On en a perdu un hier. Trois aujourd'hui. Il faut les sortir et les traiter comme des prématurés. »

David inclina doucement la tête. « Lesquels », demanda-t-il, mais il savait. Walt lui donna les noms, et à nouveau il hocha la tête. Il savait que ce n'étaient pas les siens, ni ceux de Walt ni de Celia. « Qu'envisages-tu de faire ? » demanda-t-il alors en s'asseyant sur le bord du lit.

— Il faut que je dorme, répondit Walt. Et puis, j'ai une réunion prévue à sept heures. Après, on va préparer la pouponnière pour une foutue quantité de prématurés. Dès qu'on sera prêts, on commencera à les sortir. Ce sera le début. Il nous faut des infirmières, une demi-douzaine, et même davantage si possible. Sarah estime que Margaret serait bien. Je n'en sais rien.

David n'en savait rien non plus. Le fils de Margaret, âgé de quatre ans, avait été un des premiers à mourir de la peste, et elle avait perdu un bébé mort-né. Il faisait cependant confiance au jugement de Sarah.

— Qu'elles réfléchissent entre elles pour en trouver d'autres, il faut leur dire ce qu'il faut faire, veiller à ce qu'elles le fassent correctement...

Walt murmura quelque chose, et une de ses mains tomba du bras du fauteuil. Il se redressa d'un coup.

— D'accord, Walt, prends mon lit, lui dit David, presque irrité. Je vais descendre au laboratoire, et veiller à ce que tout roule bien. Je viendrai te chercher à six heures et demie.

Walt ne protesta pas, au contraire, il se laissa tomber sur le lit sans même se soucier de retirer ses chaussures. David se pencha pour les lui enlever. Ses chaussettes étaient moins faites de laine que de trous, mais elles lui tenaient probablement chaud aux chevilles. David les lui laissa, étendit une couverture sur lui, et se rendit au laboratoire.

À sept heures, la cafétéria de l'hôpital était bondée lorsque Walt se leva pour faire sa déclaration. Il y eut d'abord Avery Handley qui enfourcha son dada en évoquant la diminution des contacts par ondes courtes, ajoutée aux histoires sinistres de peste, de famine, de

maladies, d'avortements spontanés, d'enfants mort-nés et de stérilité. C'était dans le monde entier la même histoire. On l'écoutait avec apathie ; peu leur importait désormais ce qui se passait dans toute partie du monde qui n'était pas leur petit univers à eux. Avery acheva son intervention et s'assit à nouveau.

Walt avait l'air petit, pensa David avec surprise. Il se l'était toujours imaginé comme un homme plutôt grand, mais ce n'était pas le cas. Il ne mesurait guère plus d'un mètre soixante-cinq, et il était maintenant très maigre et avait l'air agressif d'un coq de combat, débarrassé de tout superflu et n'ayant gardé que l'essentiel nécessaire à la poursuite des derniers combats. Walt observa l'assemblée et déclara avec fermeté :

— Il n'y a pas une seule personne présente ici ce soir qui connaisse la faim. Il n'y a plus aucun cas de peste. La pluie est en train de nettoyer le ciel de la radioactivité, et nous avons assez de vivres pour plusieurs années, même si nous ne pouvons faire de cultures au printemps. Nos hommes sont capables de produire exactement tout ce dont nous avons besoin. » Il s'arrêta un instant, balayant son regard sur eux de gauche à droite, puis de droite à gauche, prenant son temps. Il retenait totalement leur attention. « Ce que nous n'avons pas, dit-il maintenant d'un ton dur et catégorique, c'est une femme qui puisse concevoir un enfant, ni un homme qui la fertiliserait si elle était capable de gestation. »

Il y eut un mouvement ondulatoire dans la foule, comme un soupir collectif, mais personne ne parla. Walt continua :

— Vous savez comment nous obtenons notre viande. Vous savez que notre bétail est bon, que la volaille est bonne. Eh bien, demain, mesdames et messieurs, nos propres enfants seront menés à terme de la même façon.

Un instant de profond silence, de calme, s'ensuivit, puis ils explosèrent. Clarence bondit sur ses pieds et hurla en direction de Walt. Vernon joua des coudes pour essayer de gagner l'avant de la pièce, mais il y avait trop de monde entre lui et Walt. Une des femmes attrapa le bras de Walt, l'empoignant presque et lui hurlant au visage. Walt lui fit lâcher prise et monta sur une table.

— Arrêtez ! Je vais répondre à toutes vos questions, mais je ne peux entendre personne de cette façon.

Pendant les trois heures qui suivirent, ils posèrent des questions, discutèrent, prièrent, formèrent des alliances, les brisèrent quand des discussions éclataient au sein des groupes restreints. À dix heures, Walt reprit sa place sur la table et demanda :

— Reportons ce débat à demain soir, sept heures. Pour le moment, on va vous servir du café, et, je crois, des gâteaux et des sandwiches.

Il sauta de la table et disparut avant qu'aucun d'entre eux n'ait pu

l'attraper, et avec David ils se précipitèrent vers l'entrée de la caverne, verrouillant la porte massive derrière eux.

— Clarence a été dégueulasse, murmura Walt. Le salaud.

Le père de David, Walt, et Clarence étaient frères, se souvint David, mais il ne pouvait s'empêcher de considérer Clarence comme un intrus, un étranger avec un gros ventre et beaucoup d'argent qui attendait du monde entier une obéissance immédiate.

— Ils vont peut-être s'organiser, dit Walt après un moment. Ils peuvent former un comité de protestation contre cet acte diabolique. Il faut qu'on se tienne prêts.

David approuva de la tête. Ils avaient espéré retarder cette réunion jusqu'au moment où ils auraient eu des bébés vivants, des bébés humains qui riraient, gazouilleraient et boiraient avidement le lait du biberon. Au lieu de cela, ils allaient avoir une pièce remplie de prématurés pas tout à fait finis, qui n'auraient certainement pas l'apparence humaine, ni l'air plus humain qu'un veau né avant terme.

Ils travaillèrent toute la nuit à préparer la pouponnière. Sarah avait enrôlé Margaret, Hilda, Lucy, et une demi-douzaine d'autres femmes, qui toutes portaient la blouse et le masque réglementaires. L'une d'elles laissa tomber une cuvette et trois autres poussèrent un cri à l'unisson. David jura, mais intérieurement. Tout irait bien quand ils auraient les bébés, se dit-il.

Les naissances sans épanchement de sang commencèrent à six heures moins le quart, et, à midi et demi, ils avaient vingt-six enfants. Quatre moururent au cours de la première heure, un autre trois heures plus tard, et tous les autres se développèrent normalement. Le seul bébé qu'on laissa dans l'incubateur fut le fœtus de celle qui serait Celia, et qui avait neuf semaines de moins que les autres.

Clarence fut le seul visiteur que Walt autorisa dans la pouponnière, et après cela il n'y eut plus d'autre conversation portant sur la destruction de monstruosité inhumaines.

On organisa une fête pour célébrer l'événement, on suggéra des prénoms, et on dressa une liste pour choisir onze prénoms féminins et dix masculins. Dans le registre, on consigna les bébés sous la rubrique lignée R-1 : Repopulation 1. Mais dans l'esprit de David, comme dans celui de Walt, les bébés s'appelèrent W-1, D-1, et bientôt C-1...

Pendant les mois suivants, ils ne manquèrent ni d'infirmiers, ni d'infirmières, ni d'aide pour accomplir toutes les tâches que bien peu avaient acceptées auparavant. Tous voulaient devenir médecin ou biologiste, ronchonnait Walt. Il dormait davantage maintenant, et les signes de fatigue s'estompaient sur son visage. Il lui arrivait souvent de pousser David du coude, de l'entraîner hors de la pouponnière, de le propulser dans sa propre chambre à l'hôpital et de veiller à ce qu'il y reste le temps d'une nuit de sommeil. Un soir où ils marchaient côte

à côte en regagnant leur chambre, Walt demanda :

— Tu comprends, maintenant, mon sentiment quand je te disais que c'était la seule chose qui importait ?

David avait compris. Chaque fois qu'il se penchait sur la minuscule, et rose, nouvelle Celia, il comprenait encore mieux.

Ça avait été une erreur, se disait David, en regardant les garçons par la fenêtre du bureau de Walt. Des souvenirs vivants, voilà ce qu'ils représentaient. Il y avait Clarence, qui avait déjà un air boulot... dans trois ou quatre ans il serait trop gros. Et un jeune Walt, qui fronçait les sourcils en signe de concentration devant un problème qu'il n'inscrirait sur le papier que s'il avait une solution à ajouter. Robert, presque trop beau, mais résolument viril, toujours désireux de résister davantage que les autres, de sauter plus haut, de courir plus vite, de frapper plus fort. Quant à D-4, lui-même... Il se détourna et médita sur l'avenir des garçons, tous du même âge ; les oncles, les pères, les grands-pères, tous avaient le même âge. Il eut à nouveau mal à la tête.

— Ils sont inhumains, tu ne trouves pas ? demanda-t-il amèrement à Walt. Ils sont là, ils grandissent, et nous ne savons rien d'eux. Que pensent-ils ? Pourquoi se tiennent-ils toujours si près les uns des autres ?

— Tu te souviens de ce vieux cliché, le fossé des générations ? Eh bien, c'est ça, j'imagine. » Walt avait l'air très vieux. Il était fatigué, et désormais il essayait rarement de le dissimuler. Il leva les yeux vers David et lui dit d'un ton calme : « Peut-être ont-ils peur de nous. »

David hocha la tête. Il y avait pensé.

— Je sais pourquoi Hilda a fait ça, dit-il. Au début, je ne savais pas, mais maintenant je comprends.

Hilda avait étranglé la petite fille qui lui ressemblait chaque jour davantage.

— Moi aussi. » Walt prit son carnet de notes à l'endroit où il l'avait posé quand David était entré. « C'est un peu angoissant de se promener dans une foule où tous vous ressemblent, à des âges différents. Ils appartiennent à leur propre race. » Il se mit ensuite à écrire, et David le quitta.

C'est réellement angoissant, pensa-t-il, et il se détourna du laboratoire, vers lequel il dirigeait primitivement ses pas. Que ces maudits embryons se débrouillent sans lui. Il savait qu'il ne voulait pas entrer parce que D-1 ou D-2 serait là, en train de travailler. La lignée D-4 serait néanmoins la seule à prouver la réussite ou l'échec de l'expérience. Si Quatre échouait, il y avait alors des chances que Cinq échoue aussi, et ensuite ? Une erreur. Hum, pardon, monsieur. Désolé.

Il escalada la butte derrière l'hôpital, au-dessus de la caverne, et s'assit sur une plaque de calcaire fraîche et douce. Les garçons

défrichaient un autre champ. Ils travaillaient bien ensemble, parlant peu, mais riant beaucoup, d'une manière apparemment spontanée. Une rangée de filles surgit à l'horizon, plus près de la rivière ; elles portaient des paniers de baies. Des mûres et de la poudre, songea-t-il soudain, et il se rappela les fêtes qui célébraient autrefois le 4 juillet, avec les taches de mûres et les feux d'artifice, et le soufre pour lutter contre les sangsues. Et les oiseaux. Les grives, les alouettes des prés, les fauvettes et les martinets pourpres.

Trois Celia apparurent, ondulant légèrement avec leur panier, une succession rigoureuse de Celia. Il ne devait pas dire ça, se rappela-t-il sévèrement. Ce n'était pas des Celia, aucune d'elles ne portait ce nom. Elles s'appelaient Mary, Ann et un autre nom. Pendant un instant il ne put se rappeler le troisième prénom, et il savait que ça n'avait pas d'importance. Chacune d'elles était Celia. Celle du milieu l'aurait tout aussi bien fait tomber du grenier hier ; celle de droite pouvait être celle qui avait roulé dans la boue avec lui dans une lutte sauvage.

Trois ans auparavant, il avait une fois rêvé que Celia-3 était venue timidement vers lui et lui avait demandé de la prendre. Dans son rêve, il l'avait prise ; et pendant des semaines, il avait rêvé qu'il la prenait, et encore, et toujours. Et il s'était réveillé en pleurant sa Celia. Incapable de supporter cela plus longtemps, il était parti à la recherche de C-3 et lui avait demandé d'un ton hésitant si elle viendrait dans sa chambre avec lui ; elle avait rapidement reculé, sans le vouloir, une crainte trop visible sur son doux visage pour qu'elle tente de la dissimuler.

— David, pardonne-moi. J'étais effrayée...

Ils pratiquaient l'amour libre, c'était pour ainsi dire indispensable. Personne ne pouvait prévoir combien d'entre eux seraient féconds, ni quel serait le pourcentage de garçons et de filles. Walt pouvait tester les mâles, mais comme il fallait des lapins pour tester la fécondité des femelles, et qu'ils n'en avaient pas, il affirmait que le meilleur test était encore la grossesse. Les enfants vivaient ensemble, sans distinction de sexes. Mais seulement entre eux. Ils fuyaient tous leurs aînés. Les yeux de David l'avaient brûlé quand la fille avait parlé et qu'elle s'était éloignée de lui.

Il s'était retourné, était parti précipitamment et ne lui avait plus adressé la parole pendant les années suivantes. Il croyait parfois remarquer qu'elle l'observait avec méfiance, et chaque fois il lui lançait un regard irrité et s'enfuyait.

C-1 avait été comme son propre enfant. Il l'avait regardée grandir, apprendre à marcher, à parler, à se nourrir. C'était sa fille, celle de Celia. C-2 lui ressemblait beaucoup. Une jumelle, légèrement plus petite, cependant identique. Mais C-3 avait été différente. Non, il rectifia : la perception qu'il avait eue d'elle avait été différente. Quand

il la regardait, il voyait Celia, et il souffrait.

Il avait pris froid sur la butte, et il se rendit compte que le soleil s'était couché depuis longtemps et qu'en dessous on avait allumé les lanternes. C'était une scène touchante, comme une carte postale sentimentale intitulée « Vie à la campagne ». La grande maison de ferme aux fenêtres rougeoyantes, l'obscurité de l'étable ; plus près, l'hôpital et l'édifice du personnel avec leurs chaudes lumières jaunes aux fenêtres. Il redescendit vers la vallée, tout engourdi. Il avait manqué le dîner, mais il n'avait pas faim.

— David ! Un des plus jeunes garçons, un Cinq, l'appelait. David ne savait pas à partir de qui il avait été greffé. Il y avait des gens qu'il n'avait pas connus lorsqu'ils étaient si jeunes. Il s'arrêta et le garçon courut vers lui, le dépassa et continua son chemin en criant :

— Le docteur Walt t'appelle.

Walt était dans sa chambre à l'hôpital. Il avait étalé sur son bureau et sur une table les diagrammes de la lignée Quatre.

— J'ai fini, dit Walt. Il faudra bien sûr que tu vérifies.

David parcourut rapidement du regard les deux dernières lignes, concernant H-4 et D-4.

— En as-tu déjà parlé aux deux garçons ?

— Je leur ai tout dit. Ils ont compris. » Walt se frotta les yeux. « Ils n'ont aucun secret l'un envers l'autre. Ils sont conscients des périodes d'ovulation des filles, et de la nécessité de consigner les résultats. Si une des filles est en état de concevoir, ils feront ce qu'il faut. » Sa voix se fit presque amère lorsqu'il leva les yeux vers David. « Ils ont commencé à tout prendre en charge. »

— Que veux-tu dire ?

— W-1 a pris une copie de mes études pour ses dossiers. Il va suivre tout le processus.

David inclina la tête. Les aînés étaient à nouveau exclus. Le temps approchait où les aînés ne serviraient plus à rien, où ils ne seraient rien d'autre que des bouches supplémentaires à nourrir. Il s'assit et respecta pendant longtemps un silence partagé avec Walt.

Le lendemain, en classe, rien ne parut changé. David remarqua avec cynisme qu'aucun couple ne se formait. Ils acceptaient d'être accouplés avec autant d'insouciance que le bétail. Si deux mâles féconds éprouvaient entre eux une quelconque jalousie, ils le cachaient bien. Il leur donna un test surprise et fit les cent pas dans la pièce pendant qu'ils réfléchissaient aux réponses à faire. Il savait qu'ils réussiraient tous ; non seulement ils réussirent, mais avec des résultats exceptionnels. Ils étaient motivés. Ils apprenaient pendant leur adolescence ce que lui ignorait encore à vingt ans et plus. Rien n'était superflu dans l'enseignement, pas de distractions. Ils travaillaient à chaque instant, en classe, dans les champs, dans les cuisines et dans

les laboratoires. Leurs travaux étaient interchangeables, incessants : c'était la première société véritablement débarrassée de toute classe sociale. Il reprit ses esprits lorsqu'il s'aperçut qu'ils avaient déjà fini. Il leur avait donné une heure, et au bout de quarante minutes ils avaient terminé ; il fallut un peu plus de temps aux Cinq, qui, après tout, avaient deux ans de moins que les Quatre.

Les deux aînés des D se dirigèrent vers le laboratoire après la classe, et David les suivit. Ils parlèrent avec sérieux jusqu'à ce qu'il s'approchât d'eux. Il resta quinze minutes dans le laboratoire à les regarder travailler en silence, puis il s'en alla. Il s'immobilisa derrière la porte et put entendre à nouveau le murmure tranquille de leurs voix. Il franchit le vestibule avec colère.

Arrivé dans le bureau de Walt, il explosa :

— Merde ! Ils sont sur quelque chose ! Je le sens.

Walt le regarda d'un air pensif et détaché. Devant lui, David se sentait désarmé. Il n'y avait rien à quoi il pût faire allusion, ni attacher de l'importance, seulement une impression, un pressentiment dont il ne pouvait se départir.

— Bon, dit David au bord du désespoir. Regarde la façon dont ils ont accueilli les résultats des tests. Pourquoi les garçons ne sont-ils pas jaloux ? Peux-tu me dire pourquoi les filles ne font pas des avances aux deux étalons disponibles ?

Walt hocha la tête.

— Je ne sais même plus ce qu'ils font dans le laboratoire, continua David. Et ils ont relégué Harry au rôle de gardien pour le bétail. » Il arpenta la pièce, anéanti. « Ils sont en train de nous écarter. »

— On savait que cela arriverait un jour, lui rappela Walt avec douceur.

— Mais il n'y a que dix-sept Cinq. Dix-huit Quatre. Et dans tout ça, il n'y en a peut-être que six ou sept de féconds. Avec une espérance de vie diminuée. Et des chances de difformité accrues. Est-ce qu'ils le savent, ça ?

— David, détends-toi. Ils le savent tous. Ils le vivent Crois-moi, ils savent. » Walt se leva et mit un bras autour des épaules de David. « C'est notre œuvre, David. Nous sommes responsables. Même s'il n'y a plus maintenant que trois filles fécondes, elles peuvent avoir jusqu'à trente bébés. Et la génération suivante verra un plus grand nombre d'enfants féconds. C'est notre œuvre, David. Il faut les laisser prendre tout ça en charge, s'ils veulent l'assumer. »

À la fin de l'été, deux filles de la lignée Quatre furent enceintes. On organisa dans la vallée une fête qui parut aux plus âgés aussi étourdissante que les réjouissances du 4 juillet dont ils avaient le souvenir.

Les pommes rougissaient sur les arbres, et Walt devenait trop malade pour quitter sa chambre. Deux autres filles étaient enceintes ; l'une d'elles était une Cinq. David passait tous les jours plusieurs heures avec Walt, il ne voulait plus assumer la moindre tâche dans le laboratoire, il se sentait un étranger dans les classes où les Un se chargeaient progressivement d'assurer l'enseignement.

— Tu devras peut-être mettre ces bébés au monde au printemps prochain, lui dit Walt en souriant. Et donner des cours sur la façon d'accoucher. J'ai l'impression que Walt-3 est prêt.

— On s'arrangera, répondit David. Ne t'inquiète pas. J'espère que tu seras là.

— Peut-être, peut-être. » Walt ferma les yeux quelques instants, et fit, sans les ouvrir : « Tu avais raison, David. Ils sont sur le point de découvrir quelque chose. »

David se pencha en avant et baissa inconsciemment le ton.

— Que sais-tu ?

Walt le regarda et bougea légèrement la tête.

— À peu près la même chose que toi quand tu es venu me voir la première fois au début de l'été. Rien de plus. David, tâche de savoir ce qu'ils font dans le laboratoire. Et ce qu'ils pensent des filles enceintes. Trouve-moi ces deux réponses, vite. » Puis, se détournant de David, il ajouta : « Harry m'a dit qu'ils ont inventé un nouveau système de suspension des corps immergés, qui ne fait plus appel au placenta artificiel. Ils appliquent leurs découvertes dès qu'ils le peuvent. »

Il soupira.

— Harry a craqué, David. Il est sénile ou il est fou. W-1 ne peut rien faire pour lui.

David se leva, mais marqua un temps d'hésitation.

— Walt, je crois que c'est le moment de me le dire. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Sors d'ici, bon Dieu, répondit-il, mais sa voix était sans timbre, sans la vigueur qui aurait dû propulser David hors de la pièce. Pendant quelques instants, Walt parut désespéré, et vulnérable, mais il ferma délibérément les yeux, et cette fois-ci sa voix gronda :

— Va-t'en. Je suis fatigué. J'ai besoin de repos.

David marcha un long moment près de la rivière. Il n'était pas entré dans le laboratoire depuis des semaines, des mois peut-être. On n'avait plus besoin de lui désormais. Lui-même s'y sentait de trop. Il s'assit sur une souche, et essaya d'imaginer ce que les garçons devaient penser des filles enceintes. Ils devaient les révéler, ces porteuses de vie, ces quelques élues parmi tant. Walt craignait-il de voir s'instaurer une sorte de matriarcat ? Cela pouvait arriver. Ils en avaient discuté quelques années auparavant, et avaient écarté le sujet comme une des choses qu'ils ne pourraient contrôler. Une nouvelle

religion pouvait voir le jour, mais même si les plus âgés pressentaient ce qui allait arriver, que pourraient-ils y faire ? Que devraient-ils faire ? Il lança des brindilles dans l'eau calme qui s'écoulait sans rides, formant un tout dans cette nuit paisible et froide, et il sut que tout lui était égal.

Avec lassitude, il se leva et se remit à marcher, ayant soudain très froid. Les hivers devenaient plus rigoureux, plus précoces, plus longs, plus enneigés qu'ils ne l'avaient été dans son enfance. Dès que l'homme avait cessé d'envoyer jour après jour ses mégatonnes de pollution dans l'atmosphère, pensa-t-il, celle-ci était retournée à son état originel, un temps humide été comme hiver, plus d'étoiles qu'il n'en avait jamais vu auparavant, et, semblait-il, en nombre croissant chaque nuit : le ciel revêtait une couleur bleue limpide, infinie, le jour, et prenait la nuit un aspect de velours bleu marine, s'émaillant d'étoiles étincelantes comme l'homme moderne n'en avait jamais vu.

L'aile de l'hôpital où travaillaient maintenant W-1 et W-2 resplendissait de lumières, et David se tourna dans cette direction. Lorsqu'il fut à proximité de l'hôpital, il se mit à courir ; il y avait trop de lumières, et on voyait les gens se déplacer derrière les fenêtres, trop de gens, parmi les plus âgés.

Margaret vint à sa rencontre dans le vestibule. Elle pleurait silencieusement, sans prendre garde aux larmes qui ruisselaient en désordre sur ses joues. Elle n'avait pas encore cinquante ans, mais elle en paraissait davantage ; on dirait une vieille femme, pensa David avec un serrement de cœur. Quand avaient-ils commencé à s'appeler ainsi ? Était-ce d'une certaine manière pour se différencier, parce qu'aucun d'entre eux ne l'avait autorisé à appeler les autres de leur nom véritable ? Des clones ! se dit-il avec véhémence. Des clones ! Des êtres pas vraiment humains. Des *clones*.

— Que s'est-il passé. Margaret ? » Elle serra son bras mais ne put prononcer un mot, et il regarda par-dessus son épaule Warren, qui était blême et tremblant « Que s'est-il passé ? »

— Un accident à la minoterie. Jeremy et Eddie sont morts. Deux jeunes sont blessés. Je ne sais pas si c'est grave. Ils sont là. » Et il désigna du doigt l'aile de la salle d'opération. « Ils ont laissé Clarence. Ils sont partis et l'ont laissé derrière eux. Nous l'avons amené ici, mais je ne sais pas. » Il secoua la tête. « Ils l'ont simplement laissé là-bas et n'ont ramené que les leurs. »

David traversa le vestibule en courant vers la salle des urgences. Sarah s'occupait de Clarence, tandis que plusieurs des aînés reculaient pour ne pas la gêner.

David poussa un soupir de soulagement. Sarah avait travaillé avec Walt pendant des années ; elle était l'aide la plus précieuse pour un médecin. Il se débarrassa de son manteau et se précipita vers elle.

— Que puis-je faire ?

— C'est son dos, dit-elle en serrant les dents. Elle était très pâle, mais ses mains ne révélèrent aucune hésitation pour nettoyer la longue plaie que Clarence s'était faite sur le côté et y placer un tampon de ouate.

— Il faut lui mettre des points. Mais ce qui m'inquiète, c'est son dos.

— Une fracture ?

— Je crois. Des blessures internes.

— Bon Dieu, où est W-1, ou W-2 ?

— Avec les leurs. Ils ont deux blessés, je crois. » Elle posa la main de David sur le tampon. « Tiens-le bien une minute. » Elle pressa le stéthoscope contre la poitrine de Clarence, examina ses yeux, et pour finir se redressa : « Je ne peux rien faire pour lui. »

— Il faut le recoudre. Je vais chercher W-1.

David traversa le vestibule à grands pas, sans voir aucun des aînés qui lui laissaient le passage. Devant la porte de la salle d'opération, trois jeunes hommes l'arrêtèrent. Il vit un H-3 et lui demanda :

— Un de nos hommes va probablement mourir. Où est W-2 ?

— Qui ? demanda H-3 presque innocemment.

David ne put se souvenir du nom immédiatement. Il fixa du regard le jeune visage et sentit son poing se fermer.

— Tu sais très bien qui je veux dire. Nous avons besoin d'un médecin, et vous en avez un ou deux ici, à l'intérieur. Je vais en faire sortir un.

Il eut conscience d'un mouvement derrière lui, et il se retourna pour voir s'approcher quatre nouvelles personnes, deux filles, deux garçons. Interchangeables, se dit-il. Peu importait qui faisait quoi.

— Dites-lui que j'ai besoin de lui », fit-il avec dureté. Il s'aperçut qu'un des nouveaux arrivants était un Cl-2, et avec encore plus de dureté, il ajouta : « C'est Clarence. Sarah pense que son dos est brisé. »

Cl-2 ne cilla pas. Ils s'étaient beaucoup rapprochés de lui. Ils l'encerclaient, et derrière lui H-3 dit :

— Dès qu'ils auront fini, je leur dirai, David.

Et David comprit qu'il ne pouvait rien faire, absolument rien.

8.

Il observa leurs jeunes visages lisses, si familiers ; chacun d'eux était un souvenir vivant, il avait l'impression de se déplacer dans son propre passé, de voir ses cousins âgés ou sur le point de le devenir soudain rajeunis, mais rajeunis avec quelque chose en moins. Familiers et étrangers, connus et inconnus. Derrière H-3 la porte battante s'ouvrit et W-1 sortit, portant encore sa blouse d'opération et son masque descendu maintenant sur sa gorge.

— Je viens, dit-il, et le petit groupe s'ouvrit pour le laisser passer. Il n'accorda plus un regard à David après l'avoir congédié d'un seul coup d'œil.

David le suivit dans la salle d'opération et observa ses mains habiles palper le corps de Clarence, tester ses réflexes, sonder avec assurance sa colonne vertébrale.

— Je vais opérer, dit-il, avec la même assurance dans ses propos.

Il fit signe à S-1 et W-2 d'amener Clarence, et il sortit à nouveau.

À l'arrivée de W-1, Sarah s'était reculée, et maintenant elle se détournait lentement pour retirer les gants qu'elle avait enfilés pour préparer les sutures de la blessure de Clarence. Warren regarda les deux jeunes gens couvrir Clarence et attacher correctement les courroies, puis il roula le brancard hors de la pièce et à travers le vestibule. Personne ne parla pendant que Sarah commençait à nettoyer le matériel de la salle d'opération. Elle acheva sa tâche et parut hésiter sur ce qu'elle pourrait faire d'autre.

— Veux-tu ramener Margaret et la coucher ? lui demanda David. Elle eut pour lui un regard de reconnaissance et acquiesça de la tête. Après son départ, David se tourna vers Warren. « Il faut s'occuper des corps, les nettoyer et les préparer pour l'enterrement. »

— Bien sûr, David, fit Warren d'une voix forte. Je vais chercher Avery et Sam. On va s'en occuper. Je vais simplement les chercher et on va s'en occuper. Je... David, qu'avons-nous fait ? » Et sa voix, jusqu'ici trop forte, trop sourde, se fit presque stridente. « Qui sont-ils ? »

— Que veux-tu dire ?

— Quand l'accident est arrivé, j'étais à la minoterie. On mangeait un morceau avec Avery. Il venait juste de finir son travail là-bas. Une partie du sol s'est effondrée, tu sais, dans cette partie ancienne où on devait refaire le sol l'année dernière, ou l'année précédente. Ça c'est effondré je ne sais pas comment. Et tout à coup, ils étaient là, tous ces

enfants, venus de nulle part. Personne n'avait eu le temps d'aller les chercher, de les appeler au secours. Personne, mais ils étaient quand même là. Ils ont sorti les deux leurs de cet endroit et les ont emmenés à l'hôpital aussi vite que s'ils avaient des ailes, David. Ils sont venus de nulle part.

Il adressa à David un regard lourd de crainte, et lorsque celui-ci se contenta de hausser les épaules, il hocha la tête et sortit de la salle d'urgence après avoir jeté un coup d'œil rapide et involontaire dans le vestibule comme pour s'assurer qu'on le laisserait sortir.

Plusieurs aînés se trouvaient encore dans la salle d'attente quand David y pénétra. Lucy et Vernon étaient assis près de la fenêtre, les yeux tournés vers la nuit obscure. Depuis la mort de la femme de Clarence, lui et Lucy vivaient ensemble, non pas comme mari et femme, mais en toute amitié, car dans leur enfance ils avaient été aussi proches que deux frère et sœur, et chacun d'eux avait maintenant besoin de se raccrocher à quelqu'un. Tour à tour sœur, mère, fille, Lucy avait été aux petits soins pour lui, avait fait sa couture, portait ses affaires pour lui, et aujourd'hui, s'il devait mourir, que deviendrait-elle ? David s'approcha d'elle et prit sa main glacée. Elle était très mince, elle avait des cheveux noirs qui ne grisonnaient pas encore, et des yeux d'un bleu profond qui longtemps, bien longtemps auparavant, pétillaient de gaieté.

— Retourne chez toi, Lucy. Je vais attendre, et dès qu'il y aura quelque chose à te dire, je te promets que je viendrai.

Elle continua à le fixer du regard. David se tourna vers Vernon d'un air désespéré. Le frère de Vernon avait été tué dans l'accident, mais on ne pouvait rien lui dire, il n'y avait aucun moyen de l'aider.

— Laisse-la, dit Vernon. Il faut qu'elle attende.

David s'assit tout en gardant la main de Lucy dans la sienne. Au bout d'un moment, elle la dégagea doucement, et croisa les deux siennes si fortement que les articulations devinrent blanches. Aucun jeune ne s'approcha de la salle d'attente. David se demanda où ils pouvaient se trouver pour avoir des nouvelles des leurs. À moins qu'ils n'aient pas besoin d'attendre dans un endroit quelconque, peut-être simplement savaient-ils tout. Il rejeta cette pensée avec colère, n'y croyant pas, mais sans pouvoir s'en débarrasser. Un long moment après, W-1 entra et déclara sans s'adresser à personne en particulier :

— Il se repose. Il va dormir jusqu'à demain après-midi. Rentrez chez vous maintenant.

Lucy se mit debout.

— Laissez-moi rester près de lui. Au cas où il aurait besoin de quelque chose, ou si son état évoluait.

— On ne le laissera pas seul », répondit W-1. Il se tourna vers la porte, marqua un temps, puis jeta un coup d'œil en arrière et dit à

Vernon : « Je suis désolé pour votre frère. » Et il s'en alla.

Lucy était debout, hésitante, alors Vernon lui prit le bras.

— Je vais te raccompagner, lui dit-il, et elle acquiesça de la tête.

David les regarda s'éloigner ensemble. Il éteignit la lumière dans la salle d'attente et se dirigea lentement vers le vestibule, sans plan précis, sans intention de rentrer chez lui, ou ailleurs. Il se retrouva devant le bureau dont se servait W-1, et il frappa doucement. W-1 ouvrit la porte. David trouva qu'il avait l'air fatigué, et il ne fut pas sûr que sa surprise serait appréciée. Il avait bien sûr toutes les raisons d'être fatigué. Trois opérations. Il avait l'air d'un Walt plus jeune, fatigué, trop tendu pour aller se coucher immédiatement, trop exténué pour effacer sa tension par une promenade.

— Puis-je entrer ? demanda David d'une voix hésitante. W-1 acquiesça, fit un pas de côté, et David entra. Il n'était jamais entré dans ce bureau.

— Clarence ne vivra pas, dit soudainement W-1, et sa voix, derrière David, parce qu'il ne s'était pas encore écarté de la porte, ressemblait tellement à celle de Walt que David en ressentit un frisson de quelque chose qui pouvait bien être de la peur, ou plutôt, comme il s'en fit lui-même la remarque, simplement une fois encore de la surprise.

— J'ai fait ce que j'ai pu, fit W-1. Il contourna son bureau derrière lequel il s'assit.

W-1 s'assit avec calme, sans aucun des signes de nervosité dont faisait preuve Walt, sans ces tapotements des doigts qui faisaient autant partie de la conversation de Walt que ses paroles. Il ne tirait pas sur ses oreilles, ni ne frottait son nez. Un Walt à qui il manquait quelque chose, se dit David. Il leur manquait à tous quelque chose, une zone morte. Maintenant, les traits tirés par la fatigue, W-1 était assis, immobile, attendant patiemment que David commence, exactement comme un adulte attendrait qu'un enfant hésitant entame la conversation.

— Comment les vôtres ont-ils appris l'accident ? demanda David. Personne d'autre ne le savait.

W-1 haussa les épaules, l'air de considérer cette question comme une perte de temps.

— Nous, nous le savions.

— Que faites-vous dans le laboratoire actuellement ? reprit David, qui surprit dans sa voix une note forcée. Il avait en quelque sorte l'impression d'être un intrus ; sa question prenait l'aspect d'un bavardage futile.

— On améliore les méthodes, répondit W-1. La routine.

Et autre chose, pensa David, mais il n'insista pas.

— Le matériel devrait être en excellent état pendant des années encore, dit-il. Et les méthodes, sans être pour autant les meilleures,

n'en restent pas moins suffisantes. Pourquoi vouloir les modifier, quand les expériences semblent avoir fait leurs preuves ? Il crut pendant quelques instants remarquer une lueur d'étonnement sur le visage de W-1, mais qui disparut trop vite, pour laisser à nouveau un masque lisse d'où ne s'échappait aucune expression.

— Te souviens-tu, David, du jour déjà lointain où une de vos femmes a tué l'un des nôtres ? Hilda a tué l'enfant qui lui ressemblait. Nous avons tous partagé cette mort, et nous nous sommes rendu compte que chacun de vous est seul. Nous sommes différents de vous, David. Je crois que tu le sais, mais maintenant, il faut l'accepter. » Il se leva. « Et nous ne redeviendrons pas ce que vous êtes. »

David se leva à son tour, et il sentit ses jambes se dérober curieusement sous lui.

— Que veux-tu dire exactement ?

— La reproduction par l'acte sexuel n'est pas la seule réponse. Ce n'est pas simplement parce que les organismes les plus forts évoluent dans cette direction que c'est celle-ci la meilleure. Chaque fois qu'une espèce s'est éteinte, une autre, plus évoluée, l'a remplacée.

— La greffe des clones constitue la pire des méthodes pour les espèces les plus évoluées, dit David avec lenteur. Elle étouffe toute diversité, tu le sais.

Il sentit la faiblesse de ses jambes remonter son corps ; ses mains se mirent à trembler. Il agrippa le bord du bureau.

— Ceci part du principe que la diversité est bénéfique. Ce n'est peut-être pas vrai, dit W-1. Vous payez très cher votre individualisme.

— Ça n'empêche pas le déclin et l'extinction, reprit David. Avez-vous pu y trouver une solution ?

Il souhaitait mettre un terme à cette conversation, échapper à ce bureau stérile, et à ce visage impassible, impénétrable, aux yeux perçants, qui semblait connaître ses pensées.

— Pas encore, répondit W-1. Mais nous avons des éléments féconds en réserve jusqu'à ce que nous y arrivions. » Il contourna son bureau et se dirigea vers la porte. « Je dois rendre visite à mes malades », dit-il, à David en lui tenant la porte ouverte.

— Avant que je ne parte, peux-tu me dire ce qui arrive à Walt ?

— Tu ne sais donc pas ? W-1 secoua la tête. J'oublie toujours que vous ne vous dites pas tout entre vous, n'est-ce pas ? Il a un cancer. Inopérable. Généralisé. Il est en train de mourir, David. Je croyais que tu le savais.

David marcha, l'esprit vide, pendant plus d'une heure, et se retrouva pour finir dans sa chambre, exténué, sans vouloir néanmoins se coucher. Il s'assit près de la fenêtre jusqu'à l'aurore, puis il se rendit dans la chambre de Walt. Quand celui-ci s'éveilla, il lui rapporta les propos de W-1.

— Ils vont se servir de ceux qui sont féconds pour se réapprovisionner en clones, dit-il. Les humains seront des parias parmi eux. Ils vont détruire ce que nous avons eu tant de mal à créer.

— Ne les laisse pas faire, David. Pour l'amour du ciel, ne les laisse pas faire ! » Walt avait un mauvais teint, et il était trop affaibli pour s'asseoir. « Vlasic est fou, aussi ne te sera-t-il d'aucune aide. Il faut que tu les arrêtes d'une façon ou d'une autre. » Il ajouta d'un ton amer : « Ils choisissent la facilité, en voulant renoncer quand nous savons que tout va marcher. »

David ne savait pas s'il était désolé ou heureux d'en avoir parlé à Walt. Plus de secrets, se dit-il. Plus jamais.

— Je vais les en empêcher, dit-il. Je ne sais pas comment, ni quand. Mais ce sera bientôt.

Un Quatre apporta le petit déjeuner de Walt, et David retourna dans sa chambre. Il se reposa et dormit d'un sommeil intermittent pendant quelques heures, puis il se doucha et se rendit à l'entrée de la caverne, où un Deux l'arrêta.

— Je suis désolé, David, lui dit-il. Jonathan pense que tu as besoin de repos, et que tu ne dois pas travailler maintenant.

Sans un mot, David fit demi-tour et s'en alla. Jonathan. W-1. S'ils avaient décidé de lui barrer l'accès du laboratoire, rien ne les empêchait. Avec Walt, ils l'avaient conçu de cette façon ; la caverne était imprenable. Il pensa aux plus âgés, au nombre de quarante-quatre maintenant, dont deux étaient perdus. Et un fou. Donc quarante et un, dont vingt-neuf femmes. Onze hommes valides. Quatre-vingt-quatorze clones.

Il attendit plusieurs jours de voir apparaître Harry Vlasic, mais personne ne l'avait vu depuis des semaines, et Vernon pensait qu'il vivait dans le laboratoire. Il prenait tous ses repas là-bas. David renonça à cette idée. Il trouva D-1 dans la salle à manger, et offrit son aide pour le laboratoire.

— Je m'ennuie trop à ne rien faire, dit-il. J'ai l'habitude de travailler douze heures par jour, et même davantage.

— Tu devrais te reposer maintenant que d'autres peuvent te décharger de ta tâche, répondit D-1 d'un ton aimable. Ne t'inquiète pas pour le travail, David. Ça marche très bien.

Il s'en alla, et David l'attrapa par le bras.

— Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser entrer ? N'avez-vous pas appris la valeur d'une opinion objective ?

D-1 se dégagea, et, toujours avec le sourire, lui dit :

— Tu veux tout détruire, David. Au nom de la race humaine, bien sûr. Mais on ne peut pas te laisser faire ça.

David laissa retomber sa main et regarda le jeune homme qui aurait pu être lui s'approcher des distributeurs de plats et commencer

à se servir sur son plateau.

— Je travaille à un projet, mentit-il à Walt, pendant les semaines qui suivirent. Walt s'affaiblissait de jour en jour, et il souffrait considérablement.

Le père de David passait maintenant la plupart de son temps auprès de Walt. Il était âgé, avait les cheveux gris, mais il était en bonne santé. Il lui parlait de leur enfance, de la prochaine saison de chasse, de la récession qui, craignait-il, risquait de diminuer ses bénéfices, de sa femme, qui était morte quinze ans plus tôt. Il était gai et heureux, et Walt semblait souhaiter sa présence.

En mars, W-1 convoqua David. Il était dans son bureau.

— C'est à propos de Walt, lui dit-il. On ne devrait pas le laisser continuer à souffrir. Il n'a rien fait pour mériter cela.

— Il s'efforce de vivre jusqu'à ce que les filles aient leur bébé, dit David. Il veut savoir.

— Mais ça n'a plus d'importance, continua W-1 avec patience. Et pendant ce temps-là, il souffre.

David le regarda avec haine, et il sut qu'il ne pouvait prendre une telle décision.

W-1 continua à l'observer un long moment, puis il dit :

— Nous prendrons la décision.

Le lendemain matin, on trouva Walt mort dans son sommeil.

9.

La nature devenait verdoyante ; les saules étaient les premiers à montrer d'aériennes nervures vertes le long de leurs branches gracieuses. Les forsythias et les buissons ardents étaient en fleurs, d'un jaune et d'un pourpre étincelants sur le fond gris du paysage. La rivière était haute grâce aux sources du Nord et aux fortes pluies de mars, mais cette année-là sa crue était attendue, elle n'était ni dangereuse ni menaçante. Les journées étaient imprégnées d'une douceur qui avait fait défaut depuis septembre ; l'air était léger et dégageait des senteurs de bois humide et de terre fertile. David s'assit sur la pente qui surplombait la ferme et compta les manifestations du printemps. Il y avait des veaux dans les champs, qui avaient l'aspect tout à fait habituel des veaux de printemps : des pattes maigres, une certaine maladresse, un air légèrement stupide. On n'avait pas encore cultivé les champs, contrairement au potager déjà vert, aux tendres laitues, aux choux bleu-vert, aux chapelets d'oignons et aux choux-fleurs. La nouvelle aile de l'hôpital, qui n'était pas encore peinte, et qui choquait l'œil à côté des édifices de brique déjà terminés, était en service, et il pouvait même apercevoir des jeunes qui travaillaient derrière les fenêtres. Ils avaient les meilleurs professeurs, et eux-mêmes, les meilleurs étudiants. Ils apprenaient extraordinairement bien de l'un à l'autre, bien mieux qu'au commencement.

Ils sortaient de l'école en groupes homogènes : quatre de ceci, trois de cela, deux d'autre chose. Il finit par trouver trois Celia. Il ne pouvait plus s'adresser à elles séparément : elles étaient toutes maintenant des Celia adultes et indissociables. Il les observa sans éprouver le moindre désir ; ni haine ni amour. Elles disparurent dans la grange, et il leva les yeux au-dessus de la ferme, sur les collines de l'autre côté de la vallée. Les crêtes étaient brumeuses, on ne distinguait aucun contour. Un paysage paisible et accueillant. Bientôt, se dit-il. Bientôt. Avant que les cornouillers ne fleurissent.

La nuit où naquit le premier bébé, on organisa une nouvelle fête. Les aînés parlaient entre eux, riaient à leurs propres plaisanteries, buvaient du vin : les clones les laissaient tranquilles et s'amusaient de l'autre côté de la pièce. Quand Vernon se mit à jouer de la guitare et que le bal commença, David s'éclipsa. Il erra quelques minutes dans les locaux de l'hôpital, comme s'il allait sans but, puis, lorsqu'il fut certain que personne ne l'avait suivi, il allongea le pas en direction de la minoterie et du générateur. Six heures, se dit-il. Six heures sans

électricité suffisent à détruire tout ce qui se trouve dans le laboratoire.

David s'approcha prudemment de la minoterie, avec l'espoir que le ruissellement de la source masquerait le bruit qu'il pouvait faire. Le bâtiment avait trois étages, il était très grand, avec des fenêtres à trois mètres au-dessus du sol, au niveau des bureaux. Le rez-de-chaussée était rempli d'appareils. Dans le fond se dressait la colline, abrupte, et David put atteindre les fenêtres en se mettant en extension sur la forte déclivité et en prenant appui d'une main sur le mur, tandis que de l'autre il essayait d'ouvrir les fenêtres. Il finit par en trouver une qui céda facilement quand il appuya dessus, et, l'instant d'après, il se trouva à l'intérieur dans un bureau sombre. Il referma la fenêtre et, les mains tendues en avant pour éviter les obstacles, il traversa la pièce jusqu'à la porte qu'il entrouvrit à peine. On ne laissait jamais la minoterie sans surveillance ; il espéra que ceux qui étaient de garde cette nuit se trouvaient en bas, au niveau des appareils. Les bureaux et le vestibule formaient une mezzanine qui surplombait le puits faiblement éclairé. Des ombres grotesques donnaient au vestibule un air étrange, avec des zones d'obscurité, et d'autres où on pouvait facilement le repérer si quelqu'un levait les yeux au bon moment. Soudain, David se raidit. Il entendit des voix.

Il retira ses chaussures et ouvrit davantage la porte. Les voix étaient plus précises, juste en dessous de lui. Sans faire de bruit, il se glissa jusqu'à la salle de contrôle en se collant au mur. Il était presque arrivé à la porte quand les lumières éclairèrent tout le bâtiment. Il y eut un cri, et il les entendit grimper les escaliers en courant. Il se rua jusqu'à la porte, l'ouvrit d'un coup sec et la claqua derrière lui. Il n'y avait pas moyen de la verrouiller. Il réussit à déplacer une armoire de classement de quelques centimètres, abandonna, et saisit un tabouret en métal par les pieds. Il le souleva et le brandit de toutes ses forces contre le tableau principal de contrôle. Au même instant, il sentit une douleur aiguë transpercer ses épaules, il tituba et tomba en avant alors que les lumières s'éteignaient.

Il ouvrit ses yeux douloureux. Pendant quelques instants il fut ébloui ; puis il reconnut la silhouette d'une jeune fille. Elle lisait un livre, avec application. Dorothy ? C'était sa cousine Dorothy. Il essaya de se relever ; elle leva les yeux vers lui et lui sourit.

— Dorothy ? Que fais-tu ici ?

Il ne pouvait se lever de son lit. De l'autre côté de la pièce, une porte s'ouvrit et Walt entra, lui aussi très jeune, sans la moindre ride, ses charmants cheveux châtons ébouriffés.

David se mit à avoir mal à la tête, et il leva les mains pour atteindre les pansements qui descendaient presque sur ses yeux. Lentement, la mémoire lui revint et il ferma les paupières, souhaitant

que ses souvenirs s'effacent à nouveau et qu'ils soient bien Dorothy et Walt.

— Comment te sens-tu ? demanda W-1. David sentit la pression de ses doigts glacés sur son poignet. Tu vas te remettre vite. Une simple commotion. Malheureusement, de mauvaises contusions. Tu vas avoir mal pendant un bout de temps.

Sans ouvrir les yeux, David demanda :

— Est-ce que j'ai fait beaucoup de dégâts ?

— Très peu, répondit W-1.

Deux jours plus tard, on demanda à David d'assister à une réunion à la cafétéria. Il avait encore la tête entourée de pansements, mais qui se réduisaient maintenant à des bandes de sparadrap. Ses épaules étaient douloureuses. Il se rendit lentement à la cafétéria, escorté de deux clones. D-1 se leva et offrit à David une chaise par-devant. David accepta en silence et s'assit en attendant. D-1 resta debout.

— Te souviens-tu de nos discussions en classe sur l'instinct, David ? lui demanda D-1. On avait fini par conclure que les instincts n'existaient probablement pas, qu'il n'y avait que des réponses conditionnées à certains stimuli. Nous avons changé d'opinion à cet égard. Nous pensons maintenant que l'instinct existe toujours pour préserver l'espèce. La conservation de l'espèce est un instinct très fort, une sorte de commande, si tu préfères.

Il regarda David, et demanda :

— Qu'allons-nous faire de toi ?

— Ne sois pas idiot, répondit sèchement David. Vous n'appartenez pas à une espèce différente.

D-1 ne répondit pas. Personne ne bougea. Ils l'observaient calmement, intelligemment, sans passion.

David se leva et repoussa sa chaise.

— Eh bien, laissez-moi travailler. Je vous donne ma parole d'honneur que je n'essaierai plus jamais de briser quoi que ce soit.

D-1 secoua la tête.

— Nous avons évoqué cette possibilité. Mais nous sommes tombés d'accord sur le fait que cet instinct de conservation l'emporterait sur ta parole d'honneur. Ce serait la même chose pour nous.

David sentit ses mains se crispier, et il étendit ses doigts pour les forcer à se détendre.

— Alors vous devez me tuer.

— On a aussi évoqué cette solution, dit D-1 d'un ton grave. Mais nous ne voulons pas. Nous te devons trop de choses. Viendra le temps où nous érigerons des statues à ta mémoire, à celle de Walt et de Harry. Nous avons consigné de façon très exacte tous tes efforts à notre égard. Notre gratitude et notre affection pour toi ne nous autorisent pas à te tuer.

David balaya la pièce du regard, à la recherche de visages familiers. Dorothy. Walt. Vernon. Margaret. Celia. Tous croisèrent son regard sans fléchir. Ici et là, l'un d'eux lui adressait un faible sourire.

— Dites-moi alors, demanda-t-il pour finir.

— Il faut que tu partes, reprit D-1. On t'escortera pendant trois jours, en descendant la rivière. Il y a une charrette remplie de nourriture, de graines, et de quelques instruments. La vallée est fertile, les graines donneront bien. C'est la bonne époque pour commencer un jardin.

W-2 faisait partie des trois qui l'accompagnèrent. Ils ne parlèrent pas. Les garçons tirèrent la charrette chargée de provisions à tour de rôle. David ne proposa pas de les aider. À la fin du troisième jour, de l'autre côté de la rivière, à l'opposé de la ferme des Sumner, ils l'abandonnèrent. Avant d'aller rejoindre les deux autres garçons qui s'étaient éloignés les premiers, W-2 lui dit :

— Ils voulaient que je te le dise, David. Une des filles que tu appelles Celia a conçu. C'est un des garçons que tu appelles David qui l'a fécondée. Ils voulaient que tu saches. » Il fit alors demi-tour et suivit les autres. Ils disparurent rapidement derrière les arbres.

David dormit à l'endroit où ils l'avaient laissé, et au matin il se dirigea vers le sud, laissant la charrette derrière lui et n'emportant des provisions que pour quelques jours. Il s'arrêta une fois pour regarder un jeune érable trouver ombrage parmi les pins. Il caressa doucement les délicates feuilles vertes. Le sixième jour, il atteignit la ferme des Wiston, et le souvenir du jour où il avait attendu Celia à cet endroit était encore très vif. Le chêne blanc qui était son ami n'avait pas changé, peut-être avait-il grandi, il n'en était pas sûr. Il ne pouvait pas voir le ciel à travers ses branches couvertes de nouvelles feuilles vertes vigoureuses. Il se confectionna un abri et dormit cette nuit-là au pied de l'arbre ; le lendemain matin, il lui fit des adieux solennels avant d'escalader les pentes qui dominaient la ferme. La maison était toujours là, mais la grange avait disparu, et toutes les autres constructions avaient été balayées par l'inondation qu'ils avaient provoquée si longtemps auparavant.

Il atteignit l'antique forêt où il observa un insecte battre des ailes en volant presque paresseusement, et il se rappela ce que son grand-père lui avait dit, que même les insectes ici étaient primitifs, qu'ils étaient plus lents que leurs cousins plus en avance, et qu'ils s'adaptaient moins bien aux fortes chaleurs ou aux périodes de sécheresse.

L'air était brumeux et très frais sous les arbres. L'insecte s'était posé sur une feuille et, dans la lumière dorée du soleil, il semblait lui aussi doré. Pendant un court instant David crut entendre le trille d'un oiseau, une grive. Le son avait disparu si vite qu'il n'en était pas sûr,

et il secoua la tête. C'était un souhait, rien d'autre qu'un souhait.

Dans la forêt antique, forêt préservée, les arbres attendaient, les gènes intacts, prêts à descendre les pentes quand les conditions leur seraient à nouveau favorables. David s'étendit sur le sol, à l'abri des grands arbres, il s'endormit, et, dans la fraîcheur de son rêve voilé de brume, marchaient des sauriens et chantait un oiseau.

Deuxième partie

LA SHENANDOAH

Une brume légère de juillet nappait la vallée, effaçait les contours ; elle faisait miroiter l'air au-dessus des champs. C'était une journée tout aérienne. Une brise douce et tiède se coulait dans la vallée. Le maïs venait admirablement bien, dépassait la tête des hommes. Le blé était d'un brun doré, sensible au moindre changement de vent : le champ en entier ondulait d'un seul coup, comme si un seul organisme ridait un muscle, le décontractait peut-être. Au-delà des maïs, la terre éclatait, dégringolait vers la rivière aux allures calmes et immobiles. L'eau était transparente comme du cristal, mais, du deuxième étage de l'hôpital, par la magie de la lumière filtrée par la brume, elle devenait couleur de rouille, épaisse, ternie par négligence.

Molly observait l'eau et essayait d'imaginer son périple à travers les collines. Elle fit dériver son regard vers le bassin et le bateau, que les arbres camouflaient de l'étage supérieur de l'hôpital. Son visage et son cou étaient recouverts d'une mince pellicule de sueur. Elle releva ses cheveux qui pendaient par-dessus, collés à sa peau.

— Tu es anxieuse ? Miriam glissa son bras autour de la taille de Molly.

Celle-ci appuya quelques secondes sa tête contre la joue de Miriam, puis se redressa.

— Peut-être.

— Moi, oui, dit Miriam.

— Moi, aussi, fit Martha, qui s'approcha à son tour de la fenêtre et de son bras enlaça Molly. J'aurais préféré qu'on ne nous choisisse pas.

Molly secoua la tête.

— Mais ça ne durera pas très longtemps.

Le corps de Martha était brûlant contre le sien, et elle se détournait de la fenêtre.

L'appartement avait été conçu à partir de trois pièces contiguës de l'hôpital, dont on avait enlevé les cloisons ; la pièce était longue et étroite, avec six fenêtres dont aucune ne laissait entrer la moindre brise en cette fin d'après-midi ; six couchettes étroites, blanches, austères, étaient alignées le long des murs.

— Laisse-moi te coiffer, maintenant, demanda Melissa de l'autre bout de la pièce. Depuis une demi-heure, elle peignait et tressait ses cheveux, et elle se retourna d'un air épanoui. Dans sa courte tunique blanche resserrée par une ceinture rouge, avec ses sandales en paille de maïs aux pieds, elle était fraîche et ravissante ; ses cheveux étaient

relevés sur le haut de la tête, et parcourus d'un ruban rouge qui allait à ravir avec ses noires torsades tressées. Les sœurs Miriam avaient de l'imagination et un sens artistique, elles mettaient au point de nouveaux styles, et cette dernière création de Melissa serait copiée par toutes les autres sœurs avant la fin de la semaine.

Martha rit avec ravissement, s'assit et regarda les doigts habiles de Melissa mettre en forme ses cheveux. Une heure plus tard, lorsqu'elles quittèrent la pièce deux par deux, elles donnaient l'impression de former un seul organisme, aussi semblables les unes aux autres que des épis de blé.

D'autres petits groupes commençaient à converger vers l'auditorium. Les sœurs Louise firent un signe de la main et sourirent ; un groupe formé des frères Ralph passa en un éclair, leurs longs cheveux retenus derrière par des liens tressés, à la mode indienne ; les sœurs Nora se rangèrent pour laisser passer le groupe de Miriam, avec crainte et respect. Molly leur sourit et veilla à ce que ses sœurs en fissent autant : elles partageaient la même fierté.

Au moment où elles empruntèrent le chemin plus large qui conduisait aux marches de l'auditorium, elles aperçurent plusieurs reproductrices qui risquaient un œil vers elles au-dessus d'une haie de roses. Les visages se baissèrent, et les sœurs se retournèrent d'un seul mouvement, les ignorant, les oubliant instantanément. Il y avait les frères Barry, et elle essaya de repérer Ben. Six petites Clara coururent à leur rencontre, s'arrêtèrent brutalement, et regardèrent les sœurs Miriam jusqu'à ce qu'elles pénétrèrent dans l'auditorium en haut des marches.

La réunion avait lieu dans le nouvel auditorium, où on avait aligné les chaises le long des grandes tables dressées avec les confiseries généralement servies lors des fêtes annuelles : le Jour de la Première Naissance ; le Jour de la Fondation ; le Jour de l'Inondation... Molly eut le souffle coupé en regardant par les portes ouvertes à l'autre bout de l'auditorium : on avait décoré le chemin de la rivière avec des torches de suif et des branches de pin disposées en arches. Une autre cérémonie aurait lieu près du bassin après la fête. La musique remplissait maintenant l'auditorium à l'extrémité duquel dansaient les sœurs et les frères, et les enfants gambadaient parmi eux, jouant à leurs propres jeux aux règles apparemment dictées par le hasard. Molly vit ses plus jeunes sœurs essayer de les poursuivre, et elle sourit. Dix ans plus tôt, cela aurait pu être elle, et Miri, Melissa, Meg, et Martha. Et Miriam aurait été ailleurs, une fois de plus écartée, se tordant les mains de frustration, ou frappant le sol du pied de colère parce que ses petites sœurs ne se conduisaient pas bien. De deux ans leur aînée, elle assumait le poids de sa responsabilité.

La plupart des femmes portaient des tuniques blanches aux

ceintures éclatantes, et seules les sœurs Susan avaient choisi des jupes longues qui balayaient le sol quand elles tournoyaient, tantôt se tenant par la main, tantôt détachées, telle une fleur qui s'ouvrait et se refermait. Les hommes portaient des tuniques plus longues et à la coupe plus austère que celles des femmes, ceinturées de cordes nouées d'où pendaient des bourses en cuir frappées à l'insigne de la famille à laquelle appartenait celui qui les portait. Cet insigne représentait ici une tête de cerf, là un serpent lové, ou encore un oiseau en vol, ou un pin majestueux...

Les frères Jeremy avaient mis au point une danse compliquée, plus douce que celle des fleurs, mais nécessitant concentration et résistance. Ils transpiraient énormément quand Molly s'approcha du cercle des spectateurs pour regarder. Ils étaient six frères, et Jeremy n'avait que deux ans de plus que les autres. Mais il n'y avait aucune différence perceptible entre eux. Dans la confusion de leurs corps ondulants, Molly ne put reconnaître Jed, qui serait un de ses compagnons de voyage pour descendre la rivière de métal.

La musique changea, et Molly et ses sœurs entrèrent sur la piste. Le crépuscule laissa la place à la nuit, et les ampoules électriques recouvertes de globes bleus, jaunes, rouges et verts s'allumèrent. La musique s'intensifia, et de plus en plus de danseurs évoluèrent, tandis que d'autres groupes de frères et de sœurs s'alignaient le long des tables du festin. Les petits frères Kirby se mirent à pleurer à l'unisson, et quelqu'un les emmena se coucher. Les petites sœurs Miriam s'étaient maintenant calmées, comme des souris le long d'un mur, mangeant des gâteaux avec leurs doigts ; elles avaient toutes choisi des gâteaux roses recouverts de sucre de glace rose qui collait à leurs doigts, à leurs joues, à leur menton. Elles étaient trempées de transpiration et zébrées de poussière sur le visage et sur les bras. L'une d'elles était nu-pieds.

— Regardez-les ! cria Miri.

— Elles finiront par s'assagir, dit Miriam, et pendant un moment Molly ressentit un choc indéfinissable. Puis les sœurs Miriam se précipitèrent en groupe vers les tables, se consultèrent sans arriver à se mettre d'accord sur leur choix, et pour finir prirent des assiettes remplies des mêmes mets : des brochettes d'agneau et des pâtisseries farcies aux saucisses, des bâtons de patates douces glacées au miel, des haricots verts entiers recouverts d'une sauce brillante au vinaigre, de minuscules biscuits tout chauds.

Molly jeta à nouveau un coup d'œil vers les petites sœurs qui étaient appuyées d'un air fatigué contre le mur. Plus de gâteaux roses au glaçage rose, se dit-elle avec tristesse. Une des petites lui adressa un sourire timide auquel elle répondit aussi par un sourire, avant d'aller s'asseoir avec les autres, festoyer et attendre la suite.

Roger, le plus âgé de tous, était le maître des cérémonies. Il déclara :

— Portons un toast à nos frères et à notre sœur qui, à l'aube, vont partir à la recherche non pas de nouvelles terres à conquérir, ni d'aventures pour éprouver leur courage, ni de richesses d'or ou d'argent, mais de la découverte la plus inestimable, l'information. Tous, nous avons besoin d'être informés, pour rendre possible notre éclosion par milliers, par millions ! Demain, ce sont nos frères et notre sœur qui nous quittent, mais dans un mois, à leur retour, ils seront nos maîtres ! Jed ! Ben ! Harvey ! Thomas ! Lewis ! Molly ! Approchez-vous et laissez-nous porter un toast, ainsi qu'au plus précieux cadeau que vous nous rapporterez, votre famille !

Molly sentit ses joues brûler de plaisir au fur et à mesure qu'elle se frayait un passage dans la foule qui maintenant s'était levée et applaudissait à tout rompre. À l'extrémité de la pièce, elle rejoignit les autres sur l'estrade, et attendit la fin des bravos et des applaudissements ; elle aperçut ses petites sœurs debout sur des chaises, applaudissant avec entrain, le visage rouge et maculé, et elle songea qu'elles allaient se mettre à pleurer. Elles ne pouvaient pas contenir leur excitation plus longtemps.

— Et maintenant, reprit Roger, nous avons un cadeau pour chacun de vous...

Molly reçut un sac imperméable pour y mettre ses cahiers à dessin, ses crayons et ses plumes. C'était la première fois qu'elle possédait quelque chose sans le partager avec ses sœurs, quelque chose uniquement à elle. Elle sentit jaillir des larmes, et ne put entendre le reste de la cérémonie, elle ne remarqua pas les autres cadeaux, et bientôt on les conduisit au bassin pour la surprise finale : une oriflamme qui flottait au mât du petit bateau qui les conduirait à Washington. L'oriflamme était de la couleur d'un ciel d'été, d'un bleu si intense que, dans le jour, il se confondrait parfaitement avec le ciel, frappé au milieu en diagonale d'un éclair d'argent. Un dais recouvrait l'avant du bateau, un dais aussi bleu et argent.

On porta un nouveau toast, le vin lui picota la gorge et lui rendit la tête légère, puis encore un autre, et maintenant Roger disait en riant :

— La fête continue, mais nos courageux explorateurs vont se retirer. » Jed secoua la tête, et Roger rit à nouveau. « Tu n'as pas le choix, mon frère. Il y avait un somnifère dans ton dernier verre, et dans une heure tu dormiras profondément pour être frais et dispos pour le départ. Je suggère que les sœurs et les frères emmènent leurs héros chez eux et prennent soin de les mettre au lit. »

Dans de grands éclats de rire, les frères et les sœurs rassemblèrent les voyageurs. Molly protesta faiblement quand ses sœurs la ramenèrent dans leur chambre en la portant à moitié.

— Je vais emballer tes affaires, dit Miriam en regardant le sac offert. Comme c'est beau ! Regarde, il est tout gravé...

Elles la déshabillèrent, brossèrent ses cheveux, Miri lui caressa le dos et frotta ses épaules, et Melissa déposa des baisers délicats sur son cou pendant qu'elle dénouait le ruban dans ses cheveux.

Molly se sentit envahie d'une délicieuse inertie, elle ne pouvait que sourire et soupirer tandis que ses sœurs la préparaient pour la nuit, puis deux d'entre elles déroulèrent la descente de lit, attendant que les autres la guident jusque-là, toutes s'esclaffèrent devant sa démarche hésitante, sa façon de s'appliquer et ses efforts pour garder les yeux ouverts. Sur le tapis, elles la caressèrent et la comblèrent jusqu'à ce que son esprit s'envole complètement, puis elles la portèrent sur sa banquette, relevèrent sur elle la fine couverture d'été, et Miri se pencha sur elle et baisa tendrement ses paupières.

À la fin de la première heure, la vie à bord du bateau était devenue routinière. Les cris s'étaient perdus dans le lointain, et il n'y avait plus que la rivière paisible, le silence des bois et des champs et le clapotis régulier des rames.

Ils s'étaient entraînés pendant des semaines, et étaient maintenant tous les six aguerris et formaient une bonne équipe. Lewis, qui avait conçu le bateau, se tenait à l'avant pour prévenir tout péril inattendu. Trois des frères et Molly ramaient en tête, et Ben était assis à l'avant, derrière Lewis.

Il y avait une partie couverte à l'avant, dont le dais était maintenant rabattu, et une partie arrière fermée en permanence avec quatre couchettes. La partie avant pouvait être aussi confortablement fermée que l'arrière. On avait utilisé chaque centimètre d'espace, essentiellement pour les vivres, les vêtements de rechange, la pharmacie, et les sacs imperméables pliés avec soin, qu'ils rempliraient de documents, de cartes, de tous les objets auxquels ils trouveraient une valeur.

Molly ramait en regardant la berge. Ils avaient quitté la partie de la vallée qui leur était familière, avec ses champs cultivés ; le paysage changeait. La vallée se rétrécissait, puis s'élargissait, se rétrécissait à nouveau, avec des falaises abruptes s'élevant sur la gauche, et des pentes boisées sur la droite. Dans le matin silencieux, les arbres étaient immobiles ; on n'entendait aucun bruit, sinon le clapotis des rames.

Ses sœurs seraient aux cuisines cette semaine, songea Molly en regardant la rame tremper dans l'eau limpide. Riant ensemble, se déplaçant ensemble. Peut-être leur manquait-elle déjà... Elle appuya fermement sur la rame, la releva et la regarda fendre l'eau à nouveau.

— Un rocher ! Dix heures, vingt mètres ! cria Lewis.

Ils changèrent facilement de direction pour l'éviter.

— Neuf heures, vingt mètres !

Thomas, devant Molly, était large d'épaules, les cheveux couleur de paille et tout aussi raides. Une brise légère les releva et les laissa retomber en désordre. Ses muscles bougeaient avec fluidité, et la transpiration lustrait son dos. Molly songea qu'elle pourrait en faire un beau dessin, une étude de la musculature. Il se retourna et dit quelque chose à Harvey, de l'autre côté du bateau, et tous deux se mirent à rire.

Le soleil était maintenant plus haut et la chaleur donnait sur leurs visages, la brise les poussait sur l'eau, lentement mais régulièrement, avec douceur. Molly sentait la transpiration apparaître sur sa lèvre supérieure. Ils devraient bientôt s'arrêter pour mettre le dais en place. Il offrirait une certaine résistance au vent, mais ils étaient d'accord pour préférer le plus au moins : on avait préparé leur expédition pour leur assurer le maximum de sécurité et de confort, qui ne devaient jamais être sacrifiés à la vitesse.

D'autres avant eux avaient descendu la rivière jusqu'au confluent de la Shenandoah. Il y avait des rochers plus en avant, puis il fallait se laisser glisser avec douceur sur cette rivière plus large, inconnue. Et cet après-midi-là, Molly laissa sa place aux rames et commença sa vraie mission, le journal illustré du voyage, y compris tous les changements nécessaires à reporter sur les cartes.

Ils essayèrent de hisser la voile, mais le vent était capricieux dans la vallée, et ils décidèrent d'attendre plus tard, peut-être sur le Potomac, et d'essayer là-bas. Ils s'arrêtèrent, relevèrent le dais et se reposèrent, puis ils reprirent les rames et maintenant Molly était assise seule, son cahier à dessin et les cartes de la rivière sur le siège à côté d'elle. Ses mains étaient engourdies, et elle était contente d'être assise en silence. Finalement, elle se mit à dessiner.

Ils atteignirent les premiers rapides vers la fin de l'après-midi, et les franchirent sans difficulté. Ils rejoignirent la Shenandoah et tournèrent vers le nord, et lorsqu'ils se reposèrent, ils étaient tous rompus, et même Jed ne trouvait rien pour les faire rire, aucune plaisanterie à faire.

Ils dormirent dans le bateau, voguant sur l'eau avec douceur. Molly songea à ses sœurs, couchées dans leurs étroits lits blancs, la descente de lit roulée et enlevée. Elle retint des larmes de solitude. Une brise élevée agitait le faîte des arbres, et elle imagina qu'ils murmuraient. Elle eut envie de tendre le bras pour toucher un des frères, peu important lequel. Elle soupira et entendit quelqu'un murmurer son nom. C'était Jed. Il se glissa dans son étroite couchette, et enlacés très étroitement l'un à l'autre, ils s'endormirent.

La seconde nuit, ils se mirent tous par deux et se réconfortèrent mutuellement avant de pouvoir trouver le sommeil.

Le lendemain, ils furent arrêtés de force par des rapides et une chute d'eau.

— Ce n'est pas du tout sur la carte, dit Molly qui était sur la rive avec Lewis. La rivière avait été large et facile à descendre, la vallée largement envahie de buissons et d'arbustes là où autrefois poussaient le maïs et le blé. Puis les falaises s'étaient rapprochées de l'eau alors plus profonde, dont le cours s'était rétréci et dont le courant était plus fort. Depuis l'impression des cartes, une des falaises avait tremblé et

provoqué des éboulements massifs de blocs de pierre et de débris qui maintenant obstruaient la rivière à perte de vue. L'eau s'était étendue à toute la vallée, sur les deux rives. On entendait le grondement d'une chute d'eau en avant.

— On ne devrait plus être très loin du confluent des bras nord et sud de la Shenandoah », dit Molly. Elle se retourna pour regarder les falaises. « À trois ou quatre kilomètres d'ici, guère plus loin. » Elle montra du doigt la falaise qui les surplombait.

Lewis hocha la tête.

— Il va falloir repartir en arrière jusqu'à ce qu'on trouve un endroit pour hisser le bateau hors de l'eau et partir à pied dans les terres.

Molly consulta sa carte :

— Regardez cette route. Elle rejoint pratiquement la rivière à cet endroit-là, puis elle franchit quelques collines, sur environ quatre ou cinq kilomètres, et elle redescend à nouveau vers la rivière. Ça devrait nous permettre d'éviter les chutes. Entre nous et l'affluent du Nord, il n'y a rien d'autre que des falaises. Ni route ni sentier, absolument rien.

Lewis décida de déjeuner, et après avoir mangé et s'être reposés, ils firent demi-tour avec le bateau et se mirent à ramer à contre-courant, en longeant la berge à la recherche d'une trace quelconque de la route. Le courant était rapide à cet endroit, et ils se rendirent compte pour la première fois à quel point le trajet du retour serait pénible, à lutter constamment contre lui jusque chez eux.

Molly repéra la faille dans les collines où passait l'ancienne route. Ils s'approchèrent du bord, trouvèrent un endroit où hisser le bateau hors de l'eau, et préparèrent leur expédition terrestre. Ils avaient apporté des roues, des essieux et des haches pour couper des arbres et fabriquer un chariot, et quatre des frères se mirent à déballer tout ce dont ils avaient besoin.

Il y avait, soigneusement pliés, des pantalons longs épais, des bottes et des chemises à manches longues, destinés davantage à les protéger des égratignures des buissons que du froid, qui ne devait pas faire son apparition pendant leur trajet. Molly et Lewis se changèrent rapidement, avant de se mettre à la recherche du meilleur moyen de gagner la route à travers les broussailles exubérantes.

Ils seraient contraints de dormir cette nuit dans les bois, pensa soudain Molly, et un frisson la parcourut. Ses sœurs allaient interrompre leur travail avec inquiétude, échanger des regards avant de retourner à leurs tâches à contrecœur, atteintes en quelque sorte de la même crainte qu'elle. Si elle s'était trouvée à leur portée, les autres l'auraient entourée, sans pouvoir se l'expliquer, irrésistiblement attirées ensemble.

Ils durent faire demi-tour à plusieurs reprises avant de trouver un moyen pour amener le bateau jusqu'à la route. Quand ils retournèrent

à la rivière, les autres avaient assemblé le chariot et amarré le bateau. Un petit feu brûlait, sur lequel chauffait de l'eau pour le thé. Tous portaient maintenant des pantalons longs et des bottes.

— Il ne faut pas s'arrêter, dit Lewis avec impatience en regardant le feu. Nous avons environ quatre heures de marche jusqu'à la nuit, aussi faut-il rejoindre la route et dresser le camp avant cela.

Ben dit d'un ton calme :

— On peut se mettre en route pendant que Molly prend du thé et du fromage. Elle est fatiguée et doit se reposer.

Ben était le médecin. Lewis haussa les épaules. Molly les regarda attacher les harnais. Elle tenait à la main une chope de thé et un morceau de fromage couleur ivoire, et à ses pieds le feu brûlait plus lentement. Elle s'en éloigna, elle avait trop chaud avec son épais pantalon et sa chemise. Ils se mirent à porter le bateau, quatre d'entre eux tiraient ensemble, et Thomas poussait par-derrière. Il lui jeta un coup d'œil et lui sourit ; ils soulevèrent le bateau sur un rocher, et il balança à gauche et à droite, et de haut en bas, avant de s'immobiliser.

Molly alla prendre son thé et son fromage au bord de la rivière, retira ses bottes, et s'assit les pieds dans l'eau tiède. Elle savait que chacun d'eux avait des raisons précises de participer à ce voyage, et elle ne se sentait pas du tout inutile. Les sœurs Miriam étaient les seules qui pouvaient se rappeler et reproduire avec précision ce qu'elles voyaient. Dès sa plus tendre enfance, on l'avait poussée à développer ce don. Il était regrettable que les sœurs Miriam soient de constitution fragile ; on ne l'avait choisie que pour ce don, non pas pour sa force ni pour d'autres capacités, contrairement aux frères, mais elle était aussi utile que tous les autres, personne n'en doutait.

L'eau devenait maintenant plus fraîche à ses pieds, et elle commença à se dévêtir. Elle pénétra dans l'eau et nagea, laissant l'eau sourdre dans ses cheveux, nettoyer sa peau, apaiser son corps. Quand elle eut fini, le feu était presque éteint. Avec sa chope, elle l'arrosa complètement, se rhabilla, puis se mit à suivre la trace laissée par les frères et le lourd bateau.

Soudain, et sans le moindre avertissement, elle eut l'impression d'être observée. Elle s'arrêta, écouta, essaya de voir à travers les bois, mais il n'y avait aucun bruit dans la forêt, sinon le léger bruissement des hautes feuilles. Elle se retourna. Rien. Elle respira profondément et se remit en marche. Elle n'avait pas peur, se dit-elle avec fermeté, et elle se dépêcha. Il n'y avait rien qui puisse l'effrayer. Aucun animal, rien du tout. Seuls avaient survécu les insectes fouisseurs : les fourmis, les termites... Elle s'efforça de fixer son attention sur les fourmis (c'était elles maintenant qui assuraient la pollinisation), mais elle se surprit à regarder sans cesse en l'air les arbres qui se balançaient.

Il faisait une chaleur accablante, elle avait l'impression que les arbres se rapprochaient sans cesse, toujours, sans toutefois jamais arriver à se rejoindre. C'était la première fois de sa vie qu'elle se trouvait seule, se dit-elle. Vraiment seule, loin de tout, loin de tous. C'était la solitude qui la faisait courir à travers le sous-bois, maintenant foulé et taillé à coups de serpe. Et elle pensa que c'était ainsi que les hommes avaient perdu la tête dans les siècles passés : la solitude les avait rendus fous, jamais ils n'avaient connu le réconfort des frères et des sœurs qui ne formaient qu'un, avec les mêmes pensées, les mêmes rêves, les mêmes désirs, les mêmes joies.

Elle courait, haletante, et elle se força à s'arrêter quelques minutes pour reprendre sa respiration. Elle s'appuya à un arbre, pour que son poulx retrouve son calme, puis elle se remit à marcher d'un pas vif, en s'interdisant de courir. Mais sa peur ne disparut que lorsqu'elle aperçut les frères au-devant d'elle.

Cette nuit-là, ils établirent leur camp au milieu de la route défoncée, en pleine forêt. Les arbres se refermaient sur eux, masquant le ciel, et leur petit feu semblait faible et pâle dans l'immensité de l'obscurité qui pesait sur eux de tous côtés. Molly était allongée, immobile, tendue, cherchant à entendre quelque chose, n'importe quoi, un bruit qui leur prouverait qu'ils n'étaient pas seuls au monde, qu'elle n'était pas seule au monde. Mais il n'y en avait aucun.

Le lendemain après-midi, Molly dessina les frères. Elle était assise à l'écart, jouissant du soleil et de l'eau qui était maintenant calme et profonde. Elle pensa aux frères, à quel point ils étaient différents les uns des autres, et ses doigts se mirent à les dessiner, comme jamais elle n'avait dessiné auparavant, comme elle ne l'avait jamais vu.

Elle aimait la silhouette de Thomas. Il avait les muscles longs et lisses, les pommettes hautes et saillantes, qui structuraient harmonieusement son visage. Elle dessina son visage, uniquement à l'aide de lignes droites pour suggérer les méplats de ses joues, le nez étroit et pointu, le menton en avant. Il avait l'air jeune, plus jeune que les sœurs Miriam, alors qu'elles avaient dix-neuf ans et qu'il en avait vingt et un.

Elle ferma les yeux et se représenta Lewis. Très grand, près de deux mètres. Très large d'épaules. Elle dessina une silhouette massive comme un roc, une longue tête et un visage à l'air épanoui, tout rond, charnu, sans ossature apparente, à l'exception de son grand nez. Elle n'était pas satisfaite du nez. Elle ferma les yeux et, au bout d'un moment, elle gomma le nez qu'elle avait dessiné pour en refaire un autre légèrement décentré et un peu crochu. Tout était outré, elle en avait conscience, mais en quelque sorte elle avait réussi ainsi à le croquer.

Harvey était grand et plutôt mince. Et il avait de grands pieds,

pensa-t-elle en souriant tandis que le dessin prenait forme sur son carnet. De grandes mains, des yeux ronds comme des anneaux. On savait qu'il serait maladroit, qu'il trébucherait, qu'il renversait des choses.

Pour Jed, c'était facile. Tout était rond, pas de lignes, mais des courbes. Des mains petites, presque délicates, de petits os. Des traits petits, centrés, tous trop rapprochés.

Ben était le plus difficile. Bien proportionné, à l'exception de la tête qui était plus grande que celle des autres, il n'était pas aussi harmonieusement musclé que Thomas. Et son visage était plat, il n'avait rien d'extraordinaire. Elle lui dessina des sourcils plus épais que dans la réalité et le fit loucher, comme lorsqu'il écoutait attentivement. Elle cligna des yeux pour l'étudier. Ce n'était pas ça. Trop difficile. Trop déterminé, trop de caractère, pensa-t-elle. Dans dix ans, il ressemblerait peut-être davantage au dessin que maintenant.

— Des rochers ! Midi, trente mètres ! cria Lewis.

D'un air coupable, Molly tourna la page du carnet à dessin et se mit à dessiner la rivière et ses périls.

Ben mettait à jour ses notes médicales. Lewis finissait son carnet de route. Thomas était assis à l'arrière du bateau et se remémorait la façon dont ils étaient venus. Ben l'avait observé de très près au cours des trois derniers jours, se demandant ce qui allait arriver, n'aimant pas son changement d'attitude qu'il n'essayait même plus de se cacher.

Il écrivit : « La séparation d'avec nos frères et sœurs a été plus difficile que prévue pour nous tous. Je suggère que dans l'avenir on envoie des êtres semblables par groupes de deux, chaque fois que ce sera possible. »

Si Thomas tombait malade, songea-t-il, qu'allait-il arriver ? Même chez eux, à l'hôpital, ils n'avaient rien pour soigner les maladies mentales. La folie constituait une menace pour la communauté, une menace pour les frères et sœurs qui souffraient autant que celui qui en était atteint. Dans le passé, la famille avait décidé de n'autoriser l'existence d'aucune menace pour la communauté. Si un frère ou une sœur tombait malade mentalement, on ne tolérerait plus sa présence. Et ça, se dit Ben brusquement, c'est la loi. Pourtant, leur petit groupe ne pouvait se permettre de perdre une paire de bras, et voilà la réalité. Alors, quand la réalité et la loi s'opposaient, qu'arrivait-il ?

Après avoir jeté un coup d'œil à Molly, Ben ajouta une note : « Je suggère que les groupes soient formés d'un nombre égal d'hommes et de femmes. » Elle se sentait plus isolée qu'aucun d'entre eux, il le savait. Il l'avait observée remplir les pages de son carnet à dessin, et il s'était demandé si cela avait en quelque sorte comblé l'absence de ses sœurs. Quand Thomas serait confronté à son véritable travail, peut-être n'aurait-il plus cet air absent pendant de longs moments, ni ne sursauterait-il quand on le touchait ou qu'on l'appelait par son nom.

— Il va falloir changer notre programme de rationnement des vivres, dit Lewis. On ne comptait que sur cinq jours pour cette partie du voyage, et il nous en a fallu huit. Peux-tu compter les provisions, Ben ?

Ben acquiesça de la tête.

— Demain, quand on emballera, je ferai un inventaire. Il faudra peut-être réduire. » Ils ne le devraient pas, il le savait. Il nota aussi : « Je suggère de doubler les rations de calories. »

La main de Molly glissa de sous sa joue et se balançait sur le côté de sa couchette. Ben avait l'intention de dormir avec elle cette nuit, mais ça n'avait pas d'importance. Ils étaient tous trop fatigués, même pour

les plaisirs du sexe. Ben soupira et reposa son carnet. La dernière lueur du jour s'évanouit dans le ciel. On n'entendait que le doux clapotis des vaguelettes contre la coque du bateau et le bruit d'une respiration profonde venant de l'arrière. Le fond de l'air était presque frais. Ben attendit que Thomas s'endormît, puis il s'allongea.

Molly rêva que le bateau se retournait, qu'elle n'arrivait pas à s'en dégager, qu'elle cherchait un endroit où faire surface sans que le bateau l'empêche de respirer l'air au-dessus... L'eau était d'une couleur légèrement dorée, elle cuivrait sa peau, et elle savait que si elle laissait son corps immobile l'espace d'un seul instant, elle serait transformée à jamais en une statue d'or au fond de la rivière. Elle nagea plus vigoureusement, hors d'haleine, souffrant, battant des bras, hurlant de terreur. Alors des mains se tendaient vers elle, ses propres mains, blanches comme de la neige, qu'elle essayait de saisir. Les mains, par douzaines maintenant, se refermaient dans le vide, s'ouvraient, se refermaient. Elle leur échappait, encore, et encore, et pour finir elle cria : « Je suis là ! » Et l'eau se précipita pour la remplir. Elle commença à couler, gelée, seul son esprit battait la peur, façonnant le cri de protestation que ses lèvres étaient incapables de prononcer.

— Chut, Molly. Ne t'inquiète pas.

Une voix douce finit par pénétrer dans son oreille, et elle s'éveilla en sursaut de son rêve.

— Ne t'inquiète pas, Molly, tout va bien.

Il faisait très sombre.

— Ben ? murmura Molly.

— Oui. Tu rêvais.

Elle frissonna et se déplaça pour qu'il puisse s'allonger à côté d'elle. Elle tremblait ; l'air de la nuit était devenu très frais depuis qu'ils étaient sur le Potomac. Ben était tiède, son bras l'enlaçait étroitement pendant que son autre main, tiède et douce, caressait son corps glacé.

Ils ne firent aucun bruit, pour ne pas réveiller les autres, lorsque leurs corps s'unirent en une étreinte sexuelle, et ensuite Molly tomba dans un sommeil profond, étroitement blottie contre lui.

Au cours de toute la journée du lendemain, les signes de l'immense désastre se firent de plus en plus nombreux : des maisons avaient brûlé, d'autres avaient été anéanties par les tempêtes. Des arbustes et des arbres envahissaient les faubourgs. Les détritrus rendaient l'expédition plus difficile ; les bateaux coulés et les ponts démolis transformaient la rivière en un dédale où leur progression se mesurait en mètres et en centimètres. Une fois encore, il s'était révélé impossible de se servir de la voile.

Lewis et Molly se tenaient ensemble à la proue du bateau, à l'affût des dangers submergés, criant parfois à l'unisson, parfois séparément

pour signaler les obstacles, aucun des deux ne restant silencieux plus d'une minute ou deux à la suite.

Soudain Molly tendit son doigt en avant et cria :

— Des poissons ! Il y a des poissons !

Ils regardèrent avec étonnement le banc de poissons, et le bateau dériva jusqu'à ce que Lewis hurle :

— Un obstacle ! Onze heures, trois mètres !

Ils manœuvrèrent avec force les avirons, et le banc de poissons s'évanouit, mais le découragement les avait quittés. Pendant qu'ils ramaient, ils discutèrent des moyens de prendre des poissons au filet pour le dîner, de les sécher pour le voyage du retour, de la joie dans la vallée lorsqu'ils sauraient que les poissons avaient malgré tout survécu.

Aucune des ruines qu'ils avaient aperçues de la rivière ne les avait préparés au spectacle de désolation qui les attendait dans les faubourgs de Washington. Molly avait vu dans des livres des photographies de villes bombardées (Dresde, Hiroshima) dont la destruction semblait totale. Les rues étaient ensevelies sous les moellons, des vignes recouvraient ici et là des tas de béton, et les arbres avaient pris racine bien au-dessus du sol, reliant ensemble des monceaux de briques, et de blocs de marbre. Ils restèrent sur la rivière jusqu'à ce qu'elle devienne impraticable, et cette fois-ci les rapides étaient constitués d'obstacles faits par l'homme : de vieilles automobiles rouillées, un pont démolí, un cimetière d'autobus...

— Tout cela était inutile, murmura Thomas. Tout. Inutile.

— Peut-être pas, dit Lewis. Il doit y avoir des souterrains, des sous-sols, des entrepôts ignifugés..... Peut-être pas.

— Inutile, répéta Thomas.

— Arrêtons-nous pour essayer de savoir exactement où nous sommes, dit Ben. Il faisait presque nuit ; ils ne pourraient rien faire jusqu'au matin.

— Mettons-nous à dîner. Molly, penses-tu trouver une indication d'après les cartes ?

Elle secoua la tête, les yeux fixés sur le cauchemar qui s'offrait à eux. Qui avait fait ça ? Pourquoi ? C'était comme si les gens avaient convergé à cet endroit pour le détruire, ce lieu qui à la fin leur avait fait totalement défaut.

— Molly ! La voix de Ben monta d'un ton. Il y a encore quelques repères, n'est-ce pas ?

Elle fit un mouvement et se détourna brutalement de la ville. Ben regarda Thomas, puis Harvey qui explorait la rivière plus haut.

— Ils l'ont fait exprès, dit Harvey. À la fin, ils ont dû tous devenir fous, obsédés par l'idée de destruction.

— Si on arrive à se repérer, fit Lewis, on trouvera les souterrains.

Tout ça – il fit un geste de la main – a été fait par des sauvages. Ce ne sont que des dégâts superficiels. Les souterrains doivent être intacts.

Molly se retournait lentement, elle observait le paysage d'une façon panoramique. Elle dit :

— Il doit y avoir deux autres ponts, après quoi, à mon avis, on doit se retrouver au pied de la colline du Capitole. Encore quatre ou cinq kilomètres.

— Bon, fit Ben d'un ton calme. Bon. Le centre n'est peut-être pas dans un aussi triste état. Thomas, donne-moi un coup de main, s'il te plaît.

Pendant toute la nuit le bateau poursuivit sa route, pendant que les uns et les autres, épuisés mais incapables de dormir, ne cessaient de s'agiter, mutuellement à la recherche d'un réconfort.

Avant le lever du jour, tous étaient levés. Ils prirent un repas rapide et, dès les premières lueurs, ils se mirent en route à travers les blocs de pierre vers le centre de Washington. La destruction du cœur de la cité se révéla moins importante que dans les banlieues. Puis ils se rendirent compte qu'à cet endroit les immeubles avaient été éparpillés sur une surface plus vaste : les grands espaces donnaient l'illusion d'un anéantissement moins total. Il était également évident qu'on avait essayé d'en déblayer une partie.

— Séparons-nous ici en groupes de deux, fit Lewis en prenant à nouveau le commandement. On se retrouve ici à midi. Molly et Jed, par ici. Ben et Thomas, par là. Harvey et moi, dans cette direction.

Il pointa son doigt en avant, et les autres acquiescèrent. Molly leur avait désigné les différents emplacements : là-haut, le Sénat ; la poste centrale ; les Services généraux...

— On est bien naïfs, dit soudain Thomas en s'approchant avec Ben des ruines de la poste centrale. On pensait qu'il resterait quelques immeubles debout, les portes ouvertes. Il n'y aurait eu qu'à entrer, ouvrir un ou deux tiroirs, et prendre tout ce qu'on voulait. On serait rentrés chez nous en héros. Quelle imbécillité, ne trouves-tu pas ?

— On a déjà trouvé beaucoup de choses, répondit Ben calmement.

— Ce qu'on a appris, c'est que ça n'est pas le bon moyen, fit Thomas d'un ton abrupt. On ne va rien accomplir du tout.

Ils contournèrent l'édifice. La façade était obstruée ; un des murs latéraux était presque complètement démoli ; l'intérieur carbonisé et mis à nu.

Le quatrième immeuble dans lequel ils essayèrent de pénétrer avait également brûlé, mais n'était qu'en partie détruit. Là, ils trouvèrent des bureaux, des dossiers.

— Des petits dossiers sur les entreprises ! dit soudain Thomas, pirouettant loin des classeurs pour regarder Ben avec excitation.

Ben secoua la tête.

— Et alors ?

— Nous sommes passés par une pièce où il y avait des annuaires de téléphone. Où était-ce ? » À nouveau, Ben le regardait avec incrédulité, et Thomas se mit à rire. « Les annuaires de téléphone ! Ils contiennent la liste des entrepôts ! des usines ! des réserves ! »

Ils retrouvèrent la pièce où plusieurs annuaires jonchaient le sol en piles, et Thomas se mit à en examiner un attentivement. Ben en saisit un autre et commença à l'ouvrir.

— Attention ! dit Thomas brusquement. Ce papier se déchire. Sortons d'ici.

— Crois-tu que ça nous aidera ? demanda Ben en désignant du doigt l'annuaire qu'emportait Thomas.

— Oui, mais il faut trouver le bureau central de la compagnie des téléphones. Molly pourra peut-être le découvrir.

Cet après-midi-là, le lendemain et le jour suivant, ils poursuivirent leurs recherches d'informations utiles. Molly mit à jour sa carte de Washington, localisant les immeubles qui contenaient quelque chose d'utile, repérant les édifices dangereux, les secteurs inondés... plusieurs sous-sols étaient remplis d'une eau nauséabonde. Elle dessina quelques-uns des squelettes sur lesquels ils tombaient constamment. Elle les reproduisit avec aussi peu de passion que les immeubles et les rues.

Le quatrième jour, ils trouvèrent les bureaux centraux du téléphone, et Thomas lui-même s'arrêta dans une des pièces, se mettant à consulter les annuaires des villes de l'Est, enlevant avec soin les pages qui pourraient leur servir. Ben cessa de s'inquiéter à son égard.

Le cinquième et le sixième jour, il se mit à pleuvoir, une pluie grise et régulière qui inonda les zones basses et fit monter le niveau de l'eau au-dessus des sous-sols de certains immeubles. Si la pluie devait continuer longtemps à tomber, la ville entière serait inondée, comme cela avait été de toute évidence le cas à plusieurs reprises dans le passé. Puis le ciel s'éclaircit, le vent tourna, venant du nord, ils frissonnèrent et continuèrent leurs recherches.

Tandis qu'elle dessinait, Molly pensait : des millions de gens, des centaines de millions de gens anéantis. Elle dessina le monument de Washington, la statue brisée de Lincoln et les mots qui subsistaient de l'inscription du piédestal : *Une nation indi...* Elle dessina l'édifice de la Cour suprême réduit à l'état de squelette...

Ils n'établirent pas leur campement dans la ville, mais dormirent à bord du bateau toutes les nuits. Ils amassaient trop de choses pour les emporter avec eux ; tous les soirs, quand ils quittaient la ville, ils emportaient des tas de dossiers, de livres, de cartes, de plans, et après le repas du soir chacun d'eux retournait à son propre tas d'affaires et

s'efforçait de les trier. Ils prirent des notes détaillées sur l'état des immeubles qu'ils exploraient, leur contenu, l'utilité des objets qui s'y trouvaient. La prochaine expédition pourrait se mettre aussitôt au travail.

Il y avait des squelettes humains, certains sur les blocs de pierre, d'autres à moitié ensevelis, d'autres encore à l'intérieur des immeubles. Comme ils les ignoraient facilement, se dit Ben d'un air rêveur. Une autre espèce, éteinte maintenant, un fait regrettable. La vie continuait.

Le neuvième soir, ils firent leur choix définitif de ce qu'ils emporteraient sur le bateau. Ils trouvèrent une pièce intacte dans un immeuble partiellement détruit, où ils entreposèrent le surplus de leurs objets pour le groupe suivant.

Le dixième jour, ils prirent le chemin du retour, ramant cette fois à contre-courant, une brise fraîche soufflait du nord-est, gonflant l'unique grand-voile qu'ils n'avaient pu utiliser jusqu'à maintenant. Lewis attacha la barre, et le vent leur fit remonter la rivière.

Vogue, vogue ! Molly pressait silencieusement le bateau. Elle se tenait à la proue et criait pour annoncer les dangers, parfois même avant qu'on puisse les voir. Elle se souvenait que là, il y avait une souche d'arbre ; et là, une locomotive ; un banc de sable... Dans l'après-midi, le vent tourna et souffla du nord, et ils durent amener la voile pour éviter d'être portés vers le rivage. Peu à peu, l'excitation qu'ils avaient tous ressentie plus tôt céda la place à une détermination résolue, et finalement à une patience insouciant, et, lorsqu'ils s'arrêtèrent pour la nuit, tous surent qu'ils avaient franchi un peu plus de la moitié de la distance qu'ils avaient parcourue sur ce tronçon de leur voyage vers la ville.

Cette nuit-là, Molly rêva à des personnages qui dansaient. Elle s'élançait joyeusement vers eux, les bras tendus, ses pieds ne touchant jamais le sol tandis qu'elle courait les rejoindre. Puis l'air se fit plus lourd, chatoyant et les personnages se tordirent, et lorsque l'un d'eux la regarda, tous les contours de son visage, ses traits étaient faux, il avait un œil trop grand, une bouche disproportionnée. Molly s'immobilisa, fixant ce visage grotesque. Elle était implacablement attirée vers lui dans cette atmosphère lourde qui changeait tout. Elle lutta et tenta de résister, mais ses pieds bougeaient, son corps suivait, et elle sentait autour d'elle cet air suffocant qui l'enveloppait. La caricature de son propre visage grimaça, et la silhouette tendit vers elle des bras tentaculaires. Molly se retrouva soudain tout à fait éveillée, sans savoir pendant quelques instants où elle se trouvait. Quelqu'un criait.

Elle se rendit compte que c'était Thomas, et Ben et Lewis luttaient avec lui pour le faire sortir de sa couchette et le diriger vers l'avant du

bateau, dans la partie recouverte par le dais. Harvey se déplaça vers l'arrière et le calme revint progressivement, mais il fallut un long moment à Molly pour retrouver son sommeil.

Le troisième jour, le voyage du retour tourna au cauchemar. Le vent soufflait par rafales, plus dangereux qu'utile, et ils renoncèrent à essayer de se servir de la voile. Le courant était plus rapide, l'eau boueuse. Il avait dû pleuvoir encore davantage à l'intérieur des terres qu'à Washington. Et l'air restait glacé jusqu'au milieu de la journée, quand le soleil devenait trop chaud pour les épais vêtements qu'ils avaient mis plus tôt. Au crépuscule, la température était trop fraîche pour les vêtements légers dont ils s'étaient vêtus au déjeuner. Ils avaient toujours ou trop chaud, ou trop froid.

Ben et Lewis s'éloignèrent des autres pour regarder le coucher du soleil d'une butte au-dessus de la rivière.

— Ils ont faim, c'est un élément du problème, dit Ben. Lewis acquiesça. Et Molly vient d'avoir ses règles, elle ne laissera personne l'approcher. Elle a pratiquement mordu ce pauvre Harvey à la tête la nuit dernière.

— Je ne m'inquiète pas pour Harvey, fit Lewis.

— Je sais. Je me demande si Thomas va s'en tirer ou pas. Je l'ai rassuré au dîner. Je ne sais jamais qu'attendre de lui d'un jour à l'autre.

— On ne pourra pas ramener un poids mort avec nous, dit Lewis d'un ton sinistre. Même en nous rationnant très sévèrement, les vivres vont poser un problème. S'il est calmé, il aura quand même besoin de manger, et quelqu'un d'autre devra ramer à sa place...

— On va le ramener avec nous, coupa Ben, qui prit soudain le commandement. On aura besoin de l'examiner, même s'il revient chez nous diminué.

Ils observèrent l'un et l'autre un instant de silence.

— C'est la séparation, hein ? Lewis regardait vers le sud, en direction de chez eux. On ne nous a jamais prédit quoi que ce soit de semblable. Nous ne sommes pas comme eux ! Il faut mettre au rebut le passé, les livres d'histoire, tout. On ne nous l'a jamais prédit, répéta-t-il calmement. Si on arrive à rentrer, il faudra leur faire comprendre ce qui nous arrive loin de notre propre race.

— On arrivera à rentrer, fit Ben. Et c'est pourquoi j'ai besoin de Thomas. Qui aurait pu prévoir ça ? Maintenant que nous sommes conscients de notre différence par rapport à eux, on fera plus attention. Je me demande quelles autres différences vont surgir au moment où on ne s'y attendra pas.

Lewis se leva.

— On rentre ?

— Tout de suite.

Il observa Lewis glisser le long de la berge et embarquer sur le bateau ; alors, une fois encore, il regarda le ciel. Les hommes avaient disparu là-bas, songea-t-il, et il ne pouvait comprendre pourquoi. Séparément, et par petits groupes, ils étaient partis vers des terres étrangères, à travers de vastes océans, à l'assaut de montagnes jamais foulées par aucun pied humain. Et il n'arrivait pas à comprendre pourquoi ils avaient fait toutes ces choses. Quel élan les avait poussés loin de leur race, pour périr seuls, ou parmi des étrangers ? Toutes ces maisons en ruine, comme la vieille maison des Sumner dans la vallée, conçue pour une, deux, trois personnes, habitée par si peu de personnes, délibérément isolées des autres de leur race. Pourquoi ?

La famille se servait de l'isolement comme punition. Un enfant désobéissant laissé seul dans une petite pièce pendant dix minutes en sortait contrit, sans le moindre signe de rébellion. Ils s'en étaient servi pour punir David. Les médecins connaissaient toute l'histoire des derniers mois que David avait vécus parmi eux. Quand sa présence était devenue menaçante, ils l'avaient isolé à jamais, châtiment suffisant. Et pourtant, ces autres hommes qui appartenaient à un lointain passé avaient recherché l'isolement, et Ben n'arrivait pas à comprendre pourquoi.

Depuis deux jours, il pleuvait ; le vent soufflait à trente nœuds, et même davantage.

— Il faut sortir le bateau de la rivière, dit Lewis.

Ils avaient entièrement recouvert le bateau avec des toiles, enduites, malgré cela l'eau suintait à travers les fissures, et, de temps à autre, une vague venait se briser contre le flanc et se déversait à l'intérieur du bateau. Des objets lourds frottaient de plus en plus souvent contre la coque, ou s'écrasaient contre elle.

Molly actionnait la pompe et se représentait la rivière derrière eux. Des heures plus tôt, il y avait eu une rive, mais depuis, pas le moindre endroit où aborder en sécurité.

— Une heure, fit Lewis, comme s'il répondait à ses pensées. Il ne devrait pas nous falloir plus d'une heure pour atteindre cette rive peu élevée.

— On ne peut pas retourner ! cria Thomas.

— On ne peut pas rester ici ! Harvey le saisit brusquement. Ne sois pas idiot ! Sinon, on va se faire éperonner !

— Je ne retournerai pas !

— Qu'en penses-tu, Ben ? demanda Lewis.

Ils étaient pelotonnés les uns contre les autres à la proue ; Molly se tenait dans la partie du milieu, actionnant la pompe avec persévérance, essayant d'ignorer ses muscles douloureux. Le bateau frémit sous un nouvel impact, et Ben secoua la tête.

— On ne peut pas rester ici. Ça ne va pas être du gâteau de redescendre la rivière.

— Allons-y, déclara Lewis en se levant.

Ils étaient tous mouillés, ils avaient tous froid et peur. Ils étaient en vue des eaux tourbillonnantes de la Shenandoah, à l'endroit où elle rejoint le Potomac, et les remous qui les avaient presque fait couler dans le premier tronçon de leur expédition, menaçaient maintenant de faire éclater le bateau. Ils ne pourraient pas se rapprocher davantage de la Shenandoah tant que la crue subsistait.

— Thomas, relève Molly à la pompe. Et Thomas, souviens-toi, ne pense à rien d'autre qu'à cette pompe ! Sans jamais t'arrêter !

Molly se leva tout en continuant à pomper jusqu'à ce que Thomas soit en place, prêt à prendre le relais sans interruption. Comme elle se dirigeait vers l'aviron arrière, Lewis lui dit :

— Prends la proue.

Ils rentrèrent les rames dans leur logement. La pluie les martelait, et Thomas pompait plus énergiquement. L'eau éclaboussait leurs pieds et quand les cordages qui les reliaient au rivage se relâchaient, le bateau tanguait avec violence dans la rivière. L'eau à l'intérieur reflua.

— Un arbre ! Il arrive très vite ! Huit heures ! hurla Molly.

Ils tournèrent le bateau, qui se précipita en avant, et ils descendirent la rivière comme l'éclair, parallèles à l'arbre sur leur gauche.

— Une souche ! Midi ! Vingt mètres !

Molly avait à peine le temps de prononcer les mots. Ils lancèrent le bateau sur la gauche et dépassèrent la souche en filant. La crue avait tout changé. Quand ils étaient passés la première fois, la souche se trouvait sur la rive. Le courant se fit plus rapide, et ils luttèrent pour se rapprocher du milieu.

— Un arbre ! Une heure ! Vingt mètres !

Ils virèrent une fois de plus, et l'arbre qui se déplaçait à leur allure se retourna et se rapprocha dangereusement près.

— Un billot ! Neuf heures ! Trois mètres !

Et ils poursuivirent leur route dans la pluie aveuglante, filant le long d'un rivage nouvellement dessiné, naviguant de pair avec le billot massif qui tournait et pirouettait le long de la coque. Soudain Molly repéra la rive basse et cria :

— Terre ! Deux heures, vingt mètres !

Ils se dirigèrent brusquement vers le rivage. Le bateau racla quelque chose de caché dans l'eau boueuse, et la partie avant virevolta vers la rivière. Il bascula violemment et l'eau éclata à l'intérieur. Lewis et Ben sautèrent immédiatement dans l'eau brune qui tournoya autour de leur poitrine, et pataugèrent jusqu'au rivage en tirant le bateau derrière eux. La coque raclait la boue et les pierres, et les autres sautèrent à leur tour pour tirer le bateau plus haut, au sec, en position évidemment bancal mais pour le moment en sûreté. Molly s'allongea dans la boue, haletante, jusqu'à ce que Lewis déclare :

— Il faut le mettre plus haut. La rivière monte vite.

Il plut durant toute la nuit et ils durent déplacer le bateau une seconde fois ; alors, la pluie cessa, le soleil brilla, et cette nuit-là, il gela.

Ben réduisit à nouveau les rations. La tempête leur avait coûté cinq jours supplémentaires, et quand ils regagnèrent la rivière, le courant était plus rapide, et leur progression plus lente que jamais.

Ben remarqua que Thomas était dans le pire des états. Il était abattu, enfoncé dans une dépression hors de laquelle personne ne pouvait le tirer. Jed était le plus atteint après lui, manifestant parfois, sans aucun doute, les mêmes symptômes que Thomas. Harvey était

irascible ; il était devenu renfrogné et méfiant envers tout le monde. Il soupçonnait Ben et Lewis de lui voler sa nourriture, et il les observait fixement pendant les repas. Molly était hagarde, elle avait un air absent ; son regard était toujours dirigé vers le sud et leur maison, elle avait l'air d'écouter, perpétuellement. Lewis était occupé à l'entretien du bateau, mais lorsqu'il cessait son travail, lui aussi portait le même air sur son large visage : il écoutait, observait, attendait. Ben n'arrivait pas à évaluer les changements survenus en lui. Il savait qu'ils étaient là. Souvent, il levait brusquement les yeux, certain que quelqu'un avait prononcé son nom à voix basse, alors qu'il n'y avait personne dans les alentours, personne qui lui prêtât la moindre attention. Il avait parfois l'impression d'un danger qu'il ne pouvait voir, quelque chose au-dessus de lui qui lui faisait regarder le ciel, fouiller les arbres du regard. Mais il n'y avait jamais rien à voir...

Il se demanda soudainement à quel moment toute activité sexuelle avait cessé. À Washington, ou immédiatement après leur départ. Il avait décidé que ça ne marchait pas pour lui. C'était trop difficile de prétendre que les autres hommes étaient ses frères ; cela s'était révélé en fin de compte trop peu satisfaisant, trop frustrant. Ça avait été mieux en quelque sorte avec Molly, parce qu'il n'était pas utile de feindre, mais même là, il avait échoué. Deux êtres essayant d'en former un seul, sans savoir exactement ce dont l'autre a besoin, ni ce qu'il désire. À moins que ce ne fût la faim qui ait tué l'appétit sexuel. Il prit des notes dans son carnet.

Molly, qui l'observait, avait l'impression d'être séparée de tout être vivant sur terre par un épais mur transparent. Rien ne pouvait passer à travers le mur, rien ne pouvait l'atteindre, et la terreur que ce sentiment éveillait autrefois en elle par accès, mais qui n'était plus jamais à présent tout à fait assoupie, ne la plongeait plus que dans une vague hébétude. Chaque jour les rapprochait de chez eux, moins par un effort volontaire que par une force d'attraction irrésistible. Ils étaient impuissants à ne pas rentrer chez eux. L'attraction était régulière, les tirant en arrière exactement comme eux avaient tiré le bateau sur la rive pour le sauver de la crue. Pas un de leurs actes qui ne fût instinctif. Et la terreur ? Elle n'en connaissait pas l'origine, elle connaissait seulement ces ondes qui la parcouraient inopinément, et qui la rendaient alors faible et glacée. Pendant ces instants, elle sentait ses muscles faciaux se raidir, elle prenait conscience de la façon dont son cœur sautait, s'arrêtait, s'emballait encore.

Souvent, lorsqu'elle se trouvait aux avirons depuis longtemps, quelque chose d'autre arrivait, et elle se sentait soulagée. Elle était alors traversée d'étranges visions, d'étranges pensées qui semblaient intraduisibles en mots. Elle regardait autour d'elle avec étonnement, et le monde qu'elle voyait ne lui était pas familier, aussi les mots pour le

décrire auraient-ils été inutiles, seule la couleur pouvait le rendre, la couleur, le trait et la lumière. La terreur s'était apaisée, une paix tranquille l'habitait. Peu à peu, la paix cédait la place à la fatigue, à la faim et à la peur, il lui restait alors à se moquer d'elle-même et de ses visions, mais, même en se moquant, elle brûlait de les voir toutes surgir encore.

À d'autres moments, lorsqu'elle se trouvait à l'avant pour guetter les dangers, c'était presque comme si elle était seule avec la rivière, qui semblait avoir une voix, et une infinie sagesse. La voix était un murmure trop doux pour articuler des mots, mais les rythmes étaient facilement reconnaissables : c'était un discours. Un jour, elle pleura parce qu'elle n'arrivait pas à comprendre ce qu'elle lui disait. La main de Ben sur son épaule la fit sortir de son rêve, et elle dirigea vers lui un regard vide d'expression.

— Tu as entendu, toi aussi ? demanda-t-elle d'une voix aussi douce que celle de la rivière.

— Quoi ? Il usait d'un ton trop brusque, trop dur, et elle recula. Que veux-tu dire ?

— Rien. Rien. Je suis simplement fatiguée.

— Molly, je n'ai rien entendu ! Toi non plus, tu n'as rien entendu ! On va s'arrêter pour se reposer, se détendre les jambes. Tu vas prendre du thé.

— D'accord », dit-elle, en se déplaçant autour de lui. Mais elle s'immobilisa alors : « Qu'est-ce qu'on entendait, Ben ? Ce n'était pas la rivière, n'est-ce pas ? »

— Je te l'ai déjà dit, je n'ai rien entendu ! Il lui tourna le dos et alla se poster avec raideur à la proue du bateau pour guider les rameurs vers le rivage.

Quand ils dépassèrent le dernier virage de la rivière et qu'ils arrivèrent à proximité des champs familiers, il y avait quarante-neuf jours qu'ils avaient quitté leurs frères et leurs sœurs. Thomas et Jed avaient l'un et l'autre sombré dans l'inconscience. Les autres ramaient, engourdis, affamés, le regard terne, obéissant à un ordre plus fort que celui de leur corps qui leur enjoignait de s'arrêter. Lorsque de petites barques s'approchèrent, que des mains saisirent les cordages et les remorquèrent jusqu'au bassin, ils gardèrent le même regard fixe dirigé vers l'avant, n'y croyant pas encore, vivant toujours ce rêve périodique dans lequel cet événement se reproduisait sans cesse.

Le soleil éclairait doucement la pièce quand Molly ouvrit les yeux ; il était très tôt le matin, et l'air était frais et pur. Il y avait des fleurs partout. Des asters et des chrysanthèmes, pourpres, jaunes, crème. Il y avait des dahlias grands comme des assiettes, de couleur rose fuchsia, écarlate. Le lit était parfaitement immobile, pas le moindre clapotis

d'eau autour, ni mouvement basculant. Pas d'odeur de transpiration, ni de vêtements imprégnés de sueur. Elle se sentait propre, tiède et sèche.

— J'ai cru t'entendre, dit une voix.

Molly regarda de l'autre côté du lit. Miri, ou Meg, ou... Elle ne savait pas laquelle.

— Martha est allée chercher ton petit déjeuner, fit la fille.

Miriam se joignit à elles et s'assit au bord du lit de Molly.

— Comment te sens-tu maintenant ?

— Ça va bien. Je vais me lever.

— Non, tu ne vas sûrement pas te lever. D'abord, le petit déjeuner, puis un récurage, une séance de manucure, et tout ce qui pourrait t'être agréable ; alors seulement, si tu ne t'endors pas à nouveau, et si tu as toujours envie de te lever, tu pourras le faire.

Miriam rit doucement en voyant Molly tenter de se lever, et retomber aussitôt en arrière.

— Tu dors depuis deux jours, lui dit Miri, ou Meg, peu importe laquelle. Barry est venu ici quatre fois pour t'examiner. Il a dit que tu devais dormir jusqu'à satiété, et manger de la même façon.

Des souvenirs très flous d'avoir été levée, baignée, d'avoir bu du potage, lui revenaient, mais sa mémoire refusait de faire la mise au point.

— Comment vont les autres ? demanda-t-elle.

— Ils vont tous bien, répondit Miriam avec douceur.

— Thomas ?

— Il est à l'hôpital, mais il ira mieux, lui aussi.

Pendant quatre jours, on la dorlota ; les ampoules de ses mains cicatrisèrent, son dos cessa d'être douloureux, et elle reprit un peu du poids qu'elle avait perdu.

Mais elle avait changé, pensait-elle, tandis qu'elle se détaillait dans un grand miroir à l'autre bout de la pièce. Bien sûr, elle était toujours mince, maigre même. Elle regarda le visage lisse de Miri, et comprit que la différence était plus profonde que ça. Miri était quelqu'un de vide. Quand son visage n'était plus animé, par le rire ou la parole, il n'y avait plus rien. Ce n'était plus qu'un masque qui ne cachait rien.

— On ne te laissera plus jamais t'en aller, murmura Martha, en s'approchant derrière elle. Les autres firent écho avec véhémence.

— J'ai pensé à toi tous les jours, pratiquement à chaque minute, dit Miri.

— Et on pensait toutes à toi ensemble le soir après le dîner. On s'asseyait ici, en cercle, sur le tapis, et on pensait à toi, ajouta Melissa.

— Surtout quand ça a commencé à être si long, murmura. Miri. On avait tellement peur. On n'arrêtait pas de t'appeler, en silence, mais toutes ensemble. On t'appelait sans cesse, pour que tu reviennes.

— Je vous entendais, dit Molly. Sa voix prit un ton presque dur. Elle vit Miriam secouer la tête en direction des sœurs, et le silence retomba.

— Nous vous avons tous entendus appeler. C'est vous qui nous avez ramenés ici, ajouta Molly en faisant un effort pour adoucir sa voix.

Elles ne lui avaient posé aucune question sur l'expédition, sur Washington, sur ses carnets à dessin, qu'elles avaient déballés et certainement regardés. Plusieurs fois, elle avait commencé à parler de la rivière, des ruines, mais à chaque fois elle avait échoué. Il n'y avait aucun moyen de leur faire comprendre. Pour le moment, elle allait devoir travailler à ses dessins, s'en servir comme modèles pour dessiner en détail ce qu'elle avait vu, ce que cela avait été du début à la fin. Mais elle ne voulait pas en parler. Au lieu de cela, elles parlèrent de la vallée, de ce qui était arrivé pendant les sept semaines d'absence de Molly. Rien, songea-t-elle. Rien du tout. Tout était exactement comme ça avait toujours été.

On avait dispensé les sœurs de leur travail, pour accélérer la convalescence de Molly. Elles bavardaient, papotaient, se mettaient à la couture, faisaient des promenades, lisaient ensemble, et comme Molly retrouvait ses forces, elles jouaient ensemble sur le tapis au milieu de la pièce. Molly ne participa pas à leurs jeux. Vers la fin de la semaine, quand elles tirèrent le tapis et le déroulèrent, Miriam leur versa de petits verres de vin ambré, elles burent à la santé de Molly, et l'attirèrent sur le tapis avec elles. Sa tête tournait agréablement, et elle regarda Miriam, qui lui sourit.

Comme les sœurs sont belles, se dit-elle, comme leurs cheveux sont soyeux, et leur peau douce ; elles ont un corps intact, parfait.

— Tu as été absente si longtemps, murmura Miriam.

— Une partie de moi est restée là-bas, sur la rivière, fit Molly stupidement, prête à pleurer.

— Fais un effort, ma chérie. Attire-la à toi. Essaie de rassembler toutes les parties de toi-même.

Alors, lentement, elle retrouva cette autre partie d'elle-même, celle-là qui avait observé, écouté, et qui l'avait apaisée. Celle-là aussi qui avait édifié cet épais mur transparent, songea-t-elle dans le vague. Ce mur avait été construit pour la protéger, et voici qu'elle le détruisait.

Elle avait l'impression de descendre la rivière à vive allure, de voler au-dessus de l'eau tantôt tourbillonnante, boueuse et dangereuse, tantôt paisible, d'un bleu vert profond et accueillante, tantôt formant de l'écume blanche en se brisant sur les rochers... Elle descendait la rivière à la recherche de cet autre soi-même, pour l'engloutir et ne former plus qu'un avec ses sœurs de nouveau... Au-dessus d'elle, les arbres murmuraient, et en dessous d'elle l'eau

reprenait son murmure, et elle était entre les deux, sans les toucher, et elle savait que lorsqu'elle aurait trouvé cet autre soi-même elle devrait le tuer, l'anéantir totalement, sinon les murmures ne la lâcheraient jamais. Et elle songea à cette paix qu'elle avait trouvée, à ces visions qui s'étaient offertes à elle.

Pas encore ! cria-t-elle en silence, et elle arrêta sa course au fil de la rivière, et une fois de plus elle se retrouva dans la pièce parmi ses sœurs. Pas encore, songea-t-elle, en silence. Elle ouvrit les yeux et sourit à Miriam qui la dévisageait avec anxiété.

— Te sens-tu mieux, maintenant ? lui demanda Miriam.

— Ça va très bien », répondit Molly, et elle crut entendre ailleurs cette autre voix prononcer, murmurer doucement avant de s'éteindre. Elle tendit les bras, enlaça le corps de Miriam, se laissa glisser sur le tapis et caressa son dos, sa hanche, sa cuisse. « Ça va très bien », murmura-t-elle à nouveau.

Plus tard, alors que les autres dormaient, elle se tint en tremblant près de la fenêtre et regarda la vallée. L'automne était très précoce. Chaque année, il arrivait un peu plus tôt que l'année précédente. Mais il faisait bon dans la grande pièce ; ses frissons n'étaient dus ni à la saison ni à l'air de la nuit. Elle pensa à leurs jeux sur le tapis et des larmes surgirent dans ses yeux. Les sœurs n'avaient pas changé. La vallée était toujours la même. Et pourtant, tout était différent. Elle savait que quelque chose était mort. Quelque chose de nouveau était né, qui lui faisait peur et l'isolait comme ni l'éloignement ni la rivière n'avaient pu le faire.

Elle posa son regard sur les formes imprécises dans les lits, et se demanda si Miriam avait des soupçons. Le corps de Molly avait répondu ; elle avait ri et pleuré avec les autres, et si une seule partie d'elle-même s'était sentie étrangère, une partie vivante et vigilante, elle ne s'était pas manifestée.

Elle aurait pu le faire, se dit-elle. Elle aurait pu anéantir cette autre partie avec l'aide de Miriam, et celle des sœurs. Elle aurait dû, pensa-t-elle, et elle se remit à trembler. Ses pensées étaient chaotiques ; quelque chose était né en elle, quelque chose de vaguement menaçant, et qui pourtant pouvait l'apaiser comme rien d'autre. Les prémices de la folie, pensa-t-elle farouchement. Elle allait perdre la tête, crier sans raison, tenter de faire violence aux autres ou à elle-même. À moins qu'elle ne meure. Le repos éternel. Mais ce qu'elle avait ressenti, ce n'était pas simplement l'absence de douleur et de peur, mais la quiétude qui survient après la réalisation d'une grande action, un accomplissement.

Et elle savait qu'il était important pour elle de laisser apparaître ces visions, de trouver le temps d'être seule pour leur permettre de la combler. Elle pensa avec désespoir à ses sœurs : elles ne lui

permettraient jamais plus d'être seule. Ensemble, elles formaient un tout ; l'absence de l'une d'elles rendait les autres incomplètes. Toujours, elles l'appelleraient.

La moisson était maintenant achevée ; les pommes pendaient aux arbres, rouges et lourdes, et les érables flamboyaient comme des torches sur les cieux d'un azur infini. Les sycomores et les bouleaux rougeoyaient comme de l'or, et le rouge des sumacs s'assombrissait jusqu'à devenir presque noir. Tous les matins, le moindre brin d'herbe était bordé de givre qui luisait et scintillait jusqu'à ce que le soleil levant le fasse fondre. Sa passion des couleurs d'automne n'avait jamais été aussi vive, se dit Molly. Comme la lumière avait changé sous les érables ! Et cette lueur diaphane qui entourait les sycomores !

— Molly ? La voix de Miriam la détacha de la fenêtre, et elle se retourna à contrecœur. Molly, qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. Je pense à notre travail d'aujourd'hui.

Miriam marqua un temps, et reprit :

— En as-tu encore pour longtemps ? Tu nous manques.

— Je ne crois pas, répondit Molly en se dirigeant vers la porte. Miriam esquissa un léger mouvement, suffisant pour arrêter Molly.

— Encore deux ou trois semaines, fit Molly rapidement, ne voulant pas que Miriam pose sa main sur son bras.

Miriam hocha la tête, laissant passer l'instant où elle aurait pu toucher Molly, la retenir. Elle était déconcertée. Chaque fois qu'elle aurait pu prendre Molly dans ses bras, l'instant lui échappait, exactement comme maintenant, et elles se tenaient à distance, sans se toucher.

Molly la laissa dans la vaste pièce, et Miriam se dirigea alors vers l'hôpital.

— Es-tu trop occupé ? demanda-t-elle à Ben sur le pas de la porte de son bureau. Je voudrais te parler.

— Miriam ? L'inflexion de sa voix était automatique, comme l'était son léger mouvement de la tête à elle. Seule Miriam pouvait venir sans être accompagnée ; une sœur plus jeune l'aurait été par elle.

— Entre. C'est à propos de Molly, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle ferma la porte et s'assit de l'autre côté du bureau. Il y avait là des papiers, des notes, son carnet médical qu'il avait conservé avec lui pendant tout le voyage. Le regard de Miriam quitta les papiers et se posa sur l'homme, et elle trouva que lui aussi était différent. Comme Molly. Comme tous ceux qui étaient partis.

— Tu m'as dit de revenir s'il n'y avait pas d'amélioration, dit-elle.

C'est pire qu'avant. Elle contamine toutes les sœurs par sa tristesse. Ne peux-tu rien faire pour elle ?

Ben soupira, s'appuya en arrière sur sa chaise et regarda le plafond.

— Ça va prendre du temps.

Miriam secoua la tête.

— Tu as déjà dit ça avant. Comment vont Thomas et Jed ? Et toi ?

— On est tous en train de se remettre, dit-il avec un léger sourire.

Elle aussi, Miriam. Crois-moi, elle va se remettre.

Miriam se pencha vers lui.

— Je ne te crois pas. Je n'ai pas l'impression qu'elle ait envie de revenir vers nous. Elle nous résiste. Je préférerais qu'elle ne soit pas revenue du tout, si elle doit être comme ça désormais. C'est trop pénible pour les autres sœurs.

Elle était devenue très pâle, sa voix tremblait ; elle se détourna de lui.

— Je vais lui parler, dit Ben.

Miriam sortit de sa poche un morceau de papier. Elle le déplia et le posa sur son bureau.

— Regarde ça. Qu'est-ce que ça veut dire ?

C'étaient les caricatures que Molly avait faites de ses frères au cours de leur expédition. Ben les examina, la sienne en particulier. Avait-il réellement cet air farouche ? Déterminé ? Ses sourcils n'étaient sûrement pas aussi épaiss, ni menaçants ?

— Elle se moque de nous ! De nous tous. Elle n'a pas le droit de se moquer ainsi de nos frères, dit Miriam. Elle nous observe tout le temps, elle observe ses sœurs quand elles travaillent et quand elles jouent. Elle ne participe que lorsque je lui donne du vin, et même alors je sens une différence. Toujours elle nous observe. Tout le monde.

Ben lissa la feuille de dessin, et demanda :

— À ton avis, que devons-nous faire, Miriam ?

— Je ne sais pas. La faire cesser de dessiner les événements du voyage. Cela entretient son obsession, sur ce qui est arrivé. L'obliger à se joindre aux sœurs pour les tâches quotidiennes, comme elle avait l'habitude de le faire. L'empêcher de s'isoler pendant des heures dans cette petite pièce.

— Elle a besoin d'être seule pour dessiner, dit Ben. Exactement comme moi, j'ai besoin d'être seul pour rédiger mon rapport, et Lewis pour estimer les capacités du bateau et les transformations à y apporter.

— Mais toi, et Lewis, et les autres, vous faites tous ça par nécessité, alors qu'elle, c'est parce qu'elle en a envie. Elle veut être seule ! Elle cherche des excuses pour être seule, et elle fait d'autres choses, pas seulement les dessins du voyage. Demande-lui de te laisser entrer dans

cette pièce, qu'elle te montre ce qu'elle fait !

Ben hochait lentement la tête.

— Je vais la voir aujourd'hui, dit-il.

Après le départ de Miriam, Ben examina à nouveau les dessins, et esquissa un léger sourire. Elle les avait certainement bien croqués, pensa-t-il. Cruellement, froidement, et fidèlement. Il plia le papier, le mit dans sa bourse en cuir, et songea à Molly et aux autres.

Il avait menti pour Thomas. Il n'était pas redevenu normal, et risquait de ne plus jamais l'être. Il était devenu presque totalement dépendant de ses frères. Il refusait d'être séparé d'eux, même momentanément, et toutes les nuits, il dormait avec l'un ou avec l'autre. Jed allait un peu mieux, mais lui aussi faisait preuve d'un besoin constant d'être rassuré.

Lewis n'avait pratiquement pas l'air frappé par le voyage. Il était sorti de cette vie, et y était revenu avec la même désinvolture. Harvey était agité, mais moins qu'une semaine auparavant, et beaucoup moins que lorsqu'il avait retrouvé ses frères au début. Il finirait par aller bien.

Et lui, Ben, comment allait-il ? se demanda-t-il en se moquant. Il décida qu'il était guéri.

Il alla parler à Molly. Elle occupait une pièce dans l'aile de l'administration de l'hôpital. Il frappa doucement à la porte, et l'ouvrit sans attendre sa réponse. Ils fermaient si rarement leur porte, surtout dans la journée, mais il lui semblait naturel qu'elle fermât la sienne, exactement comme lui, quand il travaillait. Il resta un moment à l'observer. Avait-elle glissé quelque chose sous le papier qui était posé sur sa planche à dessin ? Il n'en était pas certain. Elle était assise le dos tourné vers la fenêtre, la planche inclinée devant elle.

— Salut, Ben.

— Peux-tu m'accorder quelques minutes ?

— Oui. C'est Miriam qui t'a envoyé, hein ? J'étais sûre qu'elle le ferait.

— Tes sœurs sont très préoccupées à ton sujet.

Elle baissa les yeux vers la table, et toucha un papier.

Ben la trouva différente. Personne ne pourrait jamais la confondre avec Miriam, ou n'importe quelle autre sœur. Il contourna la table et regarda le dessin. Son carnet était ouvert à une page remplie de petites esquisses, faites à la hâte, représentant des immeubles, des rues en ruine, des tas de moellons. Elle dessinait sur une pleine page un quartier entier de Washington. Pendant quelques instants, il éprouva le curieux sentiment d'être là-bas, de voir le désastre, la tragédie d'une région anéantie ; Molly avait le pouvoir de mettre sur du papier les images qui s'imposaient à son esprit. Il se tourna et regarda par la fenêtre les collines éclaboussées de couleurs maintenant que le soleil

donnait en plein sur elles.

Molly se dit en le regardant : jamais Thomas ni Jed ne lui adresseraient la parole. Thomas s'esquivaient comme si elle avait la peste, et Jed se souvenait de choses urgentes qu'il avait à faire. Harvey parlait trop, et ne disait rien. Et Lewis était trop occupé.

Mais elle pensa qu'elle pourrait parler avec Ben. Ils pourraient revivre l'expédition ensemble, ils pourraient essayer de comprendre ce qui s'était passé, pour autant que ce qui lui était arrivé, lui fût arrivé à lui aussi. Elle l'avait remarqué sur son visage, à la façon dont il s'était détourné si brutalement de son dessin. Il y avait quelque chose de latent en lui, sur le point de surgir, de s'adresser à lui en un murmure, s'il se laissait aller, exactement comme cela était latent en elle, et avait changé sa vision du monde. Ce n'étaient pas des mots, mais des couleurs, des symboles qui s'adressaient à elle et qu'elle ne comprenait pas, au milieu de rêves, de visions qui défilaient, fugitifs, dans son esprit. Elle l'observait, là où il se trouvait, le soleil donnant sur lui. La lumière tombait sur son bras de telle façon que chaque poil avait des reflets d'or, une forêt d'arbres dorés sur une plaine brune. Il se déplaça et le crépuscule sur la plaine rendit les arbres noirs.

— Petite sœur, commença-t-il, elle sourit alors et secoua la tête.

— Ne m'appelle pas comme ça, dit-elle. Appelle-moi... comme tu veux, mais pas comme ça.

Elle l'avait troublé ; un froncement de sourcils apparut, disparut de son visage, le rendant indéchiffrable.

— Molly, dit-elle. Appelle-moi simplement Molly.

Mais maintenant, il ne se souvenait plus de ce qu'il avait commencé à lui dire. C'est son expression qui est différente, pensa-t-il soudain. Physiquement, c'était le portrait de Miriam, des autres sœurs, seule l'expression avait changé. Avait-elle l'air plus mûre, plus dure ? Ce n'était pas ça, mais il pensa qu'il n'en était pas loin. Un air déterminé, plus profond.

— Je voudrais te voir régulièrement pendant quelque temps, dit-il d'un ton abrupt. Ce n'était pas du tout ce qu'il avait commencé à dire, il n'y avait même pas songé avant de prononcer ces mots.

Molly hocha lentement la tête.

Il hésitait encore, ne sachant ce qu'il pouvait ajouter.

— À toi d'en préciser les moments, fit Molly avec douceur.

— Lundi, mercredi, samedi, immédiatement après le déjeuner, dit-il brusquement. Il l'inscrivit dans son livre.

— On commence aujourd'hui ? Ou bien devrais-je attendre jusqu'à lundi ?

Elle se moquait de lui, pensa-t-il avec colère, et il referma son livre d'un geste sec. Il fit demi-tour et dirigea ses pas vers la porte.

— Aujourd'hui, répondit-il.

Sa voix le retint à la porte :

— As-tu l'impression que je suis en train de perdre la tête, Ben ? C'est ce que pense Miriam.

Il s'immobilisa, la main sur la poignée, sans la regarder. La question le fit tressauter. Il savait que son rôle était de la rassurer, de lui dire des paroles apaisantes, de lui confier combien Miriam était préoccupée à son sujet, de lui dire quelque chose.

— Immédiatement après le déjeuner, reprit-il d'un ton bourru, et il sortit.

Molly retira le papier qu'elle avait glissé sous le dessin de Washington et elle l'examina pendant un long moment en plissant les yeux. C'était la vallée, déformée de telle façon qu'on voyait à la suite l'ancienne minoterie, l'hôpital et la maison des Sumner, alignés de telle sorte qu'ils semblaient liés les uns aux autres. Ce n'était cependant pas le cas, mais elle n'aurait pu dire ce qui n'allait pas. Il y avait quelques légers repères pour indiquer où il fallait commencer à lire le dessin, avec un groupe de gens devant la minoterie, un autre plus important à l'entrée de l'hôpital, un autre enfin dans les champs derrière la vieille maison. Elle effaça les repères et dessina, d'un trait très fin, une seule silhouette, celle d'un homme, immobile dans le champ. Elle dessina une autre silhouette, une femme, qui marchait entre l'hôpital et la maison. Elle estimait que les proportions étaient bonnes. Les constructions, et en particulier la minoterie, étaient si grandes, les silhouettes si petites, rapetissées par ce qu'elles avaient créé. Elle songea aux squelettes qu'elle avait vus à Washington ; ces corps réduits à des os étaient encore plus petits. Elle voulait rendre ses personnages émaciés, presque squelettiques, rigides...

Elle saisit soudain le papier et le froissa en une boule qu'elle jeta dans la corbeille. Elle enfouit son visage dans ses bras.

On célébrerait pour elle une Cérémonie pour les disparus, pensa-t-elle, l'esprit vague. Les sœurs seraient consolées par les autres, et la fête durerait jusqu'à l'aube, pour que tous manifestent leur solidarité face à une disparition cruelle. À la lueur du soleil levant ses sœurs se tiendraient par la main, formeraient un cercle, après quoi elle cesserait d'exister à leurs yeux. Elle ne les tourmenterait plus jamais avec sa bizarrerie nouvelle, son air différent des autres. Elle savait que personne n'avait le droit de rendre malheureux les frères et les sœurs. Personne n'avait le droit d'exister si son existence constituait une menace pour la famille. Telle était la loi.

Elle rejoignit ses sœurs pour déjeuner à la cafétéria, et s'efforça de partager leur gaieté tandis qu'elles parlaient de la fête qui allait avoir eu lieu le soir pour la nubilité des sœurs Julie.

— Souvenez-vous, dit Meg d'un rire espiègle, quel que soit le nombre d'offres qu'on va nous faire, nous refusons tous les bracelets.

Et la première qui verra un des frères Clark lui passera un de ses bracelets avant qu'il puisse l'en empêcher.

Elle éclata de rire. À deux reprises, elles avaient essayé d'attraper les frères Clark, et à chaque fois elles s'étaient fait battre par d'autres sœurs. Ce soir, elles se sépareraient pour se poster le long du sentier qui conduisait à l'auditorium et guetter les jeunes frères Clark, aux joues encore duveteuses, et qui n'avaient franchi qu'à l'automne le seuil de l'âge adulte.

— Ils vont tous crier que ce n'est pas juste, protesta Miriam faiblement.

— Je sais, dit Meg en riant à nouveau.

Melissa rit avec elle et Marthe sourit en regardant Molly.

— Je serai à la première haie, dit-elle. Tu attendras le long du sentier qui mène à la minoterie. » Ses yeux brillaient. « Tous les bracelets sont prêts. Ils sont rouges, avec six petites cloches en argent dessus. Qu'est-ce qu'il va faire comme cliquetis, celui qui va avoir un bracelet ! »

Les six clochettes signifiaient que toutes les sœurs invitaient tous les frères. Dans toute la cafétéria, des groupes s'étaient formés de la même façon ; Molly l'avait remarqué en regardant autour d'elle. Des petits groupes de conspirateurs, mettant au point avec allégresse leur système de conquête, organisant des pièges... Tous se ressemblent, se dit-elle, on dirait des poupées.

Les sœurs Julie étaient blondes, elles portaient les cheveux sur le dos, retenus en arrière par une tiare faite de fleurs d'un rouge sombre. Elles avaient choisi de longues tuniques, qui formaient une traîne par derrière, et qui étaient relevées par-devant en un drapé qui soulignait leur poitrine de façon charmante. Elles étaient timides, souriantes, elles parlaient peu, ne mangeaient rien. Elles avaient quatorze ans.

Molly détourna soudainement son regard et elle sentit ses yeux la piquer. Six ans plus tôt, c'était elle qui se trouvait là, exactement de la même façon, rougissante, inquiète et fière, portant le bracelet des frères Henry. Elle se souvint brusquement des frères Henry. Henry avait été son premier homme, et elle l'avait oublié. Elle regarda le bracelet qu'elle portait au poignet gauche, et détourna le regard. Une des sœurs avait attrapé Clark la première, aussi, plus tard, Molly et ses sœurs allaient jouer sur le tapis avec les frères Clark. Leur visage était aussi lisse que celui des sœurs Julie.

Les gens essayaient maintenant d'assortir leurs bracelets, et les rires fusaient tandis que chacun tournait autour des tables et s'excusait pour examiner les bracelets des autres.

— Pourquoi n'es-tu pas venue dans mon bureau cet après-midi ?

Molly pivota et tomba sur Ben qui retenait son coude.

— J'ai oublié, dit-elle.

— Tu n'as pas oublié.

Elle baissa les yeux et s'aperçut qu'il portait encore son propre bracelet. C'était un bracelet très simple, fait de brins d'herbe tressés, sans le moindre ornement, sans le symbole des frères. Lentement, sans le regarder, elle se mit à détacher les clochettes d'argent de son propre bracelet, et, quand il n'en resta plus qu'une, elle fit glisser le bracelet de son poignet et tendit la main pour le lui enfiler. Il résista quelques instants, puis il étendit la main et le bracelet glissa sur ses articulations et sur l'os saillant de son poignet. À cet instant seulement Molly leva les yeux sur son visage. C'était un masque ; dur, étrange, sombre. Elle songea que si elle pouvait arracher la peau de ce masque, elle trouverait quelque chose de différent.

Brusquement, Ben hocha la tête, tourna les talons et la quitta. Elle le regarda partir. Miriam et les autres allaient être en colère, se dit-elle. Il y aurait maintenant un frère Clark de trop. Ça n'avait pas d'importance, mais Miriam avait compté sur leur participation à toutes, et maintenant le nombre serait inégal.

Les sœurs Julie dansaient avec les frères Lawrence, deux par deux, et Molly sentit soudain son cœur se serrer de tristesse. Lewis était fertile, comme peut-être d'autres de son groupe. Si une des sœurs Julie était fécondée et qu'on l'envoyait dans le centre des reproductrices, leur prochaine fête serait celle de la Cérémonie pour les disparus. Elle les regarda sans pouvoir dire qui était Lewis, qui était Lawrence, ou Lester...

Elle dansa avec Barry, puis avec Meg et Justin, puis avec Miriam et Clark, et encore avec Meg, et Melissa et deux des frères Jeremy ; mais pas avec Jed, qui se tenait appuyé contre le mur et qui regardait ses frères d'un air anxieux. Il portait toujours son propre bracelet. Les autres frères avaient une grande variété de bracelets à leur poignet. Pauvre Jed, pensa Molly, qui souhaita presque lui avoir donné les siens.

Elle s'assit avec Marthe et Curtis, mangea un sandwich à la viande de bœuf hachée, et but encore de ce vin couleur d'ambre qui faisait tanguer sa tête si délicieusement. Puis elle dansa avec une des sœurs Julie, qui avait un air grave, maintenant que l'heure se faisait tardive. Les frères Lawrence n'allaient pas tarder à les réclamer pour le reste de la nuit.

La musique changea. Un des frères Lawrence réclama la fille avec laquelle Molly avait dansé ; la fille le regarda avec un sourire timide à peine esquissé, et fugitif. Il l'entraîna tout en dansant.

Molly sentit une tape sur son bras, et elle se retourna pour se trouver face à Ben. Il ne souriait pas. Il tendit le bras vers elle et ils dansèrent sans parler, ni sourire. Il la dirigea vers la table, près de

laquelle ils s'arrêtèrent, et il lui offrit un petit verre de vin. Ils burent en silence, et quittèrent ensemble l'auditorium. Tandis qu'ils s'éloignaient, Molly aperçut l'espace d'un instant le visage de Miriam. D'un air de défi, elle redressa le dos, releva la tête, et sortit avec Ben dans la nuit froide.

— J'aimerais m'asseoir un instant au bord de la rivière, dit-elle.

— As-tu froid ? demanda Ben, et comme elle répondit « oui », il alla chercher des manteaux pour eux deux.

Molly regardait fixement l'eau pâle, changeante, toujours différente, et toujours la même ; elle sentait sa présence à ses côtés, sans contact, sans paroles échangées. Des nuages aériens défilaient devant la face grossissante de la lune. Bientôt, elle serait pleine, la lune de la moisson, la fin de l'été indien. Comme ses contours étaient bien soulignés, parfaitement précis, songea-t-elle. Un bol déformé, tel un objet façonné par des mains d'artisan inexpérimenté, mais qui allait apprendre le métier.

La lune se déplaçait sur la rivière, se divisait en longs cordages brillants qui se lovaient, s'écartaient en glissant, se rapprochaient, formant une large bande d'eau lumineuse, solide, pour éclater à nouveau. En se brisant sur le rivage, la voix de l'eau se faisait douce, chuchotante.

— As-tu froid ? demanda Ben une fois encore. Dans la clarté de la lune, son visage était pâle, ses sourcils plus sombres qu'à la lumière du jour, hérissés, lourds. Ce pouvait être aussi bien le signe qu'il la regardait d'un air menaçant ; c'était difficile à dire. Elle hocha la tête, et il se détourna à nouveau vers la rivière.

Elle trouvait l'eau vivante : au moment où l'on croyait la connaître, elle changeait, montrait un nouveau visage, manifestait de nouveaux caprices. Ce soir, elle se faisait séduisante, pleine de promesses, connaissant même celles qui ne seraient pas tenues, elle entendait sa voix lui murmurer des choses d'un ton persuasif, elle ressentait le mouvement attractif de la rivière.

Ben songeait, lui aussi, à la rivière, gonflée par le flux, s'éclatant sur le gravier et les rochers, jaillissant en écume sur les blocs de pierre. Il revit le feu misérable sur la rive, la silhouette de la fille qui se dessinait là contre l'eau luisante tandis que les frères remontaient le bateau sur la colline.

— Je suis désolée de ne pas être venue aujourd'hui, dit-elle soudain d'une petite voix. J'étais arrivée pratiquement jusqu'à ta porte, et puis je n'ai pas pu franchir les derniers mètres. Je ne sais pas pourquoi.

Un éclat de rire leur parvint depuis l'auditorium, et il regretta de ne pas avoir remonté davantage le bord de la rivière avec Molly avant

de s'arrêter. Un nuage voila la face de la lune, et la rivière devint noire ; seule sa voix était présente, et l'odeur particulière de l'eau fraîche.

— As-tu froid ? lui demanda-t-il à nouveau, comme si le clair de lune entretenait une tiédeur maintenant disparue.

Elle se rapprocha de lui.

— Sur le chemin du retour, fit-elle doucement, comme dans un rêve, j'entendais la rivière me parler, et les arbres, et les nuages. Je suppose que c'était la fatigue et la faim, mais je les ai réellement entendus, même si la plupart du temps je ne comprenais pas les mots. Les as-tu entendus, Ben ?

Il secoua la tête, et même si elle ne pouvait pas le voir maintenant que le nuage voilait la lune, elle savait qu'il niait les voix. Elle soupira.

— Qu'est-ce que tu ferais, si tu avais une idée, le désir de faire quelque chose tout seul ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

Ben se déplaça d'un air gêné.

— Ça arrive, répondit-il d'un ton prudent. On en discute et généralement, à moins qu'il n'y ait une bonne raison, un manque de matériel, une rupture de stocks ou quelque chose du même genre, celui qui en a envie la réalise.

Les nuages avaient délivré la lune ; la lumière paraissait encore plus intense après cette courte obscurité.

— Que se passe-t-il si les autres ne peuvent apprécier la valeur de cette idée ? demanda Molly.

— Dans ce cas, elle n'en a aucune, et personne n'a envie de perdre son temps avec ça.

— Mais si c'était quelque chose que tu ne pourrais expliquer de façon précise, quelque chose d'impossible à exprimer ?

— Que veux-tu dire exactement, Molly ? demanda Ben en lui faisant face. Le visage de Molly était aussi pâle que la lune, ses yeux étaient cerclés d'ombres profondes, elle ne souriait pas. Elle leva vers lui ces yeux qui reflétaient la lune, et il émanait d'elle une sorte de luminosité, comme si la lumière venait de l'intérieur d'elle-même, et il se rendit compte que Molly était belle. Il ne s'en était jamais aperçu auparavant, il en était soudain frappé au point que cette idée prenait forme en lui, l'envahissait.

Brusquement, Molly se leva.

— Je vais te montrer. Dans ma chambre.

Ils marchèrent vers l'hôpital, côte à côte, sans se toucher, et Ben pensa : bien sûr, toutes les sœurs Miriam sont belles, comme la plupart des sœurs. Exactement comme la plupart des hommes étaient séduisants. C'était un état de fait. Et qui n'avait pas le moindre sens.

Elle baissa le store de la fenêtre de sa petite pièce et jeta son manteau sur la chaise derrière sa table de travail. Elle sortit ensuite

ses dessins, et les tria. Enfin, elle lui en tendit un.

Cela représentait une femme, qu'il ne connaissait pas, mais qui lui était vaguement familière. Sarah, reconnut-il. C'était Sarah, mais changée. À côté d'elle, des miroirs se reflétaient à l'infini, et dans chaque miroir apparaissait une autre femme, à chaque fois Sarah, mais aucune ne lui ressemblait vraiment. Ici un rictus retenait sa bouche, là un large sourire, une fois elle riait, une autre fois elle avait les cheveux gris, ou bien des rides... Il regarda Molly d'un air égaré.

Elle lui tendit un autre dessin. C'était un arbre, rien d'autre. Un arbre jaillissant d'un énorme rocher. Une chose impossible, qui le troubla.

Un autre dessin. Elle le poussa vers lui. Un minuscule bateau sur une mer immense qui couvrait le papier d'une marge à l'autre. Il y avait sur le bateau une silhouette solitaire, si petite qu'elle était insignifiante, impossible à identifier.

Les dessins le bouleversèrent. Il regarda Molly par-dessus la table à dessin ; elle le fixait d'un regard profond. Elle avait l'air fiévreuse, ses joues étaient brûlantes, ses yeux trop brillants.

— Aide-moi, Ben, fit-elle, d'une voix basse et suppliante. Il faut que tu m'aides.

— Hein ?

— Ben, je dois peindre ces dessins. Je ne sais pas pourquoi, mais je le dois. Et d'autres encore. Et ni le crayon, ni la plume, ni l'encre ne sont suffisants. Il me faut des couleurs, de la lumière ! S'il te plaît !

Elle pleurait. Ben la dévisagea avec surprise. Ainsi, c'était là son secret ? Elle voulait peindre ? Il réprima une envie impulsive de lui sourire, comme à une enfant qui réclamerait ce qui déjà lui appartiendrait.

Elle déchiffra son expression, s'assit, et rejeta la tête en arrière, qu'elle appuya sur le manteau. Elle ferma les yeux.

— Miriam a compris, et mes autres sœurs aussi, dit-elle d'un ton las, le rose de ses joues avait maintenant disparu, elle avait l'air très jeune et fatiguée. Elles ne me laisseront pas faire.

— Pourquoi pas ? Qu'y a-t-il de mal à peindre ?

— Je... Elles n'aiment pas l'impression que leur font mes peintures. Elles pensent que c'est dangereux. C'est ce que pense Miriam. Et les autres, aussi.

Ben regarda le minuscule bateau sur l'océan sans fin.

— Mais tu n'es pas obligée de peindre celui-ci, hein ? Ne peux-tu pas faire autre chose ?

Elle secoua la tête. Elle avait toujours les yeux fermés.

— Si quelqu'un avait le cœur malade, soignerais-tu son oreille parce que ce serait plus facile ?

— En as-tu parlé à Miriam ?

— Elle a pris certains dessins que j'avais faits des frères sur le bateau. Elle ne les a pas aimés. Elle les a gardés. Je n'ai pas besoin de lui parler, ni aux autres. Je sais ce qu'elles vont dire. Je ne leur apporte plus guère que la souffrance.

Elle évoqua leurs ébats avec les frères Clark sur le tapis, elle les vit en pensée rire, boire le vin couleur d'ambre, caresser ces corps lisses d'adolescents déjà adultes. Ce n'était pas faire l'amour à plusieurs, songea-t-elle soudain. Ce n'était qu'une fragmentation de corps mâles et femelles, comme la lune fragmentait la rivière. Les sœurs constituaient un organisme unique, celui de la femme ; les frères Clark un organisme aussi, celui de l'homme, et quand ils s'étaient unis, l'organisme femelle n'avait pas été entièrement comblé parce que cette nuit-là il n'était pas entier. Il en manquait une partie, absente depuis bien longtemps. Et cette partie absente, tel un membre amputé, causait une douleur spectrale.

— Molly.

La voix de Ben se fit douce. Il effleura son bras et elle sursauta.

— Viens dans ma chambre avec moi. Il est très tard. L'aube va bientôt se lever.

— Tu n'es pas obligé, fit-elle. Je pensais que je n'arriverais pas à t'en parler, c'est pourquoi j'ai hésité avant d'aller dans ton bureau aujourd'hui. Mais ce soir, j'ai pensé que je devais t'en parler parce que j'ai besoin d'aide. Mais tu n'es pas obligé.

Presque à contrecœur, Ben répondit :

— Viens avec moi, Molly. Viens dans ma chambre. Je le veux.

16.

La neige tombait, paresseuse, silencieuse ; aucun vent ne soufflait et le ciel était si bas qu'on pouvait presque le toucher. La neige s'amoncelait sur les reliefs, sur les branches des arbres, sur les aiguilles de pin et de sapinette. Elle s'infiltrait dans une fissure entre la gouttière et le toit de l'hôpital, formant un petit mur de neige qui ne tarderait pas à s'écrouler sous son propre poids. La neige recouvrait la terre, immaculée, pure, couche après couche, si bien que dans les endroits protégés où le soleil ne pouvait, même momentanément, la faire fondre et où aucun vent ne la soulevait, elle atteignait deux mètres, parfois près de trois. Sur cette blancheur, miroitait la rivière, ombrée de gris et de bleus. Les nuages étaient si épais que la lumière qui donnait sur le sol semblait monter de la neige. La lumière était très pâle ; au loin la neige, et le ciel, et l'air se confondaient, et il n'y avait plus de limites.

Plus de limites, pensait Molly. Il n'y en avait qu'une seule. Elle se tenait près de sa fenêtre. Derrière elle, attendait un chevalet sur lequel était posé un tableau, mais elle n'avait pas pour l'instant le cœur à l'ouvrage. La neige, l'étrange lumière qui en émanait, la plénitude de ce spectacle à l'extérieur l'en empêchaient.

— Molly !

Elle se retourna vivement. Miriam se tenait sur le pas de la porte, elle portait encore son manteau, la neige s'accrochait à ses épaules, à son capuchon.

— Je te répète, Meg est blessée ! Ne m'as-tu pas entendue ?

— Blessée ? Comment ? Qu'est-il arrivé ?

Miriam la regarda fixement quelques instants, puis elle secoua la tête.

— Tu ne savais pas, n'est-ce pas ?

Molly se sentait désorientée, elle avait l'impression d'être une étrangère qui errait et ne comprenait rien. Le tableau était pour elle voyant, laid, dénué de sens. Elle ressentait maintenant la douleur et la crainte de Meg, et la présence des sœurs qui la soulageait. Elles avaient besoin d'elle, se dit-elle avec lucidité, elle ne savait pas pourquoi, et l'image de Meg s'évanouit de ses pensées.

— Où est-elle ? demanda-t-elle. Qu'est-il arrivé ? Je viens avec toi.

Miriam la regarda et secoua la tête :

— C'est inutile, répondit-elle. Reste ici. Et elle s'en alla.

Quand Molly apprit où se trouvait Meg et qu'elle se rendit à

l'hôpital pour être avec ses sœurs, elles ne la laissèrent pas entrer.

Ben regarda ses frères et haussa les épaules à la question : Qu'allait-on faire de Molly ? L'exiler, comme ils avaient exilé David ? L'isoler dans une chambre d'hôpital ? La cantonner avec les reproductrices – les mères ? Ignorer le problème ? Ils avaient discuté toutes les possibilités, et aucune ne les satisfaisait.

— Rien n'indique qu'elle fasse des progrès, fit Barry. Rien n'indique même qu'elle désire revenir à une vie normale.

— Puisqu'il n'y a pas eu de précédent à une telle situation, quelle que soit notre décision, ce sera la bonne », déclara Bruce avec calme. Ses épais sourcils se rapprochaient, puis se séparaient. « Ben, c'est ta maladie. Tu n'as encore rien dit. Tu étais certain que la laisser peindre serait une bonne thérapie, mais il n'en est rien. As-tu autre chose à suggérer ? »

— Quand j'ai demandé la permission de suspendre mon travail au laboratoire pour apprendre la psychologie, on me l'a refusé. Ceux d'entre nous qui sont allés à Washington se sont complètement rétablis, sur le plan fonctionnel, ajouta-t-il sèchement. Sauf Molly. Nous n'en savons pas assez pour en connaître les causes, ni les moyens de la soigner, nous ne savons même pas si elle guérira. Je vous l'ai dit, donnons-lui du temps. Elle n'est pas indispensable dans les classes, laissez-la peindre. Donnez-lui une pièce à elle et laissez-la seule.

Barry secouait la tête :

— Pour nous, la psychologie est une voie sans issue. Elle ravive le culte de l'individu. Lorsqu'une unité fonctionne, ses membres s'autoguérissent. Quant à la laisser dans l'hôpital... Elle est une source constante de souffrance et de trouble pour ses sœurs. Meg va s'en tirer, mais Molly ne savait même pas que sa sœur était tombée, qu'elle s'était cassé un bras. Ses sœurs avaient besoin d'elle, et elle n'a pas répondu. Nous savons tous que c'est notre devoir de sauvegarder le bien-être de l'unité, et non des diverses individualités qui la constituent, et nous l'acceptons. S'il existe un conflit entre ces deux tendances, nous devons renoncer à l'individualité. Cela étant posé, le tout est de savoir comment.

Ben se leva et s'approcha de la fenêtre. Il pouvait voir le centre des reproductrices au-delà de la haie. Pas là, se dit-il avec véhémence. On ne l'accepterait jamais. Elles pouvaient même la tuer si on la mettait parmi elles. Un mois plus tôt seulement, avait eu lieu la Cérémonie des disparus pour Janet, qui faisait maintenant partie des reproductrices, et qui subissait un traitement de mise en condition, à base de drogues et d'hypnotisme, pour la forcer à accepter son nouveau statut de femelle féconde qui mettrait au monde des enfants aussi souvent que le jugeraient nécessaire les médecins. Et les

nouveaux enfants seraient transférés dans la pouponnière dès la naissance, et les reproductrices auraient alors le temps de retrouver une bonne santé, d'être assez fortes pour recommencer encore, et encore, et encore...

— Il n'y a aucune raison de la mettre là, fit Bob, en allant rejoindre Ben près de la fenêtre. Il est préférable d'admettre tout simplement qu'il n'y a pas de solution et de recourir à l'euthanasie. Ce serait moins cruel.

Ben sentit un poids sur sa poitrine et se retourna vers ses frères. Ils avaient raison, pensait-il vaguement.

— Si cela se reproduit, dit-il avec lenteur, sans savoir où ses propres pensées allaient le mener, on va se retrouver avec ces mêmes réunions angoissantes, avec ces mêmes discussions où il faut choisir entre des solutions inutiles.

Barry acquiesça.

— Je sais. C'est ce qui me donne des cauchemars. Alors que nous aurons besoin de plus en plus de gens pour partir en exploration, pour réparer les routes, pour participer à des expéditions dans les villes, nous risquons d'être confrontés à de nombreux cas comme celui de Molly.

— Laissez-moi m'en occuper, fit Ben subitement. Je vais l'installer dans la vieille maison des Sumner. On organisera une Cérémonie pour les disparus et on dira qu'elle est partie. Les sœurs Miriam refermeront leur blessure et ne souffriront plus, et moi, je pourrai étudier son comportement.

— Il fait très froid dans la maison, dit Ben, mais le poêle va la réchauffer. Comment trouves-tu ces pièces ?

Ils avaient visité toute la maison, et Molly avait choisi l'aile du deuxième étage, face à la rivière. Il y avait de larges fenêtres sans rideaux, et la lumière froide de l'après-midi envahissait la pièce, mais en été celle-ci serait chaude et bien éclairée par les rayons du soleil, et puis il y avait toujours la rivière à regarder. La pièce voisine avait dû être, à son avis, une chambre d'enfant ou un cabinet de toilette. Elle était plus petite, avec de hautes doubles fenêtres qui atteignaient presque le plafond. Elle peindrait dans cette pièce. Il y avait un minuscule balcon à l'extérieur des fenêtres.

Déjà les notes de musique se répandaient dans la vallée, qui annonçaient le début de la cérémonie. On danserait, on festoierait, on boirait beaucoup de vin.

— Il n'y a plus d'électricité, dit Ben d'un ton sévère. Les fils sont en mauvais état. On les réparera dès que la neige aura fondu.

— Ça m'est égal. J'aime les lampes et la cheminée. Je peux brûler du bois dans le poêle.

— Les frères Andrew te ravitailleront en bois. Ils t'apporteront tout ce dont tu as besoin. Ils laisseront tout sous le porche.

Elle alla à la fenêtre. Le soleil, voilé de fins nuages, s'était arrêté sur la pente de la colline. Il allait poursuivre sa course de l'autre côté, et l'obscurité suivrait rapidement. Pour la première fois de sa vie, elle serait seule la nuit. Elle tournait le dos à Ben, regardant la rivière et songeant à la vieille maison, si éloignée des autres constructions de la vallée, dissimulée derrière les arbres et les buissons qui avaient poussé aussi haut que des arbres.

Si elle faisait un cauchemar, si elle s'agitait dans son lit et si elle criait, personne ne serait à ses côtés pour l'apaiser, la réconforter.

— Molly. » La voix de Ben était encore trop dure, comme s'il était terriblement en colère contre elle, et elle en ignorait la raison. « Je peux rester avec toi cette nuit, si tu as peur... »

Elle se retourna alors pour le regarder, son visage s'obscurcit, sur un fond de lumière froide, de neige et de ciel gris, et Ben sut qu'elle n'avait pas peur. Il ressentit la même impression que cette nuit, près de la rivière : elle était belle et la lumière de la pièce émanait d'elle, de ses yeux.

— Tu es heureuse, n'est-ce pas ? dit-il avec étonnement.

Elle acquiesça.

— Je vais faire du feu dans ma cheminée. Puis, je tirerai cette chaise tout près, je m'assiérai, j'observerai les flammes et j'écouterai la musique, et, au bout d'un moment, j'irai me coucher, je lirai peut-être un peu, à la lumière de la lampe, jusqu'à ce que j'aie sommeil... » Elle lui sourit. « Tout va bien, Ben. Je sens... Je ne sais pas ce que je sens. C'est comme si quelque chose de pesant et de difficile à supporter était parti. Je suis peut-être folle. C'est peut-être le signe de la folie. » Elle se retourna encore vers la fenêtre. « Est-ce que les reproductrices sont heureuses ? » demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Non.

— Comment ça se passe pour elles ?

— Je vais allumer ton feu. Le conduit de la cheminée est ouvert. J'ai vérifié.

— Qu'est-ce qui leur arrive, Ben ?

— On leur donne des cours pour apprendre à être mères. Je crois qu'il leur arrive d'aimer cette existence.

— Se sentent-elles libres ?

Il avait commencé à mettre des bûches dans l'âtre, et il en laissa tomber brutalement une grande avant de se redresser.

— Elles ne cessent de souffrir de la séparation, dit-il. Elles pleurent nuit après nuit, elles sont droguées en permanence, elles suivent des séances de mise en condition pour accepter leur sort, mais tous les soirs elles pleurent avant de trouver le sommeil. C'est ça, ce que tu

voulais entendre ? Tu voulais croire qu'elles étaient aussi libres que toi maintenant, libres d'être seules, de faire ce qu'elles veulent sans songer à leurs responsabilités vis-à-vis des autres. Ça n'a rien à voir ! Nous avons besoin d'elles, nous les utilisons de la seule façon dont nous sommes capables, afin de faire le moins de mal possible aux sœurs qui ne sont pas reproductrices. Quand elles sont à la reproduction, si elles conviennent, elles travaillent dans la pouponnière. Sinon, on les fait dormir. C'est ce que tu voulais entendre ?

— Pourquoi dis-tu cela ? murmura-t-elle le visage blême.

— Ainsi, tu n'auras plus la moindre illusion sur ce petit nid ! Tu peux nous être utile, tu comprends ? Aussi longtemps que tu seras utile à la communauté, on te permettra de vivre ici comme une princesse. Aussi longtemps que tu seras utile.

— Utile, comment ? Personne ne veut regarder mes tableaux. J'ai fini les cartes et les dessins de l'expédition.

— Je vais disséquer toutes tes pensées, tous tes désirs, tous tes rêves. Je vais tenter de découvrir ce qui t'est arrivé, ce qui t'a séparée de tes sœurs, ce qui t'a amenée à l'individualité, et quand je l'aurai découvert, nous saurons comment veiller à ce que cela ne se reproduise jamais plus.

Elle le fixait d'un regard qui n'était plus lumineux, mais au contraire assombri, voilé. Elle se dégagea doucement de ses mains posées sur ses épaules :

— Regarde-toi, Ben. Saisis le moment où tu entends des voix imperceptibles aux autres. Observe-toi. Qui d'autre s'élève contre la façon dont on traite les reproductrices ? Pourquoi as-tu lutté pour sauver ma vie quand, pour le bien de la communauté, il aurait fallu m'endormir, comme une reproductrice désormais inutilisable ? Qui d'autre que toi jette, ne serait-ce qu'un regard, sur mes tableaux ? Qui d'autre préférerait se trouver ici dans cette pièce froide et obscure, en compagnie d'une folle, plutôt qu'à la cérémonie ? Notre accouplement n'est pas joyeux, Ben. Nos enlacements sont pénibles, cuisants, cruels, nous sommes envahis d'une tristesse que ni l'un ni l'autre ne comprenons. Regarde-toi, Ben, regarde-moi ensuite, et essaie de trouver des raisons que tu pourras déraciner et détruire sans pour autant détruire ceux qui sont concernés.

Il l'attira sauvagement à lui et pressa violemment son visage sur sa poitrine pour l'empêcher de parler. Elle n'essaya pas de lutter.

— Tu mens, tu mens, tu mens, murmura-t-il. Tu es folle.

Il posa sa joue sur ses cheveux, elle leva les bras vers lui et les noua dans son dos pour l'étreindre. Il la repoussa avec rudesse et se tint à distance. La nuit était maintenant installée, pesante, dans la pièce, et elle était la seule ombre parmi les ombres.

— Je m'en vais, fit-il brusquement. Tu n'auras pas de problème pour allumer le feu. J'ai allumé le poêle en bas et la chaleur ne devrait pas tarder à monter jusqu'ici. Tu n'auras pas froid.

Elle ne dit rien, il se retourna et quitta rapidement la pièce. Une fois dehors, il se mit à courir dans la neige profonde, il courut jusqu'à n'en plus pouvoir, jusqu'à en perdre la respiration. Il se retourna pour regarder la maison : elle avait disparu derrière les arbres noirs.

La pluie tombait, fine et régulière, et le vent était tombé. Les nuages cachaient le sommet des collines, et la rivière était invisible dans la brume. On entendait un bruit régulier de marteaux, étouffé par la pluie, mais rassurant. Sous le toit du hangar à bateaux, les gens travaillaient à la construction du troisième bateau. L'année dernière, c'était des fermiers, des professeurs, des techniciens, des scientifiques ; cette année, c'était des constructeurs de bateaux.

Ben regardait la pluie tomber. La brève accalmie était terminée et le vent hurlait dans la vallée, poussant la pluie devant lui par vagues successives. La scène s'évanouit, il ne resta plus que la pluie qui battait contre la vitre.

Il se dit que Molly allait se demander s'il viendrait. La fenêtre vibra sous la violence accrue de la pluie. Elle va se briser ! pensa-t-il. Non, elle n'allait pas se poser la question. Elle ne remarquerait même pas son absence. Aussi subitement que cela avait commencé, la violence des éléments prit fin, et le ciel s'éclaircit, et il y eut presque assez de soleil pour faire de l'ombre. Il se dit que cela devait lui être parfaitement égal, qu'il soit là ou non. Pendant qu'elle lui parlait, qu'elle répondait à ses questions, elle peignait, dessinait ou nettoyait ses pinceaux ; parfois, ne pouvant tenir en place, elle l'emmenait marcher, toujours sur les pentes des collines, dans les bois, loin de la vallée habitée où elle était interdite. Et c'était là des choses qu'elle ferait aussi bien toute seule.

Ses frères ne tarderaient pas à le rejoindre pour la réunion officielle qu'ils avaient sollicitée, et il devrait convenir d'une date fixe pour l'achèvement du rapport qu'il n'avait même pas commencé. Il regarda son bloc-notes sur la longue table, et s'en détourna pour regarder à nouveau par la fenêtre. Son bloc était rempli ; il n'avait plus rien à lui demander, plus rien à lui arracher, et il en savait aussi peu aujourd'hui qu'à l'automne.

Il avait dans sa poche un petit paquet de branches de sassafras, les premiers de la saison, son cadeau pour elle. Ils infuseraient du thé et, assis devant le feu, ils boiraient la boisson chaude, parfumée. Ils s'allongeraient ensemble et il parlerait de la vallée, du développement des installations du laboratoire, de l'avancement des bateaux, des projets d'insémination des explorateurs et des travailleurs qui pouvaient réparer les routes, construire des ponts, ou faire tout le nécessaire pour ouvrir une route jusqu'à Washington, Philadelphie ou

New York. Elle demanderait des nouvelles de ses sœurs, qui travaillaient sur des manuels, copiant avec soin les illustrations, les cartes, les graphiques, et elle inclinerait la tête d'un air grave à ses réponses, et son regard clignerait sur ses propres dessins que personne dans la vallée ne pouvait, ou ne voulait comprendre. Elle parlerait de tout, répondrait à toutes ses questions, à l'exception de celles sur sa peinture.

Comme lui, elle ne comprenait guère son comportement, et il en avait pris note. Elle était poussée à peindre, à dessiner, à rendre tangibles ces visions brouillées, ambiguës, et même blessantes. Cette contrainte était plus forte que son désir de vivre, songea-t-il amèrement. Et ses frères allaient maintenant se joindre à lui et prendre une décision à l'égard de Molly.

Allaient-ils lui offrir un sachet de graines et une escorte pour descendre la rivière ?

D'épais nuages tombaient des montagnes, effaçant la faible lumière, et le vent se remit à souffler contre la fenêtre, et à projeter contre elle une pluie battante. Ben se tenait là, regardant la scène, quand ses frères entrèrent dans la pièce et s'assirent.

— Commençons tout de suite par ça, dit Barry, exactement comme l'aurait fait Ben à sa place. Elle ne va pas mieux, n'est-ce pas ?

Ben s'assit pour compléter le cercle et secoua la tête.

— En fait, on peut même considérer que son état est pire que lorsqu'elle est revenue, continua Barry. L'isolement a permis à sa maladie de s'étendre, de s'intensifier, et le fait de l'avoir rejointe dans son isolement, même momentanément, a permis à la maladie de te contaminer.

Ben regarda ses frères avec surprise et ahurissement. Y avait-il des indices, des signes qui les amenaient à penser ainsi ? Il se rendit compte qu'en posant la question il avait répondu à une autre. Il aurait dû savoir. Dans une unité fonctionnant parfaitement bien, il n'y a pas de secrets. Il secoua lentement la tête et parla avec la plus grande prudence.

— Pendant un certain temps, j'ai cru que j'étais aussi malade, mais j'ai continué à fonctionner selon notre plan, nos besoins, et j'ai écarté les pensées qui m'avaient troublé. En quoi ai-je commis une faute ?

Barry secoua la tête avec impatience.

Pendant quelques instants, Ben ressentit leur tristesse.

— J'ai une théorie à propos de Molly qui s'applique peut-être également à moi. » Ils attendirent. « Avant nous, il y avait toujours pendant l'enfance une période au cours de laquelle se manifestait de façon naturelle le développement du moi et, si tout allait bien, l'individu se formait en se détachant de ses parents. Pour nous, un tel développement n'est pas nécessaire, ni même possible, parce que nos

frères et nos sœurs préviennent tout besoin d'une existence séparée, et au contraire une conscience se forme au niveau de l'unité. Il existe des études très anciennes sur les « vrais » jumeaux, qui reconnaissent cette conscience d'unité, ou de groupe, mais les chercheurs n'étaient pas préparés pour en comprendre le mécanisme. On n'y prêtait guère attention, et les études sur ce sujet n'ont pas été très poussées. »

Il se leva et alla à nouveau près de la fenêtre. La pluie était maintenant installée, elle tombait avec violence.

— J'ai l'idée que cette capacité de développement du moi individuel est toujours latente chez chacun d'entre nous. Celle-ci sommeille une fois passé le temps où elle pourrait spontanément émerger, mais dans le cas de Molly, et d'autres peut-être, si le stimulant est assez fort, dans des conditions propices, alors ce développement est activé.

— Les conditions propices étant la séparation des frères ou des sœurs dans des circonstances pesantes ? demanda Barry d'un air songeur.

— Je crois. Mais ce qui importe maintenant, reprit Ben avec insistance, c'est de le laisser se développer et voir ce qui va se passer. Je suis incapable de prévoir son comportement futur. Je ne sais pas à quoi il faut s'attendre d'un jour à l'autre.

Barry et Bruce échangèrent un regard, puis se tournèrent vers les autres frères. Ben essaya d'interpréter ces regards, mais en vain. Il frissonna et préféra regarder la pluie.

— On décidera demain, dit finalement Barry. Mais quelle que soit notre décision à l'égard de Molly, nous en avons pris une autre, qui n'a pas changé. Tu ne dois pas continuer à la voir, Ben. Pour ton propre bien-être, pour le nôtre, nous devons t'interdire de lui rendre visite.

Ben hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Je dois le lui dire, fit-il.

Au ton de sa voix, Barry regarda à nouveau les autres frères, qui, à contrecœur, acquiescèrent.

— Pourquoi es-tu si étonné ? demanda Molly. Cela devait arriver.

— Je t'ai apporté du thé, dit Ben brusquement.

Molly prit son paquet et baissa les yeux un long moment.

— J'ai un cadeau pour toi, dit-elle d'une voix douce. Je voulais te le donner une autre fois, mais... je vais le chercher.

Elle s'en alla et revint rapidement avec un petit paquet, de quelques centimètres de côté. C'était un papier plié qui, une fois ouvert, représentait plusieurs visages, tous des variantes de celui de Ben. Au centre, il y avait la tête massive d'un homme aux sourcils farouches et au regard pénétrant, qui était entourée de quatre autres,

suffisamment ressemblantes entre elles pour prouver leur lien.

— Qui est-ce ?

— Au milieu, c'est le vieil homme à qui appartenait la maison. J'ai trouvé des photographies dans le grenier. Ça, c'est son fils, le père de David, et celui-ci, c'est David. Toi, tu es là.

— Cela pourrait être Barry, ou Bruce, ou n'importe lequel de ceux qui nous ont précédés, dit Ben sèchement. Il n'aimait pas les tableaux composites. Il n'aimait pas regarder les visages des hommes qui avaient vécu une existence si différente, inexplicable, et qui lui ressemblaient tant.

— Je ne crois pas, dit Molly en regardant sur le côté le dessin, puis en le détaillant. Il y a quelque chose dans les yeux qu'ils n'ont pas. Je trouve que leurs yeux ne voient que l'extérieur, alors que les tiens, et ceux des hommes du dessin, peuvent regarder dans les deux directions.

Soudain, elle éclata de rire et l'attira près du feu.

— Laissons ça tranquille, et prenons le thé, et un biscuit. J'en ai reçu beaucoup plus que je ne peux en manger, et j'en ai gardé plein. Organisons une fête !

— Je ne veux pas de thé, dit Ben. Sans la regarder, les yeux fixés sur les flammes dans l'âtre, il demanda : Ça t'est vraiment égal ?

— Égal ?

Ben saisit dans ce mot une détresse aiguë, indéniable. Il ferma très fort les yeux.

— Dois-je pleurer, et hurler, et déchirer mes vêtements, et me taper la tête contre le mur ? Dois-je te supplier de ne pas me laisser, de rester toujours avec moi ? Dois-je me jeter de la plus haute fenêtre de la maison ? Dois-je maigrir, pâlir, m'étioler comme une fleur à l'automne, tuée par le froid qu'elle n'a jamais compris ? Comment dois-je montrer, Ben, que ça ne m'est pas égal ? Dis-moi ce que je devrais faire.

Il sentit sa main sur sa joue, il ouvrit alors les yeux qui le brûlèrent.

— Viens avec moi, Ben, dit-elle avec douceur. Et après, nous pleurerons peut-être ensemble au moment de nous dire adieu.

— Nous promettons de ne jamais lui faire de mal, dit Barry d'un ton tranquille. Si elle a besoin de l'un de nous, on ira s'occuper d'elle. Nous l'autorisons à poursuivre son existence dans la maison des Sumner. Nous n'exposerons jamais ses tableaux, et nous interdirons aux autres de le faire, mais nous les conserverons précieusement pour que nos descendants puissent les examiner et comprendre les étapes que nous avons franchies aujourd'hui. » Il se tut un instant, et reprit : « De plus, Ben, notre frère, accompagnera le contingent qui va descendre la rivière pour dresser un camp de base dont se serviront les

prochains groupes. » Il avait maintenant relevé les yeux du papier qui se trouvait devant lui.

Ben hocha la tête d'un air grave. Les décisions étaient justes. Il partageait l'angoisse de ses frères, et savait que leur souffrance ne cesserait pas avant le retour des bateaux, et la Cérémonie des disparus qui aurait lieu pour lui. À ce moment-là seulement ils seraient tous libérés à nouveau.

Molly regarda les bateaux glisser sur la rivière, Ben à l'avant du bateau de tête, les cheveux flottant au vent. Il ne se détourna pour regarder la maison de Sumner que lorsque le bateau entama le premier virage qui le ferait disparaître de sa vue ; alors elle vit brièvement son visage pâle, puis il disparut, le bateau disparut.

Molly resta près des larges fenêtres un long moment après que les bateaux furent hors de vue. Elle se souvenait de la voix de la rivière, des voix qui lui répondaient du haut des grands arbres, de la façon dont le vent soufflait dans les hauteurs sans faire osciller le moindre brin d'herbe. Elle se souvenait de ce silence et de cette obscurité qui les oppressaient la nuit, qui les effleuraient, les mettaient à l'épreuve, les goûtaient, ces intrus. Et sa main appuya sur son estomac et pressa à nouveau sa chair, cette vie nouvelle qui grandissait en elle.

La chaleur de l'été céda la place aux premières gelées de septembre, et les bateaux revinrent, avec cette fois un autre à la proue. Les arbres flamboyèrent, rouges, dorés, la neige tomba, et en janvier Molly donna naissance à son fils, toute seule, sans l'aide de personne ; allongée, elle regarda l'enfant dans le creux de son bras et lui sourit.

— Je t'aime, murmura-t-elle tendrement. Et tu t'appelleras Mark.

Au cours des dernières étapes de sa grossesse, Molly se disait pratiquement tous les jours que le lendemain, elle enverrait un message à Barry, qu'elle se soumettrait à son autorité et qu'elle accepterait d'être placée dans le centre des reproductrices. Mais maintenant, en regardant cet enfant tout rouge aux yeux si bien fermés qu'il avait l'air de ne pas en avoir, elle savait qu'elle ne renoncerait jamais à lui.

Tous les matins, les frères Andrew apportaient du bois, son panier de provisions, tout ce qu'elle pouvait demander, ils les déposaient sous le porche et s'en allaient, et elle ne voyait personne, sauf dans le lointain. Dès que Mark put la comprendre, elle se mit à lui inculquer la nécessité de garder le silence tant que les frères Andrew étaient près de la maison. Quand il grandit et qu'il commença à demander « pourquoi » à propos de tout, elle dut lui expliquer que les frères Andrew l'éloigneraient d'elle, le mettraient dans une école, et qu'ils ne se reverraient plus jamais. Ce fut la première et la seule fois qu'elle le

vit réagir avec terreur, et par la suite il fut aussi tranquille qu'elle lorsque les jeunes médecins étaient là.

Il apprit très tôt à marcher et à parler ; il commença à lire à quatre ans, et pendant de longs moments il s'installait en boule près du feu avec un des livres fragiles de la bibliothèque du rez-de-chaussée. Certains étaient des livres d'enfants, d'autres ne l'étaient pas ; il ne semblait guère s'en soucier. Ils jouaient à cache-cache dans la maison et, quand il faisait beau, sur les pentes de la colline derrière la maison, hors de vue des gens de la vallée, qui en aucune circonstance n'entreraient dans les bois, à moins d'en avoir reçu l'ordre. Molly lui chantait des chansons et lui racontait des histoires tirées des livres, et elle en inventait d'autres quand elle avait épuisé celles-ci. Un jour, Mark lui raconta une histoire, et elle rit avec ravissement, aussi, par la suite, racontèrent-ils les histoires à tour de rôle. Pendant qu'elle peignait, il dessinait, ou peignait aussi ; il jouait de plus en plus souvent avec l'argile qu'elle lui rapportait de la rivière, et il modelait des objets qu'ils faisaient sécher au soleil, sur le balcon.

Quand il fut plus robuste, ils se promenèrent plus haut sur la colline. Un jour d'été, où il avait cinq ans, ils restèrent plusieurs heures dans les bois, et Molly lui désigna du doigt les fougères et les hépatiques, attirant son attention sur la façon dont les rayons du soleil changeaient les couleurs des délicates feuilles vertes, faisaient virer les verts éclatants en des tons presque noirs.

— C'est l'heure, dit-elle enfin.

Il secoua la tête.

— Montons jusqu'au sommet pour regarder le monde entier.

— La prochaine fois, dit-elle. On apportera le déjeuner et on montera jusqu'en haut. La prochaine fois.

— Promis ?

— Promis.

Ils redescendirent à pas lents, s'arrêtant souvent pour observer un rocher, une plante nouvelle, l'écorce d'un arbre très vieux, tout ce qui attirait son attention. À la lisière des bois, ils s'arrêtèrent pour regarder soigneusement autour d'eux avant de quitter l'abri des arbres. Ils coururent alors, main dans la main, jusqu'à la porte de la cuisine et, en riant, essayèrent de la franchir ensemble.

— Tu deviens trop grand, cria Molly, et elle le laissa entrer le premier.

Mark s'immobilisa brusquement, tira sur sa main, et se retourna pour fuir. Un des frères Barry entra dans la cuisine par la salle à manger, tandis qu'un autre fermait la porte de l'extérieur et se tenait derrière eux. Les trois autres pénétrèrent en silence dans la cuisine, regardant l'enfant avec incrédulité.

Finalement, l'un d'eux parla :

— Le fils de Ben ?

Molly acquiesça de la tête. Sa main étreignit si fort celle de Mark qu'elle dut lui faire mal. Il se tenait à côté d'elle, et regardait craintivement les frères.

— Quand ? demanda le frère.

— Il y a cinq ans, en janvier.

Le porte-parole poussa un profond soupir.

— Il faut que tu viennes avec nous, Molly. L'enfant aussi.

Elle secoua la tête, prête à défaillir d'effroi.

— Non ! Laissez-nous tranquilles. Nous ne faisons de mal à personne ! Laissez-nous tranquilles !

— C'est la loi, fit le frère avec rudesse. Tu le sais aussi bien que nous.

— Vous avez promis !

— Notre engagement ne s'appliquait pas à ce cas.

Il fit un pas vers elle. Mark dégagea sa main de l'étreinte de sa mère et s'élança vers le médecin.

— Laissez ma mère tranquille ! Allez-vous-en ! Ne lui faites pas de mal !

Quelqu'un agrippa les bras de Molly pour la retenir, et un autre frère s'empara de Mark, le prit dans ses bras, alors qu'il ne cessait de donner des coups de pied, de se débattre furieusement, et de hurler.

— Ne lui faites pas de mal ! cria Molly, qui luttait pour se libérer. Elle sentit la piqûre de l'aiguille. Elle perçut faiblement un dernier cri d'angoisse de Mark, et après, il n'y eut plus rien.

Molly cligna des yeux et les garda fermés, éblouie par le reflet argenté du givre qui recouvrait tout. Elle resta immobile, essayant de se rappeler où elle était, qui elle était, tout cela. Quand elle ouvrit à nouveau les yeux, le reflet aveuglant était toujours aussi éblouissant. Elle eut l'impression de se réveiller après un long rêve hanté de cauchemars, qui s'effaçait de plus en plus au fur et à mesure qu'elle essayait de le reconstituer. Quelqu'un la poussa du coude.

— Tu vas geler, dehors », dit quelqu'un près d'elle. Molly se retourna pour regarder la femme, une étrangère. « Viens, rentre à l'intérieur », fit-elle plus fort. Puis, elle se pencha en avant pour détailler Molly de plus près. « Oh ! tu es revenue, hein ? » Elle prit Molly par le bras et la guida à l'intérieur d'un édifice où il faisait chaud. D'autres femmes jetèrent sur elle un regard paresseux avant de reprendre leurs travaux de couture. Certaines d'entre elles étaient de toute évidence enceintes. Il y en avait qui ne faisaient rien, qui avaient le regard morne, vide.

La femme qui s'occupait de Molly la dirigea vers une chaise, et resta à côté d'elle le temps de lui dire :

— Assieds-toi ici tranquillement un instant. Tu ne vas pas tarder à retrouver la mémoire.

Ensuite, elle la laissa, prit sa place derrière une des machines et se mit à coudre.

Molly fixa le sol, attendant que les souvenirs reviennent, et pendant longtemps, sa mémoire ne lui rapporta que des cauchemars terrifiants, sous forme d'émotions, et non pas dans le détail.

On l'avait attachée à une table, plusieurs fois, elle s'en souvenait, et on lui avait fait des choses dont elle n'arrivait pas à se rappeler. À un moment donné, des femmes l'avaient maintenue allongée et lui avaient fait certaines choses. Elle fut parcourue d'un violent frisson et ferma les yeux. Sa mémoire s'enfuyait. Mark, songea-t-elle soudain, avec une parfaite précision. Mark ! Elle se dressa et jeta autour d'elle un regard sauvage. La femme qui lui était venue en aide se précipita, lui attrapant le bras.

— Écoute, Molly, on va recommencer à te droguer, si tu fais des difficultés. Tu as compris ? Tiens-toi tranquille jusqu'à la pause, et je viendrai parler avec toi.

— Où est Mark ? murmura Molly.

La femme jeta un regard autour d'elle avant de dire à mi-voix :

— Il va bien. Maintenant, assieds-toi ! voilà l'infirmière.

Molly se rassit et garda les yeux au sol, le temps que l'infirmière inspecte la pièce du regard et s'en aille. Mark allait bien. Le sol était gelé. L'hiver. Il avait six ans, maintenant. Elle ne se rappelait rien de l'été passé, de l'automne. Que lui avaient-ils fait, à elle ?

Les heures passèrent lentement, péniblement, jusqu'à la pause. Parfois, l'une ou l'autre femme la regardait, avec conscience, sans cet air indifférent qu'elles lui avaient lancé plus tôt. Le bruit se répandait qu'elle était revenue à elle, et on l'observait, peut-être pour voir ce qu'elle allait faire, peut-être pour l'accueillir, ou pour une autre raison qu'elle ne pouvait deviner. Elle fixait le sol. Elle avait les mains crispées, les ongles labourant ses paumes. Elle les détendit. On l'avait emmenée dans une pièce de l'hôpital, mais pas dans l'hôpital normal, dans le centre des reproductrices. On avait pratiqué sur elle un examen approfondi. Elle se souvenait de piqûres, de questions auxquelles elle avait répondu, de médicaments... Tout cela était trop embrouillé. Elle serra à nouveau les mains.

— Allons, Molly. On va prendre le thé et je te dirai ce que je pourrai.

— Qui es-tu ?

— Sondra. Allons, viens.

Elle aurait dû s'en douter, se dit Molly en suivant Sondra. Elle se souvint subitement de la cérémonie donnée pour Sondra, qui n'avait que trois ou quatre ans de plus qu'elle. À son avis, elle devait avoir alors neuf ou dix ans.

Le thé était une boisson jaune pâle, qu'elle n'arrivait pas à reconnaître. Après une gorgée, elle reposa la tasse et dirigea son regard à travers le salon en direction de la fenêtre dégarnie.

— Quel mois sommes-nous ?

— Janvier. » Sondra finit son thé, se pencha en avant et dit à voix basse : « Écoute, Molly, on t'a supprimé les drogues, et on va te surveiller pendant les prochaines semaines pour voir comment tu te comportes. Si tu fais la moindre difficulté, on va recommencer à te droguer. Tu as été mise en condition. Alors n'essaie pas de lutter, et tout ira bien. »

Molly eut le sentiment de ne comprendre que la moitié de ce que Sondra lui disait. Elle regarda à nouveau le salon ; les chaises y étaient confortables, et des tables étaient commodément disposées çà et là. Les femmes formaient des groupes de trois ou quatre, bavardant, jetant de temps à autre un regard dans sa direction. Certaines souriaient, l'une d'elle lui fit un clin d'œil. Elle remarqua, sans arriver à y croire, qu'elles étaient trente dans la pièce. Trente reproductrices !

— Suis-je enceinte ? demanda-t-elle soudain en pressant les mains sur son estomac.

— Je ne crois pas. Si tu l'es, c'est drôlement tôt, mais j'en doute. Ils ont essayé tous les mois depuis que tu es ici, et ça n'a pas encore marché. Ça m'étonnerait que ça ait mieux marché la dernière fois.

Molly s'affaissa sur sa chaise et ferma très fort les yeux. C'était donc ça, ce qu'on lui avait fait sur la table. Elle sentit des larmes monter à ses yeux, et ruisseler sur ses joues, sans pouvoir les arrêter. Sondra posa alors son bras autour de ses épaules, et la serra contre elle.

— Ça nous prend toutes de la même façon, Molly. C'est la séparation, le fait d'être seule pour la première fois. On n'arrive pas à s'y habituer, mais on apprend à vivre avec, et au bout d'un temps, ça ne fait plus aussi mal.

Molly secoua la tête, incapable de parler jusqu'ici. Non, se dit-elle, parfaitement consciente, ce n'est pas d'être séparée, c'est l'humiliation d'être traitée comme un objet d'être droguée, et d'être utilisée, d'être contrainte de coopérer à ce procédé sans être consultée.

— Il faut rentrer, maintenant, dit Sondra. Tu n'auras rien à faire, pendant encore un jour ou deux, le temps que tu retrouves tes esprits, que tu t'habitues à tout ça.

— Sondra, attends. Tu as dit que Mark allait bien ? Où est-il ?

— À l'école avec les autres. Ils ne lui feront rien de mal. Ils sont gentils avec tous les enfants. Tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

Molly secoua la tête.

— Est-ce qu'ils l'ont greffé ?

Sondra haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je ne crois pas.

Elle fit alors une grimace, et appuya la main sur son estomac. Elle avait l'air très âgée, très fatiguée et mince, à part son ventre saillant.

— Combien de fois as-tu été enceinte ? demanda Molly. Depuis quand es-tu ici ?

— Sept fois, en comptant celle-ci, répondit Sondra sans hésiter. On m'a mise ici il y a vingt ans.

Molly la regarda fixement et secoua la tête. Mais elle n'avait que neuf ou dix ans quand on avait pris le deuil de Sondra.

— Depuis combien de temps suis-je ici ? murmura-t-elle pour finir.

— Pas trop vite, Molly. Essaie de te détendre, pour le premier jour.

— Depuis combien de temps ?

— Un an et demi. Allez, viens.

Pendant tout l'après-midi, elle resta calmement assise, et les souvenirs se firent légèrement moins brouillés, mais elle était incapable de retracer un an et demi. Ça s'était enfui de son existence, comme si on avait fait un pli et que les deux extrémités réunies excluaient tout ce qui s'était passé dans ce qui formait la boucle, soit un an et demi.

Il avait donc sept ans. Sept ans, ce n'était plus un enfant. Elle hochait la tête. Dans l'après-midi, un des médecins traversa la pièce, s'arrêtant pour parler à plusieurs des femmes. Il s'approcha de Molly, et elle lui dit :

— Bon après-midi, Docteur, exactement comme les autres.

— Comment te sens-tu, Molly ?

— Bien, merci.

Il s'éloigna.

Molly fixa à nouveau le sol. Elle avait l'impression d'avoir observé ce court intermède de très loin, incapable d'en modifier le moindre détail. Sans doute la mise en condition. C'était ce qu'avait voulu dire Sondra. De quelle autre manière l'avaient-ils mise en condition ? Pour écarter les jambes complaisamment quand ils s'approchaient d'elle avec leurs instruments et le sperme recueilli avec soin ? Elle se força à ouvrir les doigts et à les plier. Ils lui faisaient mal d'avoir tant serré.

Elle leva soudain les yeux, mais le médecin était parti. Qui était-ce ? Elle fut prise quelques instants d'étourdissements, puis la pièce s'immobilisa à nouveau. Elle l'avait appelé docteur, ne s'était même pas étonnée qu'il n'ait pas de nom. Était-ce Barry ? Bruce ? Encore un signe de sa mise en condition, songea-t-elle amèrement. Les reproductrices étaient perdues à jamais, désormais elles n'avaient plus le droit de distinguer les clones les uns des autres. Le docteur. L'infirmière. Une fois encore, elle baissa la tête.

Au bout de quelques jours, la routine apparut facile. On leur donnait des soporifiques au coucher et des stimulants au petit déjeuner, tous camouflés dans ce thé à peine jaune que Molly ne buvait pas. La nuit, certaines pleuraient, d'autres succombaient rapidement au thé drogué et dormaient profondément. Leur activité sexuelle était intense ; comme tout le monde, elles avaient leur partenaire. Pendant la journée, elles travaillaient dans les différents services de la section de l'habillement. En fin d'après-midi, elles avaient du temps libre, on mettait à leur disposition des livres à lire, des jeux dans le salon, des guitares et des violons.

— Ce n'est pas si mal, dit Sondra quelques jours après le réveil de Molly. Ils prennent bien soin de nous, le mieux possible. Si tu te piques le doigt, ils se précipitent pour te soigner, comme un bébé. Ce n'est pas mal.

Molly ne répondit pas. Sondra était grande et lourde, dans son sixième mois ; son regard pouvait être brillant et vif comme morne et aveugle. On surveillait Sondra, se dit Molly, et au moindre signe de dépression ou de bouleversement émotionnel, on changeait le dosage et on la faisait fonctionner à un niveau stable.

— Ils ne laissent généralement pas les nouvelles dans un état de sommeil aussi prolongé que toi, lui dit Sondra à une autre occasion. Je

pense que c'est parce que la plupart d'entre nous n'avions que quatorze ou quinze ans quand nous sommes venues ici, et que tu étais plus âgée.

Molly acquiesça de la tête. C'étaient des enfants, faciles à transformer en machines reproductrices, qui ne voyaient réellement rien à redire à une telle existence. Sauf la nuit, quand nombre d'entre elles pleuraient leurs sœurs.

— Pourquoi veulent-ils tant de bébés ? demanda Molly. Je croyais qu'ils réduisaient le nombre des bébés humains, non pas qu'ils l'augmentaient.

— Pour faire des ouvriers, des constructeurs de routes et de barrages. Ils ont besoin de matériaux pris dans les villes, surtout de produits chimiques, à mon avis. J'ai entendu dire qu'ils produisent encore beaucoup de bébés par insémination. C'est pour constituer une armée qu'ils enverront construire les routes et maintenir ouvertes les voies fluviales.

— Comment es-tu si bien informée de ce qui se passe ? J'ai toujours cru qu'on vous tenait plus isolées que ça.

— Il n'y a pas de secrets dans toute cette vallée, répondit Sondra d'un air satisfait. Il y a des filles qui travaillent dans la pouponnière, d'autres dans les cuisines, et elles surprennent certaines conversations.

— Et Mark ? As-tu entendu quelque chose à son sujet ?

Sondra haussa les épaules.

— Je ne sais rien, fit-elle. C'est un garçon, comme les autres garçons, j'imagine. La seule différence, c'est qu'il n'a pas de frères. On dit qu'il vagabonde tout seul.

Elle se dit qu'elle essaierait de le voir. Elle finirait bien par l'apercevoir au-dessus de la haie de roses. Avant que ce jour n'arrive, elle fut appelée dans le bureau du médecin.

Elle suivit docilement l'infirmière et entra dans le bureau. Le docteur était derrière sa table.

— Bonjour, Molly.

— Bonjour, Docteur, dit-elle, en se demandant si c'était Barry, ou Bruce, ou Bob...

— Est-ce que les autres femmes sont gentilles avec toi ?

— Oui, Docteur.

Il s'ensuivit une série de questions identiques, auxquelles elle répondait par Oui, Docteur, ou Non, Docteur. Elle se demanda où tout cela allait la mener, et elle devint plus méfiante.

— Y a-t-il quelque chose que tu désires ou dont tu as besoin ?

— Pourrais-je avoir un carnet à dessin ?

Quelque chose changea, et elle comprit que c'était là le motif de sa visite. Elle avait commis une erreur ; on l'avait peut-être mise en condition pour ne plus penser à ses dessins, pour ne plus jamais avoir

envie de peindre... Elle essaya de se rappeler ce qu'ils lui avaient dit, ce qu'ils lui avaient fait. Elle ne retrouva rien. Elle n'aurait jamais dû le demander, se dit-elle à nouveau. C'était une erreur.

Le docteur ouvrit le tiroir de son bureau, et il en sortit son carnet à dessin et son fusain. Il les poussa vers elle sur le bureau.

Molly essaya désespérément de se souvenir. Qu'attendait-il ? Qu'était-elle supposée faire ? Elle dirigea lentement la main vers le carnet et le crayon, et l'espace d'un instant elle sentit sa main trembler et son estomac se retourner, comme prise d'une nausée. Les sensations passèrent, mais elle avait arrêté son mouvement en avant, et elle resta à regarder sa main. Maintenant, elle savait. Elle humecta ses lèvres et avança à nouveau la main. Les sensations réapparurent un court instant, suffisamment longtemps pour être repérées, puis elles s'évanouirent. Elle ne leva pas les yeux vers le docteur, qui l'observait de près. Elle humecta à nouveau les lèvres. Elle touchait presque le carnet maintenant. Elle lança précipitamment sa main en arrière, se leva d'un bond de sa chaise et jeta des yeux hagards sur la pièce, une main serrée sur l'estomac, l'autre muselant sa bouche.

Elle se mit à courir vers la porte, mais sa voix la retint :

— Allons, Molly, reviens t'asseoir. Ne t'inquiète pas.

Quand elle regarda à nouveau son bureau, le carnet et le crayon avaient disparu. Elle s'assit à contrecœur, redoutant les prochains pièges qu'il lui avait peut-être préparés, et l'erreur inévitable qu'elle était certaine de commettre – qui la condamnerait à une année et demie supplémentaire dans les limbes ? Une vie entière dans les limbes ? Elle ne regarda pas le docteur.

Il lui posa encore quelques folles questions, puis il la renvoya. Tandis qu'elle retournait vers sa chambre, elle comprit pourquoi les reproductrices n'essayaient pas de quitter le secteur, pourquoi elles ne parlaient jamais à un clone, alors qu'elles n'en étaient séparées que par une haie.

Tout le mois de mars fut balayé par les vents, et détrempé par des pluies glacées et incessantes pendant des jours. Les pluies d'avril furent plus douces, mais la rivière continua à monter durant presque tout le mois grâce à la fonte des neiges qui ruisselaient en cascades des collines. Mai commença par être froid et humide, cependant, vers le milieu du mois, le soleil se réchauffa et les fermiers s'activèrent dans les champs.

Un jour viendra, se dit Molly, qui se tenait au fond du secteur des reproductrices, à regarder la colline. Les cornouillers étaient en fleur, et au-dessus d'eux rougeoyaient les cognassiers. Les arbres avaient tous revêtu leurs nouvelles parures, et le sol perdait rapidement cet aspect d'éponge humide. Un jour viendra, répéta-t-elle, puis elle

retourna à l'intérieur, à sa table de couture.

Elle avait traversé trois fois la zone habitée de la vallée. La première fois, elle avait été atteinte de vomissements violents ; la fois suivante, avertie, elle avait lutté contre la nausée et la terreur, et quand elle avait dépassé l'hôpital des clones elle s'était presque évanouie. La troisième fois, elle avait eu une réaction moins violente, et elle avait ressenti les mêmes impressions de façon fugitive, comme un souvenir momentanément stimulé.

Elle savait qu'elle risquait d'avoir d'autres réactions, plus fortes même encore, devant la maison des Sumner, mais maintenant elle savait aussi qu'elle n'avait pas à céder aux réponses conditionnées. Un jour viendra, songea-t-elle, penchée sur son ouvrage.

À quatre reprises on l'avait mise dans la salle d'hôpital des reproductrices, avec un thermomètre, et quand la température était bonne, une infirmière était entrée avec son plateau pour lui dire d'une voix enjouée :

— Allons, Molly, essayons encore une fois.

Et Molly, soumise, écartait les jambes, et restait immobile, le temps qu'on introduise en elle le sperme au moyen de cet instrument froid et luisant.

— Souviens-toi, il ne faut pas bouger pendant un petit moment, lui disait l'infirmière d'un ton toujours aussi enjoué et vif, avant de la laisser allongée, immobile, sur l'étroite couchette. Deux heures plus tard, elle avait le droit de s'habiller et de s'en aller. Quatre fois, songea-t-elle avec amertume. Une chose, un objet, appuyez sur le bouton et voilà ce qui en sort, tout est prévu d'avance, tous les indications sont mentionnées.

Elle quitta le centre des reproductrices par une nuit profonde, sans lune. Elle portait un grand sac de linge qu'elle avait lentement, secrètement, rempli depuis près de trois mois. Tout le monde dormait ; il n'y avait aucun danger dans la vallée, ni peut-être dans le monde entier, mais elle pressait le pas, évitant le sentier, empruntant l'herbe qui étouffait les bruits. L'épaisse végétation qui entourait la maison des Sumner créait une obscurité ressemblant à un trou dans l'espace, une obscurité qui pouvait avaler tout ce qui s'aventurerait trop près. Elle hésita, puis elle trouva son chemin entre les arbres et les buissons jusqu'à la maison.

Elle avait encore deux heures jusqu'à l'aurore, et un peu plus d'une heure avant que sa disparition ne soit découverte. Elle laissa son ballot sous le porche et contourna la maison jusqu'à la porte de derrière qu'elle ouvrit d'une légère pression. Quand elle entra, il ne se passa rien, et elle poussa un soupir de soulagement. Mais personne ne s'attendait qu'elle retournât si loin. Elle retrouva son chemin à l'étage jusqu'à son ancienne chambre ; elle crut au début qu'elle n'avait pas

changé depuis son départ, mais en fait quelque chose n'allait pas, quelque chose avait changé. Il faisait trop sombre pour voir quoi que ce soit, mais cette impression de changement ne la quitta pas, elle trouva alors le lit et s'y assit pour attendre l'aurore, voir la pièce, et ses peintures.

Quand elle put voir quelque chose, elle resta médusée. Quelqu'un avait étalé ses tableaux partout, sur les murs, sur les chaises, sur le vieux bureau dont elle ne s'était jamais servi. Elle alla dans l'autre pièce, et là, sur le banc dont se servait Mark pour ses objets en argile, au lieu de la demi-douzaine de personnages qu'il avait modelés à l'état brut, il y avait des dizaines de choses en argile : des pots, des têtes, des animaux, des poissons, un pied, deux mains... Effondrée, Molly s'appuya sur le chambranle de la porte et pleura.

La pièce était largement éclairée quand elle se détacha de la porte. Elle avait attendu trop longtemps ; maintenant, elle devait se presser. Elle se précipita dans l'escalier, sortit de la maison, prit son sac et se mit à escalader la colline. Au bout de soixante mètres, elle s'arrêta et commença à chercher l'endroit qu'elle avait découvert un jour avec Mark : un abri derrière les mûriers, sous une corniche saillante de calcaire. De là, elle pouvait voir la maison sans être vue d'en bas. Les buissons avaient poussé, l'endroit était encore plus dissimulé qu'elle n'en avait gardé le souvenir. Quand elle le trouva pour finir, elle s'effondra sur le sol avec soulagement. Le soleil était haut, ils devaient maintenant savoir qu'elle était partie. Bientôt, certains viendraient voir autour de la maison des Sumner, sans vraiment s'attendre à la trouver, mais parce qu'ils étaient consciencieux.

Ils vinrent avant midi, passèrent une heure à regarder autour de la maison et dans la cour, puis ils partirent. Il n'y avait probablement plus de danger maintenant à retourner à la maison, se dit-elle, sans pour autant bouger de son trou dans la colline. Ils revinrent peu avant la nuit, et passèrent plus de temps sur les lieux qu'ils avaient parcourus plus tôt. Elle savait qu'il n'y avait alors plus de danger à aller à la maison. Ils ne sortaient jamais après le jour, sinon en groupes ; ils ne s'attendaient pas qu'elle erre seule dans l'obscurité. Elle se leva, détendit ses jambes et son dos. Le sol était humide, et il faisait frais dans ce trou, à l'abri du soleil.

Elle était allongée sur le lit. Elle savait qu'elle l'entendrait quand il entrerait dans la maison, mais elle n'arrivait pas à dormir, seulement à s'assoupir par à-coups, et à rêver : Ben dormant avec elle ; Ben assis devant le feu, buvant à petites gorgées un thé rose et parfumé ; Ben la regardant peindre et blêmissant... Mark escaladant les marches, les jambes désarticulées, les sourcils froncés, l'air déterminé. Mark s'accroupissant devant une simple feuille de fougère, encore roulée sur

elle-même, et l'examinant attentivement, comme si elle allait se dérouler, par sa volonté, sous son regard. Mark, les mains potelées, sales, mouillées et luisantes, poussant l'argile comme ça, le polissant, le repoussant, fronçant les sourcils, l'oubliant...

Soudain, elle s'assit, entièrement éveillée. Il était entré dans la maison. Elle entendait les marches craquer légèrement sous ses pieds. Il s'arrêta, écouta. Elle se dit qu'il devait sentir sa présence, et son cœur s'accéléra. Elle se dirigea vers la porte de l'atelier et l'attendit.

Il avait une bougie. Pendant un instant, il ne la vit pas. Il posa la bougie sur la table, et seulement alors regarda autour de lui avec prudence.

— Mark ! souffla-t-elle doucement. Mark !

Son visage était éclairé. Le visage de Ben, pensa-t-elle, avec quelque chose du sien. Il tourna alors la tête, et quand elle fit un pas vers lui, il recula d'un pas.

— Mark ? dit-elle à nouveau, mais elle sentait une main dure et froide étreindre son cœur, l'empêchant de respirer. Que lui avaient-ils fait ? Elle fit un nouveau pas en avant.

— Pourquoi es-tu venue ici ? hurla-t-il soudain. C'est *ma* pièce ! Pourquoi es-tu revenue ? Je te déteste ! cria-t-il.

La main glacée accentua sa pression. Molly chercha derrière elle le chambranle de la porte et s'y accrocha.

— Pourquoi viens-tu ici ? murmura-t-elle. Pourquoi ?

— Tout ça, c'est de ta faute ! Tu as tout gâché. Il se sont moqués de moi et m'ont enfermé...

— Et tu continues à venir ici. Pourquoi ?

Soudain, il s'élança sur le banc et le balaya. L'éléphant, les têtes, le pied, les mains, tout se cassa par terre, et il se mit à piétiner les morceaux, en sanglotant par à-coups et en poussant des cris inintelligibles. Molly ne bougea pas. Sa fureur cessa aussi vite qu'elle était venue. Mark baissa les yeux sur la poussière grise, sur les morceaux qui restaient.

— Je vais te dire pourquoi tu reviens », fit Molly d'un ton calme. Elle tenait toujours fermement le chambranle. « Ils te punissent en t'enfermant dans une petite pièce, n'est-ce pas ? Et tu n'as pas peur. Dans cette petite pièce, tu peux t'entendre, hein ? Dans ton esprit, tu vois l'argile, la pierre que tu vas façonner. Tu vois naître la forme, et c'est presque comme si, tout simplement, tu lui donnais sa liberté, tu lui permettais d'exister. Cette autre partie de toi-même qui te parle, elle connaît les formes de l'argile. Elle te transmet, par tes mains, par tes rêves, par des images, ce que toi seul peux voir. Et ils te disent que c'est dangereux, que c'est mal, que c'est interdit. C'est bien cela ? »

Maintenant, il la regardait.

— C'est bien cela ? répéta-t-elle. Il hocha la tête.

— Mark, ils ne comprendront jamais. Eux, ils ne peuvent pas entendre cet autre soi-même qui, sans cesse, murmure. Ils ne peuvent voir les images. Ils ne l'entendront jamais, ni ne pourront en percevoir la plus infime partie. Les frères et les sœurs l'ont étouffé. Le murmure devient de plus en plus imperceptible, les images de plus en plus floues, jusqu'au jour où finalement tout disparaît, l'autre soi-même renonce. Peut-être meurt-il ?

Elle resta silencieuse quelques instants à le regarder, puis elle ajouta doucement :

— Tu viens ici, parce que tu y trouves ce toi-même, exactement comme moi, je le trouvais ici. Et ça, c'est plus important que tout ce qu'ils peuvent te donner, ou t'enlever.

Il baissa les yeux vers le sol, vers le désastre qu'il avait provoqué, et il s'essuya le visage du revers du bras.

— Mère, fit-il, puis il se tut.

Molly bougea. Elle fut près de lui avant qu'il puisse parler à nouveau, elle le serra fort contre elle et lui la serra dans ses bras, et tous deux pleurèrent.

— Je suis désolé d'avoir tout brisé.

— Tu recommenceras.

— Je voulais te les montrer.

— Je les ai tous vus. Ils étaient très bien. Surtout les mains.

— C'était difficile. Les doigts étaient amusants, mais je n'ai pas réussi à les rendre amusants.

— Les mains, c'est ce qu'il y a de plus difficile.

Il finit par se détacher légèrement d'elle, et elle le laissa partir.

— Vas-tu te cacher ici ?

— Non. Ils vont revenir me chercher.

— Pourquoi es-tu venue ?

— Pour tenir une promesse, répondit-elle doucement. Tu te rappelles notre dernière promenade sur la colline, quand tu voulais monter tout en haut, et je t'ai répondu : la prochaine fois ? Tu te rappelles ?

— J'ai quelques provisions, dit-il avec excitation. Je les cache ici pour avoir quelque chose quand j'ai faim.

— Bon. Nous allons les utiliser. Nous nous mettrons en route dès qu'il y aura assez de lumière pour y voir clair.

C'était une journée splendide, avec au nord de hauts nuages légers, et partout ailleurs un ciel d'une limpidité immaculée, saisissante. Chaque colline, chaque montagne dans le lointain, était parfaitement bien dessinée ; aucune brume ne s'était encore formée, la brise était légère et tiède. Le silence était si absolu que ni la femme ni l'enfant ne souhaitaient le briser en parlant, et ils marchèrent en silence. Quand ils s'arrêtèrent pour se reposer, elle lui sourit, il lui répondit alors par un sourire avant de s'allonger les mains derrière la tête et de regarder le ciel.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ton grand sac ? demanda-t-il plus tard alors qu'ils avaient repris leur escalade. Il portait un petit sac qu'elle lui avait confectionné, mais elle portait toujours le sac de linge qu'elle avait maintenant attaché dans son dos.

— Tu verras, dit-elle. C'est une surprise.

Plus tard, il demanda :

— C'est plus loin que ça n'en avait l'air, hein ? Est-ce qu'on y arrivera avant la nuit ?

— Bien avant la nuit. Mais c'est loin. Veux-tu qu'on s'arrête encore ?

Il hocha la tête et ils s'assirent sous un sapin. Elle songea, évoquant

dans le détail les vieilles cartes forestières de la région, que les sapins couvraient entièrement les pentes des montagnes.

— Est-ce que tu lis toujours autant ? demanda-t-elle.

Mark, mal à l'aise, changea de position, regarda le ciel, puis les arbres, et finit par grogner une réponse inintelligible.

— Moi aussi, je lisais beaucoup, fit-elle. La vieille maison est pleine de livres, hein ? Mais ils sont si fragiles, qu'il faut les manipuler avec précaution. Tous les soirs, après que tu te fus endormi, je me relevais pour lire tout ce qu'il y avait dans la maison.

— As-tu lu celui sur les Indiens ? demanda-t-il en roulant sur son estomac et en appuyant sa tête dans le creux de ses mains. Ils savaient tout faire, le feu, les canoës, les tentes, tout.

— Et il y en a un autre sur des garçons, qui font partie d'un club ou de quelque chose du même genre, qui partent camper et qui réapprennent toutes les méthodes des Indiens. Ça pourrait toujours exister, dit-elle d'un ton rêveur.

— Et ce qu'on peut manger dans les bois, et des trucs comme ça ? Celui-là, je l'ai lu.

Ils marchèrent, se reposèrent, parlèrent des livres de la vieille maison, des projets de Mark, grimpèrent encore, et, à la fin de l'après-midi, ils arrivèrent au sommet de la montagne, dominant toute la vallée, jusqu'à la rivière Shenandoah dans le lointain.

Molly trouva un endroit plat et abrité, et Mark put enfin découvrir la surprise qu'elle lui avait préparée : des couvertures, quelques conserves, des fruits, de la viande, six morceaux de pain à la farine de maïs, et du maïs à faire éclater sur le feu. Après avoir mangé, ils écartèrent les aiguilles de pin en monticules, et Mark s'enroula dans sa couverture en bâillant.

— Quel est ce bruit ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Les arbres, répondit Molly d'une voix douce. Le vent souffle là-haut même quand on ne le sent pas ici, et les arbres et le vent se confient leurs secrets.

Mark se mit à rire et bâilla encore.

— Ils parlent de nous, dit-il.

Molly sourit dans l'obscurité.

— Je peux presque entendre leurs paroles, continua-t-il.

— Nous sommes les premiers êtres humains qu'ils aient vus depuis longtemps, dit-elle. Ils sont probablement surpris qu'il y ait encore ici des hommes de notre espèce.

— Moi non plus, je ne rentrerai pas ! lui cria-t-il.

Ils avaient mangé les derniers morceaux de pain de maïs, et les dernières pommes séchées, le feu s'était éteint, et le sol était lisse tout autour.

— Mark, écoute-moi. Ils vont me remettre dans le centre des reproductrices. Tu comprends ? On ne me laissera plus sortir. On me donnera des médicaments pour me faire tenir très tranquille, et je ne verrai plus rien, ni personne. Voilà ce que sera ma vie là-bas. Mais toi ? Tu as tant à apprendre. Tu vas lire tous les livres de la vieille maison, apprendre d’eux tout ce que tu pourras. Et un jour, tu pourras décider de partir, mais pas avant d’être un homme, Mark.

— Je reste avec toi.

Elle secoua la tête.

— Tu te souviens de la voix des arbres ? Quand tu te sentiras seul, tu iras dans les bois, et les arbres te parleront. Peut-être y entendras-tu ma voix aussi. Je ne serai jamais loin, si tu écoutes.

— Où vas-tu ?

— Je vais descendre la rivière, vers la Shenandoah, pour retrouver ton père. Là-bas, on ne me fera aucun mal.

Ses yeux s’embuèrent de larmes, mais il les retint. Il saisit son sac et passa ses bras dans les harnais. Ils redescendirent la montagne. À mi-chemin, ils s’arrêtèrent.

— Tu vois la vallée d’ici, lui dit Molly. Je ne t’accompagnerai pas plus loin.

Il ne la regarda pas.

— Adieu, Mark.

— Est-ce que les arbres me parleront si tu n’es pas là ?

— Toujours. Si tu écoutes. Les autres comptent sur les villes pour les sauver, mais les villes sont mortes et démolies. Les arbres, eux, sont vivants, et quand tu auras besoin d’eux, ils te parleront. Je te le promets, Mark.

Il s’approcha d’elle et la serra très fort dans ses bras.

— Je t’aime, lui dit-il.

Puis il se détourna et commença à descendre la colline, et elle le regarda jusqu’à ce que, aveuglée par les larmes, elle le perde de vue.

Elle attendit qu’il sorte des bois et qu’il s’engage dans la vallée découverte. Alors, elle se retourna et se mit en marche vers le sud, vers la Shenandoah. Toute la nuit, les arbres murmurèrent à son oreille. Quand elle se réveilla, elle sut que les arbres l’avaient acceptée : ils n’arrêtaient pas leurs murmures comme ils l’avaient toujours fait dans le passé quand elle bougeait. Par-dessus leurs voix, sous elles, et à travers elles, elle entendait la voix de la rivière, encore lointaine, et plus loin encore, elle était certaine d’entendre celle de Ben qui s’amplifiait au fur et à mesure qu’elle se hâtait vers lui. Elle sentait maintenant l’eau fraîche ; et les voix de la rivière, et des arbres, et de Ben se mêlèrent pour la prier de se dépêcher. Elle courut vers lui joyeusement. Il l’attrapa et ensemble, ils flottèrent loin au fond de l’eau fraîche et accueillante.

Troisième partie

LE POINT DE NON-RETOUR

Le nouveau dortoir n'était éclairé que par les pâles lumières régulièrement espacées dans les couloirs. Mark se précipita dans le corridor et entra dans une des pièces. Il faisait trop sombre pour distinguer les détails ; au début, on ne pouvait voir que les formes des garçons qui dormaient dans les lits blancs. Les fenêtres formaient des ombres noires.

Mark resta immobile près de la porte, attendant que ses yeux s'accoutument ; les formes surgirent de l'obscurité et se dessinèrent en zones claires et foncées : les bras, les visages, les cheveux. Ses pieds nus ne firent aucun bruit lorsqu'il s'approcha de la première banquette, et il s'immobilisa encore ; cette fois-ci, son attente fut moins longue. Le garçon sur la banquette ne bougea pas. Mark ouvrit lentement une petite bouteille d'encre, faite à base de mûres et de noix, et y trempa un fin pinceau. Il portait la bouteille contre sa poitrine, et l'encre était tiède. Faisant très attention à ses gestes, il se pencha sur le garçon endormi et peignit rapidement sur sa joue un numéro 1. Le garçon ne réagit pas.

Mark se détourna du premier lit, se dirigea vers un autre, et à nouveau s'immobilisa pour s'assurer que le garçon dormait profondément. Cette fois-ci, il peignit un 2.

Ensuite, il quitta la pièce et se précipita dans la suivante. Là, il répéta la même opération. Quand le garçon dormait sur le ventre, le visage enfoui dans les couvertures, Mark peignait un numéro sur sa main ou sur son bras.

Peu avant le lever du jour, Mark reboucha sa bouteille d'encre et se glissa dans sa propre chambre, une alcôve assez grande pour ne contenir que sa couchette et quelques étagères au-dessus. Il posa l'encre sur une étagère, sans chercher à la cacher. Puis il s'assit en tailleur sur son lit et attendit.

C'était un garçon élancé, aux cheveux noirs et fournis qui faisaient paraître sa tête plus large, non pas de façon frappante, mais on le remarquait en le détaillant de près. Le seul trait saisissant était ses yeux, d'un bleu d'une telle intensité et d'une telle profondeur qu'on ne pouvait plus les oublier. Il était patiemment assis, un léger sourire courait sur ses lèvres, s'accroissait, disparaissait, se reformait. À la fenêtre, la lumière se faisait plus vive ; c'était le printemps, et l'air avait une luminosité qui faisait défaut à toutes les autres saisons.

Il entendit alors des voix, et son sourire se précisa, agrandit sa

bouche. Les éclats de voix avaient un accent de colère. Il se mit à rire, et il n'en pouvait plus de rire quand sa porte s'ouvrit et que cinq garçons entrèrent. Il y avait si peu de place qu'ils durent se mettre en ligne, en appuyant les jambes sur sa couchette.

— Bonjour, Un, Deux, Trois, Quatre, Cinq, dit Mark en s'étrangeant à chaque fois de rire. Ils rougirent de colère, et lui fut pris d'un nouvel accès, ne pouvant se contenir.

— Où est-il ? demanda Miriam. Elle venait d'entrer dans la salle de conférence, et elle se tenait encore à la porte.

Barry présidait la table.

— Assieds-toi, Miriam, dit-il. Tu sais ce qu'il a fait ?

Elle s'assit à l'autre bout de la longue table et acquiesça de la tête.

— Qui l'ignore ? La nouvelle s'est répandue partout, tout le monde en parle.

Elle regarda les autres. Il y avait là les médecins, Lawrence, Thomas, Sarah... Tout le conseil était réuni.

— Qu'a-t-il dit ? demanda-t-elle.

— Il n'a pas nié, fit Thomas en haussant les épaules.

— A-t-il expliqué son geste ?

— Il a dit que c'était pour les différencier, dit Barry.

L'espace d'un instant, Miriam crut entendre une note d'amusement dans sa voix, mais son visage n'en laissait rien paraître. Elle sentit monter en elle la fureur, comme si d'une certaine façon on pouvait la tenir responsable du garçon, de sa conduite insensée. Il n'en était pas question, se dit-elle avec colère. Elle se pencha en avant, les mains appuyées sur la table, et demanda :

— Qu'allez-vous faire de lui ? Pourquoi ne le maîtrisez-vous pas ?

— On a décidé de se réunir ici pour en discuter, répondit Barry. As-tu des suggestions ?

Elle secoua la tête, encore furieuse et pas calmée. À son avis, elle ne devrait même pas être là. Le garçon n'était rien pour elle ; dès le début, elle avait évité son contact. En l'invitant à la réunion, ils avaient créé un lien qui, dans la réalité, n'existait pas. Elle secoua à nouveau la tête, et s'appuya en arrière sur sa chaise, comme pour se dissocier des débats.

— Il faut le punir, déclara Lawrence après un moment de silence. Le seul problème est : comment ?

Comment ? songea Barry. Pas en l'isolant : ça lui réussissait, c'était ce qu'il cherchait à chaque occasion. Pas en lui donnant du travail supplémentaire : il rattrapait encore sa dernière escapade. Il y avait à peine trois mois, il était entré dans la chambre des filles et il avait mélangé leurs rubans et leurs ceintures de sorte que les groupes n'avaient plus rien d'assorti. Il leur avait fallu des heures pour

remettre tout en place. Et maintenant, ce geste, et cette fois-ci il faudrait des semaines pour effacer l'encre.

Lawrence prit à nouveau la parole, d'une voix songeuse, le front légèrement soucieux.

— Il nous faut admettre que nous avons fait une erreur, dit-il. Il n'y a pas de place pour lui parmi nous. Les garçons de son âge le rejettent ; il n'a pas d'amis. Il est capricieux et entêté, son esprit est tour à tour brillant, puis limité. Nous avons commis une erreur. Pour le moment, ses folies se limitent à ça, à des espiègleries d'enfant, mais dans cinq ans, dans dix ans ? Que pouvons-nous attendre de lui dans l'avenir ? » Ses questions s'adressaient à Barry.

— Dans cinq ans, comme tu le sais, il sera sur la rivière. C'est pendant les quelques années à venir qu'il faut que nous trouvions un moyen de le tenir.

Sarah bougea légèrement sur sa chaise et Barry se tourna vers elle.

— Nous nous sommes aperçus que lorsqu'on l'isole, il ne se reprend pas pour autant, fit-elle. C'est sa nature d'être seul, aussi en lui supprimant cet isolement qu'il désire tant aurons-nous trouvé la juste punition.

Barry secoua la tête.

— On en a déjà discuté. Ce ne serait pas juste d'obliger les autres à accepter cet intrus. C'est un élément de rupture pour ses semblables ; ils ne doivent pas être punis par sa faute.

— Pas parmi ses semblables, insista Sarah. Avec vos frères, vous avez voté pour le garder ici afin d'étudier sur lui les moyens d'entraîner les autres à supporter des existences séparées. C'est à vous qu'il incombe la responsabilité de l'accepter, de lui faire subir la punition de vivre parmi vous sous votre surveillance. Sinon, il faut admettre que Lawrence a raison, que nous nous sommes trompés, et, dans ce cas, il est préférable de rectifier notre erreur maintenant plutôt que de la laisser se développer.

— Tu veux nous punir des méfaits de ce garçon ? demanda Bruce.

— Il ne serait pas ici si toi et tes frères n'aviez pas insisté, dit Sarah d'une voix nette. Si vous vous en souvenez, lors de notre première réunion à son sujet, le reste d'entre nous a voté pour s'en débarrasser. Dès le début, nous avons prévu ces ennuis, et ce sont vos arguments sur son utilité possible qui ont fini par nous influencer. Si vous voulez le garder, alors prenez-le avec vous, sous votre surveillance, loin des autres enfants, qui sont perpétuellement blessés par ses espiègleries. C'est un isolé, une aberration, un fauteur de troubles. Ces réunions sont de plus en plus fréquentes, ses folies de plus en plus destructrices. Combien d'heures encore devons-nous perdre à discuter de sa conduite ?

— Tu sais que ça n'est pas réalisable, fit Barry d'une voix

impatiente. La moitié du temps, nous sommes dans le laboratoire, dans le centre des reproductrices ou à l'hôpital. Ce ne sont pas des endroits pour un garçon de dix ans.

— Alors, débarrassez-vous-en, dit Sarah en se rasseyant et en croisant les bras sur la poitrine.

Barry regarda Miriam dont les lèvres étaient pincées. Son regard glacé rencontra le sien. Il se tourna vers Lawrence.

— As-tu une autre solution ? demanda Lawrence. On a tout essayé et rien n'a marché. Les garçons étaient tellement furieux ce matin qu'ils l'auraient tué. La prochaine fois, ça se terminera dans la violence. Avez-vous déjà songé aux conséquences de la violence sur cette communauté ?

Leur histoire avait démontré que c'était un peuple sans violence. On n'avait jamais eu recours aux punitions corporelles, car il était impossible de faire du mal à l'un sans faire autant de mal aux autres. Barry se rendit compte soudain que ça ne s'appliquait pas à Mark, mais il ne dit rien. L'idée de lui faire du mal, de lui infliger une douleur physique le répugnait. Il jeta un coup d'œil sur ses frères et lut la même honte sur leur visage. Ils ne pouvaient pas abandonner le garçon. Il détenait le secret de l'aptitude de l'homme à vivre seul ; ils avaient besoin de lui. Son esprit refusait d'aller plus loin : il leur fallait l'observer. Il y avait tant de choses chez l'être humain qui leur étaient incompréhensibles ; Mark pouvait constituer le lien qui leur permettrait de comprendre.

Le fait que l'enfant fût le fils de Ben, que Ben et ses frères n'aient formé qu'une seule unité, n'avait rien à voir. Il ne se sentait aucune attache particulière avec le garçon. Aucune. La seule qui, à son avis, aurait pu ressentir un tel lien était Miriam, et il se tourna vers elle, pensant trouver sur son visage le signe d'un sentiment quelconque. Sa figure était de marbre, et son regard l'évita. Un regard trop rigide, trop froid.

S'il en était ainsi, songea-t-il avec détachement comme s'il s'agissait d'une expérience réalisée avec des objets, alors c'était réellement une erreur de garder le garçon avec eux. Si ce seul enfant avait le pouvoir de blesser les sœurs Miriam comme les frères Barry, c'était une erreur. Il était impensable qu'un intrus pût réveiller les vieilles blessures au point d'en infliger de nouvelles aux conséquences encore plus désastreuses.

— On peut tenter le coup, dit soudain Bob. Il y a des risques évidemment, mais on peut le maîtriser. Dans quatre ans, continua-t-il en regardant maintenant Sarah, on l'enverra avec l'équipe des routes, et à partir de ce moment-là, il ne constituera plus pour nous une menace. Mais on aura besoin de lui quand on commencera à essayer de comprendre l'organisation des villes. Il est capable de découvrir des

chemins, de survivre seul dans les bois sans risque de dépression mentale due à la séparation. Il nous sera utile.

Sarah hocha la tête.

— Et si on doit avoir encore une réunion comme celle-ci, peut-on décider aujourd'hui que ce sera la dernière ?

Les frères Barry échangèrent un regard, acquiescèrent de la tête à contrecœur, et Barry déclara :

— D'accord. Nous le maîtrisons, sinon, nous nous en débarrassons.

Les médecins retournèrent dans le bureau de Barry où Mark les attendait. Il se trouvait près de la fenêtre, frêle silhouette sombre sur la lumière du soleil. Il tourna vers eux son visage qui ne semblait pas avoir de relief. Le soleil jouait dans ses cheveux et leur donnait des reflets chatoyants rouges et dorés.

— Qu'allez-vous faire de moi ? demanda-t-il d'une voix calme.

— Viens ici et assieds-toi, répondit Barry en prenant sa place derrière son bureau.

Le garçon traversa la pièce et s'assit sur une chaise droite, sur l'extrême rebord, prêt à bondir et à s'enfuir.

— Détends-toi, dit Bob en s'asseyant sur le rebord du bureau, balançant un jambe tout en regardant le garçon. Quand les cinq frères se trouvèrent dans la pièce, celle-ci parut soudain très encombrée. Le garçon les regarda l'un après l'autre, et finalement porta son attention sur Barry. Il ne posa plus de questions.

Barry lui raconta la réunion et il songea, en le regardant, qu'il y avait en lui quelque chose de Ben, quelque chose de Molly, et que, pour le reste, il avait pioché dans un lointain passé, puisé dans le réservoir des gènes, qu'il était venu avec des gènes d'étrangers et qu'il ne ressemblait à personne d'autre dans la vallée. Mark écoutait attentivement, comme en classe, quand le sujet l'intéressait. Sa compréhension était alors immédiate et totale.

— Pourquoi pensent-ils que ce que j'ai fait est si horrible ? demanda-t-il après que Barry eut fini.

Barry regarda désespérément ses frères. Voilà comment cela allait se passer, voulait-il leur dire. Pas de terrain commun d'entente. C'était un étranger dans tous les sens du terme.

Soudain, Mark demanda :

— Comment puis-je faire pour vous différencier ?

— Tu n'as pas besoin de nous différencier, répondit Barry avec fermeté.

Alors, Mark se leva :

— Est-ce que je peux aller chercher mes affaires et les apporter chez vous ?

— Oui, vas-y maintenant, pendant que les autres sont à l'école. Et reviens aussitôt.

Mark acquiesça. Sur le pas de la porte, il s'arrêta, les regarda une fois encore l'un après l'autre et dit :

— Rien qu'une minuscule petite tache de peinture sur le bout des oreilles... ?

Il ouvrit la porte, sortit en courant, et ils purent entendre ses éclats de rire dans le couloir.

21.

Barry jeta un coup d'œil dans la salle de cours et repéra Mark dans le fond, qui avait l'air de somnoler et de s'ennuyer. Il haussa les épaules ; qu'il s'ennuie. Trois des frères travaillaient dans les laboratoires, et le quatrième était occupé dans le centre des reproductrices ; il ne restait plus à Mark qu'à suivre le cours, et ça l'assommait.

— Si vous vous en souvenez, dit alors Barry en se référant brièvement à ses notes, le problème que nous avons soulevé hier est que nous avons déjà découvert la cause du déclin des clones à la quatrième génération. Jusqu'à présent, nous n'avons pu mettre ceci au point que grâce au maintien de nos stocks à un niveau constant en nous servant de bébés reproduits par l'acte sexuel et greffés avant le troisième mois dans l'utérus. Nous avons ainsi pu conserver nos familles de frères et de sœurs, mais nous devons admettre que ce n'est pas la solution idéale. L'un d'entre vous peut-il m'énumérer quelques-uns des inconvénients évidents d'un tel système ?

Il se tut et regarda autour de lui :

— Karen ?

— Il y a une légère différence entre les clones nés en laboratoire et ceux nés dans le ventre d'une mère. L'influence prénatale et le traumatisme de la naissance peuvent modifier ceux qui sont nés de l'acte sexuel.

— Très bien, dit Barry. Quelqu'un a-t-il autre chose à ajouter ?

— Au début, on attendait deux ans avant de greffer les bébés, ajouta Stuart. Maintenant, on ne le fait plus, et grâce à cela, les membres de la famille sont aussi proches que s'ils étaient tous des clones.

Barry acquiesça de la tête et pointa son doigt vers Carl.

— Si le bébé humain est atteint d'un défaut congénital, on le fait avorter, tandis que les bébés clones, eux, se porteront parfaitement bien.

— Ce n'est pas à proprement parler un inconvénient », dit Barry en souriant. Une onde d'amusement parcourut la classe. Il attendit quelques instants, et reprit : « Le fond génétique est imprévisible, nous ignorons son passé, ses composants sont si variés que, si on ne régularise ni ne contrôle le processus, nous courons toujours le risque de produire des caractéristiques indésirables. Et celui, encore plus dangereux, de perdre les talents indispensables à notre communauté. »

Il leur laissa le temps d'assimiler ses propos et reprit : « La seule façon d'assurer le futur, d'assurer la continuité, c'est de perfectionner le procédé de fabrication des clones, et pour cela nous devons agrandir nos installations, accroître le nombre de nos chercheurs, trouver une source d'équipements pour remplacer ceux qui sont usés, équiper de nouveaux laboratoires, et mettre au point une liaison sûre avec cette source. »

Une main se leva. Barry fit un signe de la tête.

— Que se passera-t-il si on ne trouve pas assez tôt suffisamment de matériel en bon état ?

— Il faudra alors avoir recours à l'implantation humaine du fœtus greffé. Nous l'avons déjà fait dans un certain nombre de cas, nous en connaissons les méthodes, mais ce serait gaspiller nos faibles ressources humaines, et cela nécessiterait un changement radical de notre programme pour l'utilisation des reproductrices à cette fin. » Il regarda la classe, et continua : « Notre but est de supprimer le besoin de reproduction par l'acte sexuel. Alors, nous pourrions planifier notre futur. Si nous avons besoin de constructeurs de routes, nous fabriquerons cinquante ou cent clones à cet effet, nous les formerons dès l'enfance, et nous les enverrons accomplir leur destinée. On peut greffer des clones constructeurs de bateaux, des marins, les envoyer en mer pour repérer les bancs de poissons que nos premiers explorateurs ont découverts dans le Potomac. Une centaine de fermiers, pour prendre la relève de ceux qui préféreraient travailler sur des éprouvettes plutôt que de biner des rangées de carottes. »

Un nouvel éclat de rire parcourut les élèves. Barry sourit à son tour ; tous sans exception consacraient quelques heures au labeur dans les champs.

— Pour la première fois depuis que l'homme a marché sur la surface de la terre, dit-il, il n'y aura pas de personnes inaptes.

— Et pas de génies, fit une voix paresseuse.

Il leva les yeux vers le fond de la classe et vit Mark, toujours avachi sur sa chaise, ses yeux bleus brillants, qui souriait légèrement. Il fit intentionnellement un clin d'œil à Barry, referma les yeux et apparemment se remit à dormir.

— Si vous voulez, je vais vous raconter une histoire, dit Mark. Il se tenait dans l'allée entre deux rangées de trois lits. Les frères Carver avaient tous été opérés simultanément de l'appendicite. Des deux côtés, ils le regardaient, et l'un d'eux acquiesça. Ils avaient treize ans.

— Il était une fois un woji, commença-t-il en se dirigeant vers la fenêtre, et il s'assit sur une chaise, croisa les jambes, dos à la lumière.

— Qu'est-ce que c'est, un woji ?

— Si vous posez des questions, je ne vous le dirai pas, répondit

Mark. Vous verrez tout à l'heure. Ce woji habitait au fond des bois et tous les ans, quand l'hiver venait, il gelait presque à en mourir. C'était parce que les pluies glacées le trempaient et que la neige le recouvrait, et il n'avait rien du tout à manger parce que toutes les feuilles tombaient, et qu'il mangeait des feuilles. Une année, il eut une idée, il alla voir un grand sapin et lui raconta son idée. Au début, le sapin ne voulut même pas écouter sa proposition. Le woji ne renonça pas pour autant. Il continua à raconter son idée au sapin, et encore, et encore, et pour finir, le sapin se dit : « Qu'est-ce que j'ai à perdre ? Pourquoi ne pas essayer ? Alors le sapin dit au woji d'y aller. Pendant des jours et des jours, le woji travailla à rouler les feuilles pour en faire des aiguilles. Il se servit de quelques aiguilles pour bien les attacher aux branches de l'arbre. Puis il grimpa tout en haut du sapin et appela le vent glacé, il se moqua de lui et déclara qu'il ne pouvait plus lui faire de mal, parce qu'il avait un toit et de la nourriture pour tout l'hiver.

« Les autres arbres l'entendirent, et ils rirent, et ils se racontèrent l'histoire du petit woji qui était fou et qui appelait le vent glacé, et pour finir le dernier arbre, qui se trouvait à la lisière de la forêt et de la neige, entendit aussi l'histoire. C'était un érable, et il rit jusqu'à en secouer ses feuilles. Le vent glacé l'entendit rire et il arriva en soufflant, en tourbillonnant, en lançant de la glace, et il exigea de savoir ce qui était si drôle. L'érable raconta au vent glacé l'histoire du petit woji qui était fou et qui l'avait défié d'enlever les feuilles des arbres, et le vent glacé devint de plus en plus furieux. Il souffla de plus en plus fort. Les feuilles de l'érable devinrent rouges et dorées de crainte, puis elles tombèrent sur le sol, et l'arbre resta tout nu devant le vent. Le vent glacé soufflait du sud et les autres arbres tremblèrent, ils changèrent de couleur et perdirent leurs feuilles.

« Pour finir, le vent glacé s'approcha du sapin et cria au woji de sortir. Celui-ci refusa. Il était bien caché dans les aiguilles du sapin, là où le vent glacé ne pouvait ni le voir ni le toucher. Le vent souffla plus fort et le sapin trembla, mais ses aiguilles tinrent bon et ne changèrent pas du tout de couleur. Le vent glacé appela alors à l'aide la pluie glacée, et le sapin fut couvert de petits glaçons, mais les aiguilles résistèrent et le woji resta au sec et à la chaleur. Puis le vent glacé devint encore plus furieux et appela la neige à son aide, et il neigea de plus en plus fort jusqu'à ce que le sapin ressemble à un bonhomme de neige, mais tout à l'intérieur, le woji avait chaud et il était content, tout près du tronc de l'arbre, et bientôt, l'arbre se secoua, la neige tomba, et il sut que le vent glacé ne pourrait plus lui faire de mal.

« Le vent glacé mugit tout l'hiver autour de l'arbre, mais les aiguilles résistèrent, et le woji resta confortablement au chaud, et quand il grignotait par-ci, par-là une aiguille, l'arbre lui pardonnait, parce qu'il lui avait appris à ne pas s'incliner, à ne pas changer de

couleur, à ne pas rester nu tout l'hiver, à trembler devant le vent glacé, simplement parce que les autres arbres faisaient la même chose. Quand le printemps arriva, les autres arbres supplièrent le woji de transformer leurs feuilles en aiguilles, et finalement le woji accepta. Mais seulement pour les arbres qui ne s'étaient pas moqués de lui. Et c'est ainsi que les arbres à feuilles persistantes restent toujours verts. »

— C'est tout ? demanda un des frères Carver.

Mark acquiesça de la tête.

— Qu'est-ce que c'est, un woji ? Tu as dit qu'on le saurait quand l'histoire serait finie.

— C'est celui qui habite dans les sapins, répondit Mark en riant. Il est invisible, mais parfois on peut l'entendre. En général, il rit. » Il sauta de sa chaise. « Il faut que je m'en aille. » Il courut vers la porte.

— Ça n'existe pas ! cria un des frères.

Mark ouvrit la porte et regarda prudemment dehors. Il n'était pas censé se trouver là. Il regarda alors les frères par-dessus son épaule, et leur demanda :

— Qu'en savez-vous ? Avez-vous déjà été là-bas pour essayer de l'entendre rire ?

Il partit vite, avant de se faire voir par un médecin ou une infirmière.

Un matin de la fin du mois de mai, avant l'aube, les familles se réunirent à nouveau près du bassin pour assister au départ de six bateaux et de leurs équipages de frères et de sœurs. L'enthousiasme n'y était plus, il n'y avait pas eu de fête la nuit précédente. Barry était à côté de Lewis, il surveillait les préparatifs. Ils étaient silencieux tous les deux.

Barry savait qu'il n'y avait plus moyen de retourner en arrière. Ils devaient se procurer les réserves des grandes villes, sinon c'était la mort. Voilà le choix qui s'offrait à eux. Le tribut avait été trop lourd, et il ne savait pas comment le réduire. Un entraînement spécial avait bien servi à quelque chose, mais c'était encore insuffisant. Pour les quatre premières expéditions qui avaient eu lieu jusqu'à maintenant sur la rivière, ils avaient perdu vingt-deux personnes, et vingt-quatre autres avaient été atteintes par cette épreuve, peut-être irrémédiablement, et par la voie de conséquence avaient contaminé leurs familles. Cette fois-ci, ils étaient trente-six. Ils devraient rester là-bas jusqu'aux gelées, ou jusqu'au moment où la rivière commence ses crues automnales, l'un ou l'autre.

Certains d'entre eux devraient construire une déviation pour contourner les chutes ; d'autres creuseraient un canal pour relier la Shenandoah au Potomac afin d'éviter le danger des eaux tumultueuses auxquelles à chaque voyage ils étaient confrontés. Deux groupes

devraient faire l'aller et retour entre les chutes et Washington pour rapporter les approvisionnements trouvés l'année précédente. Un groupe était chargé de surveiller la rivière, afin de débayer les rapides qu'à chaque hiver reformaient les rivières capricieuses.

Combien d'entre eux reviendraient, cette fois-ci, se demanda Barry. Ils resteraient éloignés plus longtemps que tous les autres jusqu'ici ; leur mission était plus dangereuse. Combien ?

— Une maison près des chutes serait d'une grande aide, dit subitement Lewis. Le pire, c'est cette impression de ne pas se sentir protégé.

Barry hocha la tête. C'était bien l'avis de tous ceux qui étaient revenus : ils se sentaient exposés, observés. Ils avaient l'impression que l'univers exerçait une pression sur eux, que les arbres se rapprochaient dès que le soleil se couchait. Il dirigea son regard vers Lewis, oublia ce qu'il avait commencé à dire, et s'inquiéta plutôt du tic qui venait d'apparaître au coin de sa bouche. Lewis serrait les poings ; il avait les yeux fixés sur les bateaux qui diminuaient dans le lointain, et le tic apparaissait par saccades, disparaissait, apparaissait encore.

— Tu ne te sens pas bien ? » lui demanda Barry. Lewis se secoua et détourna son regard de la rivière. « Lewis ? Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ? »

— Non. À tout à l'heure.

Il s'éloigna rapidement.

— Il y a, dans le fait de se trouver dans les bois, en particulier quand il fait nuit, quelque chose de traumatisant, déclara plus tard Barry à ses frères. Ils se trouvaient dans le dortoir qu'ils partageaient ; à l'autre extrémité, à l'écart, était assis Mark, les jambes croisées sur une banquette, il les regardait. Barry l'ignorait. Ils étaient tellement habitués maintenant à sa présence qu'ils ne faisaient pratiquement plus attention à lui, sauf quand il se trouvait sur leur chemin. Ils remarquaient généralement ses disparitions, qui étaient fréquentes.

Les frères attendirent. C'était une chose connue, la peur du silence des bois.

— En préparant les enfants à leurs responsabilités futures, on devrait y inclure l'expérience de la vie dans les bois pendant des périodes prolongées. Ils pourraient commencer par un après-midi, puis organiser un campement pendant une nuit, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils arrivent à rester dehors plusieurs semaines de suite.

Bruce secoua la tête.

— Et si jamais cela produit chez eux de mauvaises réactions au point qu'ils ne puissent plus jamais participer à des expéditions ? On risque de perdre le résultat de dix ans d'efforts.

— On peut faire l'expérience avec juste un échantillonnage, dit

Barry. Former deux groupes, l'un avec des garçons, l'autre avec des filles. Si, après la première tentative, ils manifestent une certaine angoisse, alors on peut diminuer le temps de sortie, ou même le remettre jusqu'à ce qu'ils aient un an ou deux de plus. Par la suite, ils seront bien obligés d'en passer par là ; autant essayer de leur rendre la tâche plus facile.

Ils avaient renoncé à maintenir le nombre de clones identiques à six, ils l'avaient augmenté à dix pour chacun des groupes.

— Nous avons quatre-vingts enfants qui ont presque onze ans, fit Bruce. Dans quatre ans, ils seront prêts. Si les statistiques se maintiennent, nous en perdrons les deux cinquièmes dans les quatre premiers mois de leur éloignement, soit par accident, soit parce que l'épreuve sera trop forte psychologiquement. J'estime que cela vaut la peine d'essayer de les conditionner avant à vivre dans les bois et éloignés.

— Il faut que l'un de nous les surveille, dit Bob.

— Nous sommes trop vieux, déclara Bruce en faisant la grimace. Et puis, nous savons que nous sommes sensibles psychologiquement à cette tension. Rappelez-vous Ben.

— C'est vrai, dit Bob. Nous sommes trop âgés pour ici. Nos jeunes frères nous relèvent de plus en plus de nos fonctions, et leurs petits frères sont prêts à prendre leur place quand le moment sera venu. Nous sommes encore utilisables, conclut-il.

— Il a raison, dit Barry à contrecœur. Cette expérience est la nôtre, nous devons la suivre jusqu'au bout. On tire au sort ?

— Chacun son tour, fit Bruce. Chacun de nous s'en occupera un peu, jusqu'à la fin de l'expérience.

— Est-ce que je peux y aller aussi ? demanda soudain Mark, tandis que tous se tournaient vers lui.

— Non, répondit brusquement Barry. On sait que tu n'as pas peur des bois. Nous ne voulons pas le moindre ennui, ni farces, ni espiègleries, ni bravade.

— Alors, vous allez vous perdre, cria Mark. Il sauta de sa banquette, courut à la porte, où il s'arrêta pour leur crier :

— Vous allez vous retrouver dans les bois avec plein de bébés pleurant, et vous deviendrez fous, et le woji mourra de rire en vous voyant !

Une semaine plus tard, Bob conduisait le premier groupe de garçons dans les bois, derrière la vallée. Chacun portait un petit sac contenant son déjeuner. Ils étaient habillés d'un pantalon, d'une chemise et de bottes. En les regardant s'éloigner, Barry ne put écarter la pensée qu'il aurait dû être le premier à les accompagner dans cette tentative. C'était son idée, c'était lui qui avait pris le risque. Il secoua la tête avec colère. Quel risque ? Ils portaient pour une promenade

dans les bois. Ils déjeuneraient, feraient un tour et rentreraient. Il croisa le regard de Mark, et il se regardèrent un instant, l'homme et l'enfant, avec la même curiosité, et pourtant si distants l'un de l'autre qu'aucune similitude n'était possible.

Mark détourna les yeux vers les garçons qui commençaient à grimper à une allure régulière et qui s'approchaient de la végétation plus épaisse. Ils disparurent bientôt derrière les arbres.

— Ils vont se perdre, dit-il.

Bruce haussa les épaules :

— Pas en une heure ou deux. À midi, ils vont déjeuner, faire un tour et revenir.

Le ciel était d'un bleu profond, avec de légers nuages blancs, et de hauts cirrus en filaments sans fin ni commencement apparurent. Il serait midi dans moins de deux heures.

Avec obstination, Mark secoua la tête, mais ne dit plus rien. Il retourna en classe, puis alla déjeuner dans la salle à manger. Il devait ensuite travailler deux heures dans le jardin, où il se trouvait quand Barry le fit chercher.

— Ils ne sont pas encore rentrés, dit Barry quand Mark entra dans son bureau. Pourquoi étais-tu si certain qu'ils se perdraient ?

— Parce qu'ils ne connaissent pas les bois, répondit Mark. Ils ne voient pas les choses.

— Quelles choses ?

Mark haussa les épaules d'un air d'impuissance.

— Des choses, répéta-t-il. Il regarda les frères l'un après l'autre et haussa encore les épaules.

— Pourrais-tu les retrouver ? demanda Bruce. Sa voix était dure et son front était traversé de profondes rides.

— Oui.

— Allons-y, dit Barry.

— Tous les deux ? demanda Mark.

— Oui.

Mark avait l'air hésitant.

— J'irais plus vite tout seul, dit-il.

Barry sentit un frisson le parcourir et d'un mouvement brusque il s'éloigna de son bureau. Il se contenait maintenant parfaitement bien.

— Tu n'iras pas tout seul. Je veux que tu me montres les choses que tu vois, comment tu trouves ton chemin quand il n'y a pas de sentier. Allons-y sans attendre. » Il regarda le garçon qui était pieds nus, en tunique courte. « Va te changer. »

— Ce n'est pas la peine, dit Mark. Il n'y a rien sous les arbres là-haut.

Barry repensait à ses paroles tandis qu'ils se dirigeaient vers les bois. Il observait le garçon qui marchait tantôt en tête, tantôt à ses

côtés, humant l'air avec bonheur, tout à son aise dans les bois silencieux et obscurs.

Ils avancèrent vite et se trouvèrent rapidement au cœur de la forêt, là où les arbres avaient atteint un âge adulte et formaient au-dessus de leur tête un dais qui empêchait complètement le soleil de pénétrer. Barry songeait qu'il n'y avait aucune ombre, aucun moyen de trouver sa direction, et sa respiration s'accélérait pour pouvoir suivre l'agile garçon. Mark n'hésitait jamais, ne se reposait jamais, il avançait rapidement, sûr de lui, et Barry ne savait pas quels étaient ses points de repère, comment il déterminait que cette direction-ci était la bonne, et pas celle-là. Il voulait le lui demander, mais il avait besoin de toute sa respiration pour grimper. Il était en sueur, et ses pieds étaient comme du plomb.

— Reposons-nous une minute, dit-il. Il s'assit par terre, en s'appuyant le dos contre le tronc gigantesque d'un arbre. Mark était en tête de lui, il revint sur ses pas en trotinant et il s'accroupit à quelques mètres.

— Dis-moi ce que tu cherches, demanda Barry au bout d'un moment. Montre-moi un signe de leur passage ici.

La question parut surprendre Mark.

— Tout indique qu'ils sont venus par ici », dit-il. Il désigna du doigt l'arbre contre lequel était appuyé Barry : « C'est un noyer d'Amérique... tu vois, les noix. » Il écarta la terre et découvrit plusieurs noix. « Les garçons en ont trouvé et les ont jetées. Et là, fit-il en montrant du doigt, tu vois ces pousses. Quelqu'un les a couchées sur le sol, elle ne se sont pas encore redressées. Et les empreintes de leurs pieds, qui ont traîné la terre et les feuilles sur le sol. C'est ça, le signe qui nous dit : c'est par là. »

Quand Mark le lui montrait, il voyait la différence, mais quand il regardait dans une autre direction, il avait l'impression de voir d'autres marques de pas ailleurs également.

— Ça, c'est de l'eau. Ce sont des traces faites par la fonte des neiges. C'est différent.

— Comment as-tu appris tout ça, sur les bois ? C'est Molly ?

Mark acquiesça.

— Elle ne se perdait jamais. Elle n'oubliait jamais ce qu'elle voyait, et quand elle le revoyait, elle savait. C'est elle qui m'a appris. Ou bien, je suis né ainsi, et elle m'a montré comment faire. Moi non plus, je ne me perds jamais.

— Pourrais-tu apprendre aux autres ?

— Oui, je pense. Maintenant que je t'ai montré, tu peux nous diriger, n'est-ce pas ? » Il lui tourna le dos, scrutant les bois, puis il fit de nouveau face à Barry. « Tu sais dans quel sens il faut partir, hein ? »

Barry regarda soigneusement autour d'eux. Il y avait des traces de pas sur le sentier qu'ils venaient de faire, là où Mark les lui avait désignées. Il vit les traces de l'eau, et chercha avec effort la direction qu'ils devaient prendre. Il n'y avait rien. Il regarda encore Mark, qui souriait.

— Non, dit-il. Je ne sais pas par où il faut aller.

Mark se mit à rire.

— C'est parce qu'il y a des rochers, dit-il. Viens.

Il se mit en route en longeant le bord d'une piste rocheuse.

— Comment es-tu sûr ? lui demanda Barry. Ils n'ont laissé aucune trace sur les rochers.

— Parce qu'il n'y a aucun signe ailleurs. C'est la seule solution qui reste. Regarde !

Il lui montra du doigt un arbre couché, plus fort, plus âgé et plus fermement enraciné que les autres.

— Quelqu'un a incliné ce jeune arbre et l'a laissé ensuite se redresser. Ils ont dû être plusieurs à le faire, parce qu'il n'est pas encore parfaitement droit, et puis des cailloux ont été roulés autour avec les pieds.

La piste rocheuse s'enfonça pour former le lit d'un ruisseau. Mark regardait soigneusement les côtés, et ne tarda pas à changer de direction en désignant les traces qu'il trouvait en avançant. Les bois étaient plus épais, l'obscurité plus intense. De larges sapins couvraient la pente qu'ils commençaient à descendre, et il leur arrivait de serpenter entre les branches de la sapinière qui s'entrelaçaient. Le sol était marron, des générations d'aiguilles formaient une couche moelleuse.

Barry retint sa respiration pour ne pas déranger le silence de la grande forêt, et il comprit pourquoi les autres parlaient d'une présence, de quelque chose qui les regardait se déplacer entre les arbres. Le silence était si intense, on aurait dit un monde de rêve dans lequel les bouches s'ouvraient et se refermaient sans qu'on entende aucun bruit, où les instruments des musiciens étaient étrangement muets, où on criait silencieusement. Derrière lui, il sentait les arbres se rapprocher, de plus en plus près.

Puis, soudain, comme si cela s'amplifiait depuis longtemps mais qu'il ne s'en rendait compte que maintenant, il s'aperçut qu'il écoutait quelque chose qui venait d'au-delà du silence, une sorte de voix, ou plusieurs voix entremêlées en des murmures trop distants pour en saisir les mots. Comme Molly, songea-t-il, et il fut parcouru d'un frisson de peur. Les voix s'évanouirent. Mark s'était arrêté et regardait à nouveau autour de lui.

— Ils ont fait demi-tour ici, dit-il. Ils ont dû déjeuner à cet endroit et vouloir repartir en arrière, mais ils se sont trompés de chemin.

Regarde, ils ont continué trop loin, et ils se sont éloignés de plus en plus du chemin par lequel ils étaient venus.

Barry ne voyait aucun signe de cette erreur, mais il savait qu'il était impuissant dans cette sombre forêt et qu'il ne pouvait que suivre le garçon, quel que soit l'endroit où il le menait.

Ils grimpèrent encore, et les sapins se firent plus rares, ici et là apparaissaient des trembles et des peupliers en bordure d'un torrent.

— Il y a tout lieu de penser qu'ils n'avaient jamais vu ça avant, fit Mark avec dégoût. Il accéléra maintenant l'allure. Puis il s'arrêta, esquissa un sourire et le laissa dans l'inquiétude.

— Certains se sont mis à courir à partir d'ici, dit-il. Attends. Je vais voir s'ils se sont regroupés plus haut, sinon il va falloir aller les chercher.

Il disparut avant d'avoir fini sa phrase, et Barry se laissa tomber sur le sol en l'attendant. Immédiatement, les voix se firent entendre à nouveau. Il regarda les arbres qui semblaient immobiles, mais il savait que bien au-dessus les branches oscillaient dans le vent, qu'elles murmuraient comme des voix ; malgré cela, il tendit l'oreille pour saisir leurs paroles sans cesse répétées. Il posa sa tête sur ses genoux pour tenter de réduire les voix au silence.

Ses jambes s'entrechoquaient, et il avait très chaud. Il sentit des gouttes de sueur ruisseler dans son dos, et il se voûta encore davantage pour que sa chemise adhère à ses épaules et qu'elle absorbe la sueur. Il sut qu'ils ne pourraient pas envoyer les leurs vivre dans les forêts. C'était un environnement hostile, il y régnait un esprit de malveillance qui les étoufferait, les rendrait fous, les tuerait. Il sentait cette présence l'oppresser, se rapprocher de lui, le toucher... Il se leva précipitamment et se mit à suivre Mark.

22.

Barry entendit encore les voix, mais cette fois-ci, c'était de vraies voix, des voix d'enfants, et il attendit.

— Bob, tu vas bien ? demanda-t-il quand il aperçut son frère. Bob était dépenaillé, son visage était couvert de terre ; il secoua la tête et lui fit un signe de la main ; sa respiration était lourde.

— Ils grimpaient en direction du sommet, dit Mark qui apparut soudain au côté de Barry. Il était arrivé par un autre côté, restant invisible jusqu'à ce qu'il se mette à parler.

Les garçons apparaissaient maintenant en groupe épars au même endroit, et leur aspect était pire que celui de Bob. Certains d'entre eux avaient pleuré. Exactement comme l'avait prédit Mark, songea Barry.

— On pensait qu'en montant plus haut on verrait où on se trouvait, dit Bob en regardant Mark, comme s'il cherchait son approbation.

Mark secoua la tête.

— Il faut toujours descendre, suivre un ruisseau, si vous ne savez plus où vous êtes, fit-il. Il vous conduira à un ruisseau plus important, et pour finir à la rivière, et là vous pouvez la remonter jusqu'à l'endroit où vous devez aller.

Les garçons regardaient Mark la bouche grand ouverte d'admiration.

— Tu sais comment redescendre ? lui demanda l'un d'eux.

Mark acquiesça.

— Reposez-vous d'abord quelques minutes, dit Barry. Les voix avaient maintenant disparu, les bois n'étaient plus que des bois sombres, que personne n'habitait.

Mark les dirigea pour descendre, non pas par le chemin par lequel ils étaient monté, ni par celui qu'il avait emprunté pour les suivre, mais en ligne directe, ce qui les amena en une demi-heure au-dessus de la vallée.

— C'était une erreur de leur faire courir un tel risque ! dit Lawrence furieux.

C'était leur première réunion depuis leur aventure dans la forêt.

— Il faut leur apprendre à vivre dans les bois, rétorqua Barry.

— Ils n'auront pas à vivre là-bas. La meilleure chose à faire c'est d'élaguer les arbres le plus vite possible. Il faudra leur installer un abri sous les chutes, là où ils s'installeront, et ils vivront comme ici, dans un endroit dégagé.

— Dès que tu t'éloignes de cette clairière, les bois font sentir leur présence, intervint Barry. Tous ont fait état de la même terreur, de cette impression d'être enfermé par les arbres, de se sentir menacé. Ils doivent apprendre à vivre avec ça.

— Ils ne vivront jamais dans les bois, dit Lawrence d'un ton catégorique. Ils vivront dans un immeuble, dans des dortoirs, sur la rive du fleuve, et quand ils se déplaceront, ils iront en bateau, et quand ils s'arrêteront, ils le feront dans une autre clairière où il y aura un abri suffisant, là où on aura repoussé les bois et où on les maintiendra ainsi.

Il souligna ses paroles en frappant du poing sur la table.

— On peut faire tourner le laboratoire pendant encore cinq ans, Lawrence ! Cinq ans ! Actuellement, nous sommes près de neuf cents dans la vallée. Pour la plupart, ce sont des enfants qu'on entraîne à explorer le pays pour nous, à trouver ce dont nous avons besoin pour survivre. Et ça, ils ne le trouveront pas sur les rives de tes fleuves apprivoisés ! Ils devront faire des expéditions à New York, à Philadelphie, dans le New Jersey. Et qui ira avant eux couper les arbres ? Il s'agit maintenant d'entraîner ces enfants à supporter les bois, sinon nous mourrons, tous !

— C'était une erreur de se précipiter là-dedans, répéta Lawrence. On aurait dû attendre de savoir ce qu'on pouvait trouver et rapporter dans la vallée, avant de s'engager autant dans cette direction.

Barry hocha la tête.

— Il n'y a pas plusieurs solutions, reprit-il. Nous avons pris la décision. Plus nous laissons passer les années, moins nous trouverons de choses dans les villes. Et il nous faut récupérer le maximum. Sans cela, nous allons mourir, plus lentement peut-être qu'avec le programme que nous venons de fixer, mais pour finir le résultat sera le même. Nous ne pouvons exister sans instruments, sans matériel, sans les renseignements qui se trouvent dans les villes. Maintenant que nous nous sommes engagés dans cette voie, nous devons nous efforcer de veiller à ce que ces enfants soient les mieux armés possible pour survivre quand nous les enverrons.

Cinq ans, songea-t-il, voilà le temps nécessaire. Cinq ans pour trouver du matériel de laboratoire : des tuyaux, des cuves en acier inoxydable, des centrifugeuses... des éléments d'ordinateur, des canalisations, des disques de silicone... Ils savaient que tout ce dont ils avaient besoin avait été soigneusement entreposé, ils détenaient des papiers qui le prouvaient. Ils trouveraient les bons entrepôts, à l'abri des intempéries, au sec, avec des kilomètres d'étagères où tout serait bien empilé. C'était un pari, de fabriquer autant d'enfants dans un laps de temps si court, mais un pari qu'ils avaient accepté de prendre en connaissance de cause, conscients des conséquences si, pendant le

déroulement du jeu, un élément venait à ne plus fonctionner. Ils risquaient de connaître la faim avant cinq ans ; cela donnait lieu à d'éternelles discussions pour savoir si, oui ou non, la vallée pourrait nourrir plus de mille personnes. Pour le genre de stockage qui leur était nécessaire, ils avaient besoin de beaucoup de monde, et dans cinq ans ils sauraient si leur pari était insensé.

Barry songea que dans la cagnotte, il y avait quatre cent cinquante enfants entre cinq et onze ans. Voilà l'étendue du pari. Et dans quatre ans, les quatre-vingts premiers quitteraient la vallée, peut-être pour toujours, mais s'ils revenaient, même si certains d'entre eux seulement revenaient avec du matériel, avec des renseignements sur New York ou Philadelphie, de quelque valeur que ce soit, le pari aurait valu la peine d'être pris.

Ils convinrent que le programme d'entraînement mis au point par Barry se poursuivrait sur un plan expérimental, sans faire courir le risque à plus de trois groupes, soit trente enfants. Et plus tard, si l'expérience prouvait que les enfants étaient atteints psychologiquement, au point de ne pouvoir être sauvés, on y renoncerait immédiatement. Barry quitta la réunion satisfait.

— Et moi, qu'est-ce que je vais avoir, demanda Mark.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Vous, vous allez avoir un professeur, les frères et les sœurs vont subir un entraînement. Et moi, qu'est-ce que j'aurai ?

— Qu'est-ce que tu veux ? Tu auras des compagnons. Encore plus que maintenant.

— Ils ne veulent pas jouer avec moi, dit Mark. Ils m'écoutent et font ce que je leur dit parce qu'ils ont peur et qu'ils savent que moi, je n'ai pas peur, mais ils ne jouent pas avec moi. Je veux ma propre chambre.

Barry jeta un coup d'œil à ses frères, et sut qu'ils accepteraient immédiatement. La présence du garçon était gênante dans leur chambre commune. D'un commun accord, ils n'avaient pas sorti le tapis devant lui, et ils avaient censuré leurs propos... quand ils se souvenaient de sa présence. Barry acquiesça.

— Pas dans le dortoir. Ici, dans cet immeuble.

— D'accord.

— Bon. Voilà ce que nous allons faire. Une fois par semaine, chaque groupe effectuera une sortie, d'une heure au début, et à pas plus de quelques minutes d'un endroit d'où on peut voir la vallée. Après les avoir plusieurs fois soumis à une épreuve limitée. Quant au temps et à l'éloignement, tu les emmèneras plus loin, tu les garderas plus longtemps. Connais-tu des jeux auxquels tu pourrais jouer avec eux dans les bois pour les aider à s'accoutumer à ces lieux ?

Il n'était plus question de ne pas inclure Mark dans cette phase de

l'entraînement.

Mark s'assit sur une branche dissimulée par un épais feuillage, et observa au-dessous de lui les garçons qui trébuchaient tout autour de la clairière, à la recherche du sentier qu'il leur avait laissé suivre. C'était comme s'ils étaient aveugles, remarqua-t-il avec étonnement. Leur seule préoccupation était de rester tout près les uns des autres, de ne pas se séparer, même momentanément. C'était la troisième fois cette semaine que Mark essayait ce jeu avec les clones ; les deux autres groupes avaient aussi échoué.

Au début, ça l'avait amusé de les emmener dans les bois ; leur sincère admiration à son égard était agréable, inattendue, et pour une fois il s'était rendu compte que les différences qui les séparaient pouvaient être réduites s'il leur enseignait certaines de ses connaissances, et s'ils jouaient tous ensemble parmi les arbres aux doux murmures. Mais maintenant, il savait ses espoirs déçus. Les différences s'accroissaient plus que jamais, et l'admiration du début tournait à autre chose, qu'il n'arrivait pas réellement à saisir. Ils lui donnaient l'impression de l'aimer encore moins, d'avoir presque peur de lui, et d'être certainement pleins de ressentiment à son égard.

Il siffla et étudia leur réaction à tous simultanément, tels des brins d'herbe couchés par une rafale de vent. Tout en connaissant la direction, ils étaient incapables de retrouver sa trace. Dégouté, il quitta son arbre, moitié en se laissant glisser, moitié en sautant agilement de branche en branche quand c'était trop dur de se laisser glisser. Il rejoignit les garçons et regarda Barry qui, lui aussi, avait l'air dégouté.

— Est-ce qu'on rentre maintenant ? demanda un des garçons.

— Non, répondit Barry. Mark, je voudrais que tu emmènes avec toi deux garçons un peu plus loin, et que tu te caches avec eux. On va voir si les autres peuvent vous trouver.

Mark acquiesça. Il regarda les dix garçons, sachant que, quel que soit son choix, il n'y aurait aucune différence. Il désigna les deux plus près de lui et se dirigea à l'intérieur des bois avec les garçons sur ses talons.

Il quitta à nouveau une piste qu'aucun œil ne pouvait repérer, et, dès qu'ils ne furent plus en vue du groupe, il se mit à tourner en rond de façon à se retrouver derrière eux dans la clairière, sans chercher à s'éloigner, puisqu'ils étaient incapables de suivre la moindre trace, même sur un mètre. Pour finir, il s'arrêta. Il mit son doigt sur sa bouche, les deux autres comprirent, et ils s'assirent pour attendre. Les garçons avaient l'air désespérément inquiets, réfugiés l'un contre l'autre, bras contre bras, jambe contre jambe. Mark entendit alors leurs frères, qui ne suivaient pas la piste, mais qui arrivaient droit sur

eux. Trop vite, se dit-il soudain. La manière dont ils se précipitaient présentait un danger.

Les frères avec lesquels il se trouvait se mirent debout en exultant, et en un instant les autres se ruèrent sur d'eux. Leurs retrouvailles furent triomphantes, ils explosèrent de joie, et même Barry avait l'air content. Mark s'éloigna et les regarda avec la même inquiétude sur la manière dont ils s'étaient précipités dans ces bois qu'ils ne connaissaient pas.

— Ça suffit pour aujourd'hui, dit Barry. Très bien, les garçons. Très, très bien. Qui connaît le chemin du retour ?

Ils étaient tous gonflés de joie devant leur premier succès dans les bois, et ils se mirent à désigner différentes directions, l'une après l'autre, en se poussant du coude. Barry rit avec eux.

— Je ferais mieux de vous sortir d'ici, dit-il.

Il chercha Mark autour de lui, mais il n'était pas là. Pendant un instant, Barry frissonna de peur. Mais ce fut trop bref pour en préciser l'origine, et il se retourna pour se diriger vers ce chêne massif qui était le dernier arbre avant la longue pente qui descendait dans la vallée. Il se dit qu'au moins il savait déjà ça, et que les enfants avaient déjà dû en apprendre autant jusqu'à maintenant. Le sourire triomphal de leur récent succès les avait quittés, et Barry sentit à nouveau peser sur lui le poids des doutes et des déceptions.

Deux fois encore, il chercha Mark, sans réussir à le localiser dans l'épaisseur des bois. Mark le vit et ne se montra pas. Il regarda les garçons qui trébuchaient, riaient, s'effleuraient, et ses yeux le brûlèrent, et un vide étrange l'étreignit, presque comme une nausée. Lorsqu'ils disparurent de sa vue dans la vallée, il s'étendit sur le sol et porta son regard à travers les branches touffues qui voilaient le ciel pour ne laisser passer que des rais de lumière, formant une mosaïque de taches noires sur fond blanc, ou de taches blanches sur fond noir. En clignant des yeux, il arrivait à faire fondre le noir, et les taches de lumière dominaient, puis reculaient.

— Ils me détestent, murmura-t-il aux arbres qui lui répondirent sans qu'il puisse comprendre leurs mots. Ce ne sont que des feuilles dans le vent, songea-t-il subitement, il n'y a pas de voix. Il s'assit et lança une poignée de feuilles pourries contre le tronc d'arbre le plus proche, et il eut l'impression que, quelque part, quelqu'un riait. Le woji.

— Toi non plus, tu n'existes pas, fit-il doucement. C'est moi qui t'ai inventé. Tu ne peux pas te moquer de moi.

Le bruit persista, s'amplifia, et subitement il se leva, il regarda derrière son épaule le banc de nuages noirs qui s'amoncelaient depuis le début de l'après-midi. Les arbres se mirent à lui crier des avertissements, et il dévala la pente, non pas sur les traces des garçons

et de Barry, mais en direction de la vieille ferme.

La maison était entièrement dissimulée derrière un fourré de buissons et d'arbres. Comme le château de la Belle au Bois dormant, se dit-il en trotinant vers elle. Le vent soufflait, faisant tourbillonner des morceaux de terre, des brindilles et des feuilles dont les arbres s'étaient dépouillés. Il s'arc-bouta sous les buissons à l'abri desquels le vent semblait très lointain. Le ciel tout entier s'assombrissait rapidement, et il savait que le vent devenait dangereux. Ils appelaient ça une tornade. Il y avait eu une succession de tornades deux ans auparavant ; depuis, ils en avaient tous peur.

Arrivé à la maison, il ne s'arrêta pas. Il ouvrit la trappe à charbon, camouflée par un entrelacs de lierre, il s'y glissa et atterrit avec légèreté dans le sous-sol obscur. Il chercha sa bougie et ses allumettes sulfurisées, gravit les escaliers et regarda l'orage à travers l'entrebâillement de la fenêtre condamnée de la chambre d'en haut. La maison était maintenant complètement condamnée, les portes, les fenêtres, la cheminée scellées. Ils avaient décrété que ce n'était pas bon pour lui de passer son temps tout seul dans la vieille maison, mais ils ne connaissaient pas l'existence de la trappe à charbon, et ce qu'ils avaient fait en réalité, c'était lui procurer un refuge où personne ne pouvait le suivre.

L'orage gronda dans la vallée et s'en alla aussi vite qu'il était venu. La lourde pluie se transforma en crachin ; puis elle cessa et, à présent, le soleil brillait à nouveau. Mark quitta la fenêtre. Il y avait une lampe à huile dans la chambre. Il l'alluma pour regarder les dessins de sa mère, comme il l'avait si souvent fait les années précédentes, depuis qu'elle l'avait emmené camper. Elle savait, pensa-t-il. Toujours ce personnage solitaire, dans les champs, sur le pas de la porte, sur la rivière ou sur l'océan. Elle savait ce que c'était. Il éclata soudainement en sanglots, se jeta par terre et pleura jusqu'à ne plus en avoir la force. Puis il s'endormit.

Il rêva que les arbres le prenaient par la main pour le conduire auprès de sa mère, qui le serrait fort dans ses bras, chantait pour lui et racontait des histoires, et ils riaient ensemble.

— Est-ce que ça marche ? demanda Bob. Peut-on les habituer à vivre dans la nature sauvage ?

Mark était assis par terre en tailleur dans un coin de la pièce, ignoré des médecins. Il leva les yeux de son livre et attendit la réponse.

— Je ne sais pas, répondit Barry. Pas pendant toute une vie, je ne pense pas. Pour de courtes périodes, oui. Mais ce ne seront jamais des hommes des bois, si c'est ce que tu veux dire.

— Devrons-nous poursuivre avec les autres l'été prochain ? Est-ce

suffisamment bénéfique pour élargir l'expérience ?

Bruce haussa les épaules.

— Pour nous aussi, ça a été éprouvant, dit-il. Je sais que je n'ai pas la moindre envie de retourner dans ces bois lugubres. Je redoute de plus en plus mon tour.

— Moi aussi, dit Bob. C'est pourquoi je pose la question maintenant. Est-ce que ça en vaut vraiment la peine ?

— Tu penses au campement prévu pour la semaine prochaine, hein ?

— Oui. Je ne veux pas y aller. Je sais que les garçons le redoutent. C'est un problème dont tu dois te préoccuper.

Barry acquiesça.

— Vous et moi, sommes trop conscients de ce qui est arrivé à Ben et à Molly. Mais qu'arrivera-t-il à ces enfants quand ils partiront d'ici et qu'ils auront à passer plusieurs nuits successives dans les bois ? Si une préparation comme celle-ci peut les aider, c'est notre devoir de continuer.

Mark retourna à son livre, mais ses yeux ne lisaient pas. Il se demanda ce qui leur arrivait. Pourquoi avaient-ils tellement peur ? Il n'y avait rien dans les bois. Pas d'animaux, rien qui puisse leur faire du mal. À son avis, ils entendaient peut-être les voix, et c'était ça qui les effrayait. Mais alors, s'ils entendaient aussi les voix, c'était donc qu'elles existaient. Il sentit soudain son pouls s'accélérer. Pendant plusieurs années, il avait cru que c'était seulement les feuilles, que ces vraies voix n'étaient que le fruit de son imagination. Mais si les frères, eux aussi, les entendaient, alors elles existaient. Les frères et les sœurs n'inventaient jamais rien. Ils ne savaient pas comment faire. Il voulut rire de joie, mais il ne fit aucun bruit pour ne pas attirer l'attention. Parce qu'ils voudraient savoir ce qu'il y avait de drôle, et il savait qu'il ne pourrait jamais le leur dire.

Le camp était situé dans une vaste clairière, à plusieurs kilomètres de la vallée. Vingt garçons, vingt filles, deux médecins et Mark étaient assis autour du feu, en train de dîner, et Mark se souvint de cette autre occasion où il avait mangé du popcorn à côté d'un feu de camp. Il cligna rapidement des yeux et l'image qui était apparue à sa mémoire s'évanouit lentement. Les clones n'étaient pas à leur aise, mais ils n'avaient pas vraiment peur. Leur nombre important les rassurait, et leur babillage couvrait les bruits des bois.

Ils chantèrent, et l'un d'eux demanda à Mark de lui raconter l'histoire du woji, mais il refusa de la tête. Barry demanda paresseusement ce qu'était un woji, alors les clones se poussèrent du coude et changèrent de sujet. Barry n'insista pas. Encore une chose que tous les enfants connaissent, et que les adultes ignoreront

toujours, se dit-il. Mark raconta une autre histoire, et ils chantèrent d'autres chansons, puis ce fut l'heure de dérouler les couvertures et de dormir.

Bien après, Mark s'assit, l'oreille tendue. C'était un des garçons qui allait aux latrines, se dit-il, et il se recoucha et s'endormit presque aussitôt.

Le garçon trébucha et se rattrapa à une branche. Le feu était maintenant presque éteint, il ne restait plus que des braises au pied des troncs d'arbres. Il fit quelques pas en avant, et soudain les braises s'évanouirent. Il hésita quelques instants, mais sa vessie se réveilla, et il ne voulut pas céder à la tentation de se soulager contre un arbre. Barry leur avait bien expliqué qu'ils devaient se servir des latrines pour des raisons d'hygiène. Il savait que le fossé n'était qu'à une vingtaine de mètres du camp, plus que quelques pas à faire, mais la distance semblait augmenter, au lieu de diminuer, et il eut soudain peur d'être perdu.

— Si vous vous perdez, avait dit Mark, la première chose à faire, c'est de s'asseoir et de réfléchir. Surtout, ne courez pas. Gardez votre calme, et réfléchissez.

Mais il ne pouvait pas s'asseoir ici. Il entendait les voix tout autour de lui, et le woji qui se moquait de lui, et quelque chose qui se rapprochait de plus en plus. Il courut aveuglément, pressant ses mains contre ses oreilles pour essayer d'étouffer les voix toujours plus fortes.

Quelque chose s'agrippa à lui, qui le déchira, il sentit son sang couler, alors il lança un hurlement sauvage et strident qu'il ne put contenir.

Dans le camp, ses frères se redressèrent, et regardèrent autour d'eux avec terreur. *Danny !*

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Barry.

Mark s'était levé pour écouter, mais maintenant les frères appelaient :

— Danny ! Danny !

— Dis-leur de se taire », ordonna Mark. Il tendit l'oreille. « Fais-les rester ici », reprit-il, et il courut dans les bois en direction des latrines. Il entendait maintenant le garçon, qui courait éperdument en tous sens entre les arbres, et les buissons, qui trébuchait, et qui hurlait. Soudain, les bruits cessèrent.

Mark s'arrêta à nouveau pour écouter, mais les bois étaient silencieux. Il y avait un bruit infernal derrière lui dans le camp, mais devant lui, rien.

Il resta plusieurs minutes immobile, l'oreille tendue. Danny était peut-être tombé, à bout de souffle. Il pouvait avoir perdu conscience. Mark ne pouvait en aucune façon le suivre dans le noir, sans bruits pour le guider. Il retourna lentement vers le camp. Ils étaient tous

debout maintenant, les deux médecins serrés également l'un contre l'autre.

— Je ne peux pas le trouver dans le noir, dit Mark. Il va falloir attendre le matin. » Personne ne bougea. « Refaites le feu. Peut-être verra-t-il les lueurs pour le guider. »

Un groupe de frères se mit à jeter du bois sur les braises, étouffant le feu. Bob prit la chose en main, et ils eurent bientôt un feu ronflant. Les frères de Danny se pelotonnèrent les uns contre les autres, les traits tirés, ils avaient l'air d'avoir froid et d'avoir très peur. Mark se dit qu'ils pouvaient le retrouver, mais ils avaient peur de s'aventurer dans l'obscurité des bois. L'un d'eux se mit à pleurer, et, comme s'il avait ainsi donné le signal, tous les autres pleurèrent. Mark se détourna d'eux et retourna en lisière des bois pour écouter.

Dès les premières lueurs de l'aube, Mark se mit à suivre les traces du garçon disparu. Il avait couru en tous sens, zigzagué, bondi d'un buisson à un arbre, et à un autre buisson. À cet endroit, il avait couru en avant sur une centaine de mètres, pour s'écraser contre un gros bloc de pierre. Il y avait du sang. Une branche de sapin l'avait égratigné. Là, il s'était remis à courir, encore plus vite. Il avait escaladé une pente... Mark s'arrêta pour regarder la pente, et il sut ce qu'il allait trouver. Il avait progressé facilement, d'un pas d'alerte, et maintenant il ralentissait l'allure, il suivait la trace en marchant, en prenant soin de ne pas poser le pied sur les empreintes laissées par Danny, en restant à côté pour déchiffrer ce qui était arrivé.

En haut de la pente, il y avait une étroite crête de calcaire. Il y avait beaucoup de ces affleurements dans les bois, et presque toujours une pente comme celle-ci, dont l'autre versant était aussi raide, parfois même plus escarpé et rocailleux. Il s'arrêta sur la crête et regarda en dessous de lui les mètres de végétation éparses et de rochers, et il aperçut le corps du garçon tordu au milieu, les yeux ouverts comme s'il observait le ciel pâle et sans couleurs. Mark ne descendit pas. Il resta un moment accroupi à regarder la silhouette en contrebas, puis il fit demi-tour et regagna le camp, sans se presser.

— Il a perdu tout son sang, dit Barry après qu'ils eurent ramené le corps dans le camp.

— Ils auraient pu le sauver », fit Mark. Il évita de regarder les frères de Danny qui étaient tous blêmes, choqués, qui avaient un teint de cire. « Ils auraient pu le retrouver. » Il se leva. « Est-ce qu'on descend maintenant ? »

Barry acquiesça. Avec Bob, ils portèrent le corps étendu sur une civière faite de minces branches attachées ensemble. Mark les conduisit à la lisière des bois, et fit demi-tour.

— Je vais m'assurer que le feu est bien éteint, dit-il.

Il n'attendit pas qu'on lui donne la permission, et il disparut

presque instantanément derrière les arbres.

Barry fit entrer les neuf frères survivants à l'hôpital pour les soigner de leur choc. Il ne se remirent jamais, et personne ne demanda jamais de leurs nouvelles.

Le lendemain matin, Barry arriva dans la salle de cours avant les élèves. Mark était déjà à sa place au fond de la classe. Barry lui adressa un signe de tête, sortit ses notes, redressa son bureau, et leva à nouveau les yeux pour voir Mark qui l'observait toujours. Barry songea qu'il avait les yeux aussi brillants que deux lacs bleus recouverts de glace.

— Eh bien ? fit-il pour finir quand il se rendit compte que son regard resterait indéfiniment aussi hermétique.

Mark ne détourna pas les yeux.

— Il n'y a pas d'individu, il n'y a qu'une communauté, dit-il d'une voix claire. Ce qui est bon pour la communauté est bon pour l'individu, même jusqu'à la mort. L'unique n'existe pas, il n'y a que le tout.

— Où as-tu entendu ça ? lui demanda Barry.

— Je l'ai lu.

— Où as-tu trouvé ce livre ?

— Dans ton bureau. Sur une des étagères.

— C'est défendu d'entrer dans mon bureau !

— Ça ne fait rien. J'ai déjà tout lu.

Mark se leva et son regard étincela quand l'éclairage changea.

— Ce livre ment, dit-il d'une voix forte. Ils mentent tous ! Je suis un. Je suis un individu ! *Je suis unique !*

Il se dirigea vers la porte.

— Mark, attends, dit Barry. As-tu déjà vu ce qui arrive à une fourmi étrangère, quand elle tombe dans une autre fourmilière ?

Sur le pas de la porte, Mark hocha la tête.

— Mais moi, je ne suis pas une fourmi.

23.

À la fin du mois de septembre, les bateaux réapparurent sur la rivière, et les gens se réunirent au bord du bassin pour les voir. C'était un jour froid et pluvieux ; les gelées avaient déjà donné au paysage un air morne, et le brouillard sur la rivière masqua les bateaux jusqu'au dernier moment. Un comité d'accueil était prêt à apporter leur aide aux voyageurs exténués, et quand ils furent tous à quai et qu'on les compta, la nouvelle de neuf disparitions enveloppa leur retour d'une profonde tristesse.

Le lendemain soir, ils célébrèrent la Cérémonie des disparus, et les survivants contèrent leur histoire avec difficulté. Ils avaient ramené cinq bateaux, dont un en remorque sur presque toute la longueur du parcours. Un bateau avait été emporté à l'embouchure de la Shenandoah ; ils l'avaient retrouvé brisé, éclaté, sans le moindre survivant, son chargement de matériel chirurgical emporté par la rivière. Le second bateau endommagé avait été échoué par une tempête soudaine qui l'avait retourné, et son chargement de cartes, d'annuaires, de listes d'entrepôts – plusieurs ballots de papiers qui se seraient révélés utiles – était perdu.

Ils avaient commencé à construire les abris près des chutes ; le canal s'était révélé un désastre, impossible à creuser comme prévu. La rivière l'inondait en aval, emportant inlassablement leurs travaux, et tout ce qu'ils avaient réussi à faire, c'était une zone marécageuse inondée au moment des crues, qui se transformait en fondrière boueuse quand la rivière se retirait. Et le pire, tous étaient d'accord, c'était le froid. Dès qu'ils avaient atteint le Potomac, le froid les avait frappés. Il y avait eu des gelées ; les feuilles étaient tombées prématurément, et la rivière s'était engourdie. La plupart de la végétation était morte ; seules les plantes les plus robustes avaient survécu. À Washington, le froid avait persisté, et avait rendu le percement du canal une entreprise infernale.

La neige fut précocée dans la vallée cette année-là, elle tomba le 1^{er} octobre. Elle tint sur le sol une semaine avant que le vent la balaie et que des brises tièdes venues du Sud la fassent fondre. Les rares journées claires, quand le soleil brillait et qu'aucune brume ne cachait les sommets des collines et des montagnes avoisinantes, on voyait encore la neige sur les hautes crêtes.

Plus tard, Barry se souviendrait de cet hiver crucial, mais pour le moment, ce n'était qu'un maillon de plus dans la chaîne des saisons.

Un jour, Bob lui demanda de sortir pour regarder quelque chose. Aucune neige fraîche n'était tombée depuis plusieurs jours, et le soleil étincelait et donnait une illusion de chaleur. Barry revêtit une lourde cape et suivit Bob à l'extérieur. Il y avait une statue de neige au milieu de la cour entre les nouveaux dortoirs. Elle représentait un homme d'un mètre quatre-vingts, nu, aux jambes prises dans un socle qui tenait lieu de piédestal. Le personnage tenait une massue, ou peut-être une torche, dans une main, tandis que l'autre pendait sur le côté. L'impression de mouvement, de vie, était bien rendue. C'était un homme en marche vers ailleurs, qu'on ne pouvait arrêter dans son élan.

— Mark ? demanda Barry.

— Qui d'autre ?

Barry s'approcha lentement ; d'autres regardaient aussi, des enfants pour la plupart. Il y avait également quelques adultes, et d'autres sortirent encore, pour former une foule autour de la statue. Une petite fille ouvrit de grands yeux, puis elle se retourna pour confectionner une boule de neige. Elle la lança sur la statue. Barry lui saisit le bras avant qu'elle ne recommence.

— Ne fais pas ça, dit-il.

Elle lui lança un regard dénué d'expression, contempla la statue d'un air encore plus vide, et fit un geste pour s'écarter. Il la lâcha, et elle se précipita en arrière à travers la foule. Ses sœurs coururent vers elle. Elles se touchèrent mutuellement comme pour se rassurer.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'une d'elle qui ne pouvait pas voir au-dessus des têtes, entre elle et la statue.

— De la neige, répondit la petite fille. C'est juste de la neige.

Barry la regarda. Elle devait avoir sept ans, se dit-il. Il la saisit à nouveau, et cette fois la porta pour qu'elle puisse voir.

— Dis-moi ce que c'est, fit-il.

Elle se tortilla pour échapper.

— De la neige. C'est de la neige.

— C'est un homme, dit-il d'un ton brusque.

Elle le regarda d'un air ahuri et se tourna à nouveau vers la statue. Puis elle secoua la tête. Il hissa les autres petits enfants à tour de rôle pour qu'ils puissent voir. Ils ne voyaient que de la neige.

Plus tard dans la journée, Barry et ses frères en parlèrent avec leurs plus jeunes frères, et les plus jeunes médecins étaient agacés par ce qui n'était de tout évidence à leurs yeux qu'une brouille.

— Ainsi, les plus jeunes enfants ne voient pas ce qui est supposé représenter la silhouette d'un homme. En quoi cela importe-t-il ? demanda Andrew.

— Je ne sais pas, répondit lentement Barry. Il ne savait pas pourquoi c'était important, il savait seulement que cela l'était.

Pendant l'après-midi, le soleil fit un peu fondre la neige, et pendant la nuit il gela encore fortement. Quand, le matin, le soleil brilla sur la statue, le reflet était aveuglant. Barry sortit plusieurs fois la regarder dans la journée. Pendant la nuit, quelqu'un, ou un groupe de gens, sortit pour la renverser et la piétiner.

Deux jours plus tard, quatre groupes de garçons se plaignirent de la disparition de leur tapis. Ils perquisitionnèrent dans la chambre de Mark, et dans tous les endroits où il aurait pu les cacher, mais en vain. Mark commença une nouvelle sculpture, une femme cette fois-ci, vraisemblablement la compagne de l'homme, et cette statue-là resta jusqu'au printemps, bien après qu'elle eut perdu toute identité ; c'était un simple monticule de neige qui n'avait cessé de fondre, de geler, et de fondre encore.

L'incident suivant survint peu après la fête du Nouvel An. Barry fut tiré de son sommeil profond par une main insistante sur son épaule.

Il s'assit dans son lit, vacillant et désorienté, comme si on l'avait fait venir de très loin pour qu'il se retrouve dans son lit, engourdi, stupide, clignant des yeux sans arriver à reconnaître le jeune homme qui se penchait sur lui.

— Barry, secoue-toi ! Réveille-toi !

Il identifia d'abord la voix d'Anthony, puis son visage. Les autres frères se réveillaient à leur tour.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Barry, soudain tout à fait réveillé.

— Une panne dans l'ordinateur. On a besoin de toi.

Stephen et Stuart avaient déjà commencé à démonter l'ordinateur quand Barry entra avec ses frères dans le laboratoire. Plusieurs frères plus jeunes étaient occupés à déconnecter les tuyaux du terminal pour régulariser manuellement le courant. D'autres jeunes médecins vérifiaient les compteurs cuve après cuve. La scène avait pour ainsi dire tout d'un désordre organisé, songea Barry. Une douzaine de gens s'activaient, chacun attentif à sa tâche, mais tous déplacés dans cet endroit. Les passages entre les cuves se trouvèrent encombrés lorsque plus de deux personnes tentaient de s'y déplacer, et, à chaque instant, il en arrivait davantage.

Barry remarqua avec satisfaction qu'Andrew avait pris la situation en main. On attribuait immédiatement un secteur à tous les nouveaux arrivants, et il se trouva lui-même aux commandes d'une rangée d'embryons de sept semaines. Il y avait quatre-vingt-dix bébés dans les incubateurs, à différents stades de développement. On pouvait en enlever deux groupes qui finiraient leur développement dans la salle des prématurés, mais leurs chances de survie s'en trouveraient considérablement diminuées. Son groupe semblait bien se porter, mais il entendait à l'autre bout du même passage Bruce qui grommelait, il

devait donc avoir des ennuis. Le taux de sels de potassium était trop élevé. Les embryons avaient été empoisonnés.

Il songea à quel point les scientifiques gâchaient leur métier. Ils étaient tellement habitués à l'analyse électronique des liquides amniotiques qu'ils ne mettaient plus leurs talents à l'épreuve. Les essais et les erreurs prenaient maintenant trop de temps pour sauver les embryons. Si dans un groupe, il n'y avait qu'un survivant, on ne le conservait pas. Plus de solitaires. Les membres d'un autre groupe avaient souffert, mais cette fois-ci six seulement avaient reçu un dosage trop élevé. On donna leur chance aux six survivants.

Pendant toute la nuit, ils contrôlèrent les liquides, ajoutèrent des sels là où il en manquait, diluèrent les fluides quand le sel commençait à prendre, tinrent un relevé des températures et des taux d'oxygène, et, au lever du jour, Barry eut l'impression de nager dans un océan de liquides amniotiques congelés. L'ordinateur ne fonctionnait pas encore. Il faudrait donc continuer les vérifications pendant vingt-quatre heures.

La crise dura quatre jours, pendant lesquels ils perdirent trente-quatre bébés et quarante-neuf animaux. Lorsque Barry finit par s'écrouler sur son lit, exténué, il sut que la perte des animaux était la plus grave. Ces animaux leur étaient indispensables pour leurs sécrétions glandulaires, pour les substances chimiques qu'on extrayait de leur moelle épinière et de leur sang. Plus tard, se dit-il en sombrant dans les brumes du sommeil, il s'inquiéterait plus tard des conséquences d'une telle perte.

— Pas de « peut-être » ! Il nous faut les pièces de l'ordinateur dès que la neige aura fondu. Si ça se reproduit, je ne sais pas si nous pourrons le réparer.

Everett était un électronicien grand et élancé qui n'avait guère plus de vingt ans, peut-être même moins. Ses frères aînés se rendaient à son avis, et c'était bien qu'il sût de quoi il parlait.

— Les nouveaux bateaux à aubes seront prêts cet été, dit Lawrence. Si une équipe pouvait partir suffisamment tôt pour s'assurer que la déviation est ouverte...

Barry n'écoutait plus. Il neigeait encore. De gros flocons tombaient paresseusement, guère pressés d'arriver sur la terre, flottant de-ci de-là. Il ne voyait pas plus loin que le premier dortoir, c'est-à-dire à moins de vingt mètres de la fenêtre par laquelle il regardait. Les enfants étaient à l'école, absorbant tout ce qui leur était offert. Le fonctionnement du laboratoire était maintenant stabilisé. Cela allait marcher. Ce n'était pas si long, de tenir quatre ans, et, au bout de ces quatre années, ils passeraient du stade expérimental à celui de l'application.

La neige tourbillonnait, et il médita sur l'individualité de chaque flocon. Comme des millions d'autres avant lui, il était impressionné par la complexité de la nature. Il se demanda soudain si Andrew, l'être qu'il avait été à trente ans, n'avait jamais été dérouté par la complexité de la nature. Il se demanda si les plus jeunes enfants savaient que chaque flocon était différent. Si on leur disait qu'il en était ainsi, si on leur ordonnait de les examiner, verraient-ils les différences ? Trouveraient-ils cela merveilleux ? Ou bien accepteraient-ils cette affirmation comme une de ces éternelles leçons de plus qu'ils devaient apprendre, et pour lesquelles ils s'exécutaient avec obéissance, sans tirer plaisir ni satisfaction de ce nouveau savoir ?

Il frissonna et porta à nouveau son attention à la réunion. Mais ses pensées ne s'arrêtèrent pas là. Il se rendit compte qu'ils apprenaient tout ce qu'on leur enseignait, absolument tout. Ils pouvaient reproduire ce qui existait déjà, mais ils ne créaient rien. Et ils n'étaient même pas capables de voir la magnifique sculpture de neige créée par Mark.

Après la réunion, il alla avec Lawrence inspecter les nouveaux bateaux à aubes.

— Tout est prioritaire, dit-il. Sans exception.

— Le problème, fit Lawrence, c'est qu'ils ont raison. Tout est vraiment prioritaire. Notre structure est vraiment fragile, Barry. Très fragile.

Barry hocha la tête. Sans les ordinateurs, ils ne pourraient plus conserver que deux douzaines d'incubateurs. Sans les pièces de rechange du générateur, il leur faudrait réduire l'électricité, se mettre à brûler du bois pour se chauffer, et faire la cuisine, à lire aux chandelles de suif. Sans les bateaux, ils devraient renoncer à se rendre dans les villes, où à chaque saison leur approvisionnement se gâtait davantage. Sans un contingent nouveau de travailleurs et d'explorateurs, ils ne pourraient pas entretenir la route qui permettait de contourner les chutes ni les rivières où devaient pouvoir naviguer les bateaux à aubes...

— As-tu déjà lu ce poème sur la nécessité d'avoir un clou ? demanda-t-il.

— Non, répondit Lawrence en le regardant d'un air interrogateur.

Barry secoua la tête. Ils regardèrent quelques minutes l'équipage qui travaillait au bateau, puis Barry dit :

— Lawrence, est-ce que les plus jeunes frères sont capables de construire des bateaux ?

— Tout à fait, répondit aussitôt Lawrence.

— Je ne veux pas dire simplement pour exécuter les ordres. Mais est-ce que l'un d'eux aurait une idée dont on pourrait se servir ?

Lawrence se tourna vers lui et le regarda à nouveau.

— Qu'est-ce qui te préoccupe, Barry ?

— Est-ce qu'ils ont des idées ?

Lawrence fronça les sourcils et garda le silence pendant un temps qui parut long. Il finit par hausser les épaules.

— Je ne crois pas. Je ne m'en souviens pas. Mais avant, Lewis avait les idées tellement arrêtées sur ce qu'il fallait faire, que je crois qu'il ne serait venu à l'esprit de personne de le contredire, ou d'ajouter quoi que ce soit à ses projets.

Barry hocha la tête.

— C'est bien mon avis, dit-il, et il s'éloigna sur le sentier où on avait dégagé la neige, et qui était bordé de chaque côté d'une barrière blanche aussi haute que sa tête. « Et il ne neigeait jamais autant », se dit-il à lui-même. Voilà. Il l'avait dit à haute voix. Il était probablement le premier habitant à avoir dit ça. Il ne neigeait pas alors autant.

Plus tard dans la journée, il fit appeler Mark, et quand le garçon se présenta devant lui, il demanda :

— Comment sont les bois en hiver, quand il y a de la neige comme maintenant ?

Mark prit un instant un air coupable. Il haussa les épaules.

— Je sais que tu as réussi à apprendre à marcher avec des chaussures de neige, dit Barry. Et tu sais skier. J'ai vu tes traces qui conduisaient aux bois. À quoi ça ressemble ?

Les yeux de Mark semblèrent alors luire comme des feux bleus, il esquissa un sourire qui disparut aussitôt. Il baissa la tête.

— C'est différent de l'été, dit-il. C'est plus silencieux. Et c'est joli.

Il rougit soudain et se tut.

— C'est plus dangereux ? demanda Barry.

— Je crois. On ne voit pas les trous, ils sont remplis de neige, et parfois la neige reste accrochée sur les bords, alors on ne sait pas vraiment où s'arrête la terre. On peut tomber par-dessus bord, si on ne sait pas.

— Je voudrais entraîner nos enfants à se déplacer en chaussures de neige et à skis. Ils seront peut-être obligés de vivre dans les bois l'hiver. Il faut qu'ils aient un certain entraînement. Est-ce qu'ils peuvent trouver assez de bois pour faire du feu ?

Mark acquiesça.

— On va leur faire fabriquer des chaussures de neige dès demain », dit Barry d'un ton décisif. Il se leva. « J'aurai besoin de ton aide. Je n'ai jamais vu de chaussures de neige. Je ne sais pas par où commencer. » Il ouvrit la porte, et avant que Mark ne s'en aille, il lui demanda : « Comment as-tu appris à les faire ? »

— J'en ai vus dans un livre.

— Quel livre ?

— Un livre. Je ne l'ai plus maintenant.

Barry comprit que c'était dans la vieille maison. Quels livres y avait-il encore dans la vieille maison ? Il fallait qu'il le sache. Ce soir-là, lorsque ses frères et lui se réunirent, ils évoquèrent longuement et avec calme les conclusions auxquelles il était arrivé.

— Il faut leur apprendre tout ce dont ils peuvent avoir besoin, dit Barry, qui sentit encore la fatigue l'envahir.

— Le plus dur, reprit Bruce d'un ton songeur au bout d'un moment, ce sera de convaincre les autres de notre action. Il faudra faire une expérience, être sûrs que nous avons raison, et le démontrer. Cela va constituer un fardeau terrible pour les professeurs, pour les frères et les sœurs les plus âgés.

Ils ne mirent pas en doute ses conclusions. Chacun d'eux, ayant eu connaissance de ses observations directes, serait arrivé aux mêmes conclusions.

— Je pense que nous pouvons imaginer quelques tests simples, dit Barry. J'ai fait ces dessins cet après-midi.

Il les leur montra : la silhouette (un simple trait) d'un homme courant, montant les escaliers, s'asseyant ; un soleil symbolique, un cercle d'où partaient des rayons ; un arbre symbolique, un cône avec un bâton à la base ; un maison faite de quatre droites, deux parallèles, un angle pour le toit ; un disque pour la lune ; un bol d'où s'échappaient des vagues de fumée...

— On pourrait leur faire finir une histoire, dit Bruce. En restant au niveau très élémentaire des dessins. Une histoire avec trois ou quatre traits, inachevée, qu'ils devront finir.

Barry hocha la tête. Ils avaient compris ce qu'il voulait. Si les enfants manquaient d'imagination pour rêver, inventer, généraliser, il fallait le savoir maintenant pour essayer de compenser. Au bout d'une semaine, leurs craintes se réalisèrent. Les enfants en dessous de neuf ou dix ans étaient incapables d'identifier les dessins, de finir une histoire simple, incapables de généraliser à partir d'une situation particulière.

— Ainsi, nous leur enseignons tout ce qu'ils ont besoin de savoir pour survivre, fit Barry avec dureté. Et félicitons-nous qu'ils aient l'air capables d'apprendre notre enseignement.

Il savait qu'ils auraient besoin d'éléments nouveaux pour enseigner. Des éléments qu'ils trouveraient dans les vieux livres de la ferme, pour apprendre à survivre, à construire de simples abris, à faire du feu, à remplacer ce qui manque par ce qu'on a sous la main...

Barry se rendit avec ses frères à la vieille ferme avec des barres de fer et des marteaux, arrachèrent les planches qui condamnaient l'entrée principale et pénétrèrent à l'intérieur. Pendant que les autres

examinaient les livres jaunis et émiettés de la bibliothèque, Barry monta les escaliers vers les anciennes pièces de Molly. Là, il s'arrêta et reprit son souffle.

Il y avait les peintures, dont il se souvenait, et puis de petits objets en argile. Des sculptures en bois, une tête, qui devait être Molly, en noyer, exécutée avec précision d'une main experte, un portrait vivant mais différent des sœurs Miriam. Barry ne pouvait pas dire en quoi il était différent, mais ça ne leur ressemblait pas, ça ressemblait à Molly. Il y avait des objets sculptés dans du grès, dans du calcaire, certains étaient achevés, la plupart à l'état d'ébauche, comme si, après avoir commencé, il n'y avait plus trouvé d'intérêt. Barry toucha le portrait sculpté de Molly et pour une raison qu'il ne put s'expliquer, il sentit des larmes monter à ses yeux. Il fit brusquement demi-tour et quitta la pièce après avoir soigneusement refermé la porte derrière lui.

Il n'en parla pas à ses frères, et il ne comprit pas davantage la raison qui le poussa à se taire que celle qui lui avait fait verser des larmes sur un morceau de bois taillé par un enfant. Tard cette nuit-là, quand l'image du portrait vint à plusieurs reprises l'empêcher de trouver le sommeil, il crut comprendre pourquoi il n'avait rien dit. Ils seraient forcés de chercher et de sceller l'entrée secrète dont se servait Mark pour pénétrer dans la maison. Et Barry comprit qu'il ne pouvait pas faire ça.

24.

Le bateau à aubes était orné de rubans et de fleurs aux couleurs chatoyantes ; éblouissant dans le soleil matinal. Le mât en bois était lui-même décoré. Le moteur à vapeur miroitait. Les troupes de jeunes gens embarquaient à bord dans les rires et l'allégresse. Dix de ceux-ci, huit de ceux-là, soixante-cinq en tout. L'équipage du bateau se tenait à l'écart des jeunes aventuriers-explorateurs, les regardait d'un air circonspect, comme s'ils redoutaient que l'atmosphère de carnaval de cette matinée puisse endommager le bateau d'une manière ou d'une autre.

En réalité, l'exubérance contagieuse de ces jeunes était vraiment dangereuse par sa spontanéité, elle entraînait même les spectateurs sur le rivage. On oubliait la tristesse des expéditions passées, tandis que le bateau s'apprêtait à brasser les eaux de la rivière. C'était différent, criait l'assemblée dans son for intérieur, ces jeunes gens avaient été spécialement élevés et entraînés pour cette mission. Ils partaient en quête de l'accomplissement de leur existence. Qui pouvait, mieux qu'eux-mêmes, se réjouir de voir ainsi le but de sa vie à portée de la main ?

On avait solidement arrimé au flanc du bateau à aubes un canoë de cinq mètres en écorce de bouleau, à l'abri duquel se tenait Mark. Il avait embarqué avant les autres, à moins qu'il n'y ait dormi ; personne ne l'avait vu arriver, mais il se trouvait là avec son canoë, capable de distancer tous les autres sur la rivière, même le grand bateau à aubes. Mark observait la scène, impassible. Il était élané, pas très grand, mais son corps svelte était bien musclé, et sa poitrine large. S'il s'impatientait de se mettre en route, il n'en montrait pas le signe. Il aurait pu rester là une heure, un jour, une semaine...

Les membres plus âgés de l'expédition embarquaient maintenant à leur tour, et les acclamations et les chants s'amplifièrent sur le rivage. Désignés comme les chefs de l'expédition, les frères Gary firent un signe à Mark et prirent leur place à la poupe.

Sur le quai, Barry regardait la fumée s'échapper de la cheminée du bateau qui commençait à faire écumer l'eau, et il songea à Ben et à Molly, à ceux qui n'étaient pas revenus, ou qui n'étaient rentrés que pour aller à l'hôpital et n'en jamais sortir. Les enfants manifestaient un bonheur quasiment hystérique. Ils pouvaient aussi bien aller au cirque, à un tournoi, s'engager dans les armées du roi, massacrer les dragons... Son regard chercha celui de Mark. Les intenses yeux bleus

ne fléchirent pas, et Barry comprit que lui, au moins, avait mesuré ce qu'ils allaient faire, les dangers et les enjeux. Il savait que cette mission signifiait la fin de l'expérience, ou un nouveau commencement pour eux tous. Il avait compris cela et, comme Barry, il ne souriait pas.

— Les outrances terrifiantes des enfants, murmura Barry.

À ses côtés, Lawrence demanda :

— Quoi ? et Barry haussa les épaules, disant que ça n'était rien. Rien.

Le bateau s'éloignait régulièrement, laissant un large sillage qui s'étendait d'une rive à l'autre et dont les vagues venaient se briser contre le quai. Ils regardèrent le bateau jusqu'à ce qu'il disparût de leur vue.

La rivière était rapide et boueuse, et son niveau élevé à cause des torrents des montagnes. Depuis plus d'un mois, des équipes s'étaient efforcées de dégager les rapides, de signaler les chenaux praticables entre les blocs de pierre, de réparer les dommages causés par l'hiver au quai situé en amont des chutes, et de mettre en œuvre la déviation à l'intérieur des terres. Le bateau à aubes filait à bonne allure, et ils arrivèrent aux chutes peu après le déjeuner. Ils consacrèrent tout l'après-midi à décharger le bateau et à transporter leur ravitaillement sous l'abri.

L'édifice situé au pied des chutes était la réplique exacte des dortoirs de la vallée, et le groupe important de voyageurs pouvait facilement oublier, une fois à l'intérieur, que l'immeuble était isolé, séparé des autres. Tous les soirs, l'équipe des routes se rassemblait dans l'édifice, ainsi que les marins, et personne ne restait dehors, dans l'obscurité des bois. Ici, près de cet abri, on avait repoussé les bois jusqu'aux collines escarpées qui se dressaient derrière la clairière. Plus tard, on y planterait du soja et du maïs, quand les températures seraient plus clémentes. Il ne fallait pas gaspiller les terres fertiles, et ceux qui étaient postés dans l'abri ne devaient pas rester inactifs entre les arrivées et les départs des bateaux.

Le lendemain, la nouvelle force expéditionnaire chargea le grand bateau au pied des chutes, mais passa la nuit dans l'abri. Dès l'aurore, ils embarqueraient pour la seconde phase de leur voyage vers Washington.

Mark n'autorisa personne à porter son sac, ni son canoë, qu'il arrima au second bateau. C'était le quatrième canoë qu'il avait construit, le plus grand, et il sentait que personne d'autre ne pouvait comprendre sa fragilité et sa robustesse combinées pour faire de ce canoë l'unique moyen de se déplacer en toute sécurité sur les rivières. Il avait essayé d'intéresser certains autres aux canoës, mais en vain ;

ils refusaient d'envisager d'avoir à naviguer seuls sur les rivières hostiles.

Le Potomac était plus agité que la Shenandoah, et il charriait des bancs de glace. Mark songea que personne ne les avait signalés, et il se demanda d'où ils pouvaient venir à cette époque avancée de l'année. C'était la mi-avril. Ici, les forêts masquaient les collines, et seule son imagination lui permettait de savoir qu'il y avait encore de la neige et de la glace dans les hauteurs. Les roues à aubes descendaient lentement la rivière, l'équipage était actif et vigilant aux dangers du courant impétueux. À la nuit tombante, ils arrivèrent dans la région de Washington ; ils s'amarrèrent aux fondations d'un pont qui émergeaient de l'eau, sentinelle abandonnée après que le reste du pont eut cédé aux pressions intolérables des eaux, des vents et des âges.

De bonne heure le lendemain matin, ils se mirent à décharger, et c'était à cet endroit que Mark devait quitter les autres. On espérait qu'il serait de retour dans deux semaines, avec de bonnes nouvelles sur l'accès par une route à Philadelphie et (ou) à New York.

Mark débarqua ses propres affaires, détacha son canoë et le souleva hors du bateau à aubes, puis d'un mouvement d'épaules il mit en place son sac à dos. Il était prêt. Le long de sa cuisse pendait un long couteau dans son fourreau, et une corde était fixée à sa ceinture en peau de bœuf tressée ; il portait un pantalon en peau, des mocassins, et une chemise légère en cuir. La ville en ruine était oppressante ; il avait hâte de retourner sur la rivière. Le transfert avait déjà commencé ; on déchargeait les approvisionnements, et on embarquait les piles de matériel qu'on avait découvert et entreposé près de la rivière. Mark observa quelques instants la scène, puis, en silence, il souleva son canoë, le hissa au-dessus de sa tête et se mit en marche.

Pendant toute la journée, il avança au milieu des ruines, gardant constamment la direction du nord qui devait en principe l'amener hors de la ville, à nouveau dans les bois. Il trouva une petite rivière, il y déposa son canoë, et suivit pendant plusieurs heures les méandres de l'eau, jusqu'à ce qu'elle s'oriente vers le sud. Là, il remit son canoë sur ses épaules et prit par la forêt, épaisse et silencieuse, familière par son dépaysement. Avant la nuit, il trouva un endroit pour camper et il alluma du feu pour cuire son dîner. Il avait assez de provisions séchées pour deux ou trois semaines, dans le cas où il ne trouverait pas d'autres nourritures en supplément, mais il savait qu'il découvrirait des aliments sauvages. Toutes les forêts offraient des pointes de fougères, des asperges, et une variété d'autres légumes comestibles. Ici, plus près de la côte, les dégâts occasionnés par le gel étaient moins grands qu'à l'intérieur des terres.

Tandis que la lumière disparaissait, il creusa une tranchée peu profonde qu'il remplit de légères aiguilles de pin, y étendit son

poncho, tira son canoë pour en faire une sorte de toit, et il s'allongea sur le lit ainsi préparé. Il savait que son pire ennemi serait les pluies du printemps. Elles pouvaient être violentes, et inattendues. Il fit quelques dessins, prit des notes, roula sur le côté, regarda le feu mourant jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une lueur dans le noir, et il s'endormit très vite.

Le lendemain, il arriva à Baltimore. Tout avait brûlé, et il y avait les traces d'inondations importantes. Il n'explora pas les ruines. Il lança son canoë dans la baie de Chesapeake et fit route vers le nord. Là, la forêt venait en bordure de l'eau, et depuis la baie il ne vit pas la moindre trace d'une œuvre due à la main de l'homme. Le courant était violent à cet endroit, à cause de la rencontre de la marée descendante et des flots de la rivière Susquehanna. Mark lutta quelques minutes, puis se dirigea vers le rivage pour attendre la marée basse. Il devrait traverser la baie et longer la rive de ce côté. S'il se rapprochait du delta de la Susquehanna, l'eau serait encore plus agitée, et le petit bateau n'arriverait peut-être pas du tout à passer. Il y avait des glaçons à cet endroit, pas très gros, plutôt plats, comme détachés d'une rivière qui avait pris en glace, et qui maintenant dégelait.

Il s'allongea sur le sol et attendit le reflux de la marée.

De temps à autre, il vérifiait le niveau de l'eau, et, quand il cessa de descendre, il s'assit sur le rivage et attendit que les bâtons qu'il jetait dans l'eau se mettent à flotter vers le nord ; alors il se remit en route. Cette fois-ci, il commença à pagayer vers le nord-est, en direction du large et de l'autre rive.

Les eaux étaient moins tumultueuses près de la rive, mais au fur et à mesure qu'il s'approchait du centre de la baie, il sentit la marée lutter contre le courant de la rivière et, bien que ce farouche combat ne se manifestât guère à la surface de l'eau, il se répercutait contre le bateau ; il l'éprouvait dans les rames, à la façon dont la petite embarcation dérivait d'un côté, puis de l'autre. Ses bras se tendaient sur les pagaies, il sentait la raideur de son dos et de ses jambes alors qu'il luttait contre le courant et la marée, et il vibrait de joie à se trouver au cœur de la bataille.

Il se trouva brusquement au milieu du combat, la marée l'entraînait avec force vers le nord, et il n'avait qu'à gouverner jusqu'à ce qu'il trouve l'endroit le plus propice pour débarquer sur le rivage, qui était sablonneux et recouvert par endroits de végétation ; le danger viendrait de rochers cachés qui pourraient percer le fond du canoë. Le soleil était très bas quand il sentit les premiers légers raclements du bateau sur le sable de la plage ; il sauta alors dans l'eau froide et amena le bateau sur le rivage.

Il remonta son canoë en sécurité, puis il regarda de la plage l'endroit d'où il était venu. Des forêts, noires, majestueuses, l'eau bleu-

vert sillonnée par celle, boueuse, de la rivière, le ciel d'un bleu profond, le soleil bas à l'ouest, et personne nulle part, pas le moindre signe de vie humaine, pas de maisons, ni de routes, rien. Il rejeta soudain la tête en arrière et partit d'un éclat de rire joyeux, triomphal, presque un rire d'enfant. C'était à lui. Tout ça. Personne d'autre n'en voulait. Il n'y avait personne pour contester sa possession, et il réclamait tout.

Il sifflota en faisant un feu avec du bois flottant, qui brûlait avec des couleurs inouïes : des flammes vertes, bleues, cuivrées, écarlates. Il fit cuire son maïs et son bœuf séchés dans de l'eau de mer, et s'émerveilla du goût, et quand il s'endormit avant que ne soit éteinte la dernière lueur du jour, il souriait.

À l'aube le lendemain, il s'apprêtait à suivre le rivage vers le nord, à la recherche de l'ancienne voie d'eau intercôtière qui reliait la baie de Chesapeake à celle de Delaware. Lorsqu'il la trouva, il restait peu de chose du canal ; c'était maintenant un vaste marécage couvert de cannes de jonc et d'herbes qui dissimulaient tout autant la terre que l'eau. Dès qu'il eut pénétré dans le marécage, les herbes se refermèrent derrière lui, et il fut coupé du monde. L'eau était par endroits plus profonde, l'herbe n'y poussait pas, et il pouvait avancer plus vite, mais durant presque toute la journée, il dut pousser son canoë à travers des tiges inflexibles, des bouquets de racines, dont il se servait, comme de tout ce qu'il rencontrait, pour se propulser vers l'est. Le soleil monta et il retira sa chemise. Aucun vent ne soufflait sur les herbes. Puis le soleil déclina, l'air devint frais, et il remit sa chemise. Il payait quand il pouvait, poussait sur les herbes quand il ne pouvait se servir de la rame, et il réussit lentement à se frayer son chemin à travers le marais. Il ne s'arrêta pas de toute la journée pour manger ou se reposer ; il ne voulait pas se trouver au milieu des hautes herbes quand le soleil se coucherait et que tomberait l'obscurité.

Les ombres étaient très longues quand, pour finir, il sentit une différence du niveau de l'eau sous le bateau. Il avançait plus vite maintenant ; chaque mouvement de sa pagaie faisait glisser le bateau en avant dans un élan plus naturel, sans être entravé par ces tiges hérissées et tenaces qui l'avaient freiné toute la journée. Il se savait trop fatigué pour lutter contre un autre courant ; aussi se laissa-t-il emporter en aval jusqu'à ce qu'il débarque sur le rivage de la baie de Delaware.

Le lendemain matin, il aperçut des poissons. Avec des gestes prudents, il ouvrit son sac et trouva le filet qu'il avait confectionné l'hiver précédent, au grand amusement des autres enfants. Le filet faisait plus de deux mètres de côté, et, bien qu'il se fût entraîné à le lancer dans la rivière de la vallée, il savait qu'il était peu habile, que son premier lancer serait probablement sa seule chance. Il s'agenouilla

dans le canoë, qui avait commencé à dériver dès qu'il avait cessé de pagayer, et attendit que les poissons s'approchent. Plus près, murmura-t-il, plus près. Alors il lança son filet, et pendant quelques instants le bateau tangua dangereusement. Il sentit peser le poids du filet, alors il donna un coup sec, tira fort et commença à l'amener à l'intérieur. Il en eut le souffle coupé, lorsqu'il vit sa prise : trois gros poissons argentés.

Il s'assit sur ses talons, regarda sauter les poissons et pendant un moment son esprit resta vide, il ne savait qu'en faire. Peu à peu, il se rappela ce qu'il avait lu sur la façon de les nettoyer, de les faire sécher au soleil, et de les rôtir sur un feu à ciel ouvert...

Sur le rivage, il nettoya les trois poissons et les étala sur des pierres plates pour les faire sécher au soleil. Il s'assit, regarda l'eau et se demanda s'il n'y avait pas aussi des crustacés. Il remit son canoë à l'eau, en restant cette fois très près du bord. Il arriva près d'un rocher à moitié submergé où il trouva un banc d'huîtres et au fond, sur le sable, des palourdes qui disparurent quand il remua l'eau. À la fin de l'après-midi, il avait ramassé une grande quantité d'huîtres, et sorti du sable des livres et des livres de palourdes. Ses poissons n'étaient pas secs, et il savait qu'ils se gâteraient s'il ne faisait pas quelque chose. Il réfléchit, en regardant la baie, et comprit que les glaçons étaient la solution.

Une fois encore, il retourna dans l'eau, il manœuvra alors suffisamment près des morceaux de glace les plus importants de façon à enrouler sa corde autour et à les remorquer jusqu'au rivage. Il tressa un panier peu profond avec des branches de pin, déposa les palourdes dans le fond, puis les huîtres, et par-dessus les poissons. Il mit le panier sur de la glace plate, et tailla avec son couteau des glaçons qu'il posa sur le tout. Puis il se reposa. Il avait passé presque toute la journée à chercher de la nourriture, à s'assurer qu'elle ne se gâterait pas avant de la consommer. Mais cela lui était égal. Plus tard, il mangea le poisson grillé avec des asperges sauvages, il se dit que jamais de sa vie il n'avait mangé quelque chose d'aussi bon.

De l'endroit où il campait, le Delaware ressemblait à un trou noir dans la forêt noire. De temps à autre, l'obscurité était déchirée par une ombre pâle, qui se déplaçait sans un bruit, comme si elle flottait dans l'air. De la glace. La rivière était très haute ; près du bord, il y avait des arbres qui se dressaient dans l'eau. Il y en avait peut-être d'autres qu'on ne pouvait pas voir jusqu'au dernier moment, ou des rochers, ou d'autres périls encore. Mark songea à tous les dangers de cette rivière noire, et ne ressentit que du contentement. Le lendemain matin, il y pénétra en direction de Philadelphie.

Les villes le rendaient triste, il s'en rendait compte en regardant les

ruines grises qui bordaient la rivière Schuylkill. Aussi loin qu'il pouvait voir, ce n'était que le même paysage de ruines grises. La ville avait brûlé, mais pas jusqu'à ses fondations, comme Baltimore. Ici, certains édifices avaient l'air presque intacts, mais partout régnait la même grisaille, la même laideur de construction. Les arbres avaient commencé à pousser, mais même eux avaient un air laid, rabougri, malade.

Mark ressentit à cet endroit la même crainte que celle que les autres prétendaient éprouver dans la forêt. Il y avait une présence, une présence pernicieuse. Il ne cessait de regarder en arrière par-dessus son épaule, en payant résolument en avant. Il n'allait pas tarder à s'arrêter pour dessiner les immeubles qu'il voyait depuis la rivière. Il songea à contrecœur qu'il devrait probablement entreprendre quelques explorations de reconnaissance. Il paya plus lentement et examina un bosquet d'arbres. Ils étaient si chétifs qu'il était difficile de dire à quelle espèce ils appartenaient. À son avis, c'était des trembles. Il essaya d'imaginer leurs racines à la recherche de moyens de subsistance sous les rues, à travers le béton et le métal, et ne trouvant que du béton et du métal.

Mais il y avait eu des arbres à Washington, se dit-il en payant plus énergiquement pour éviter un énorme morceau de glace tout déchiqueté. Ces arbres-là avaient un aspect normal, tandis que ceux-ci... Ils étaient moitié moins grands, difformes, et leurs rares branches étaient distordues de façon grotesque. Mark accéléra brusquement son avance. La radiation, songea-t-il en frissonnant. C'était le résultat de l'empoisonnement provoqué par la radiation. Devant ses yeux défilèrent des images et des photographies de différentes espèces d'animaux et de végétaux déformés par la radioactivité.

Il fit faire demi-tour au canoë et se dépêcha de redescendre la rivière jusqu'au confluent du Delaware. Il lui restait encore plusieurs heures avant que la nuit ne l'oblige à s'arrêter. Pendant un moment, il hésita, puis une fois encore il se dirigea vers le nord, en ouvrant un œil méfiant aussi bien sur la végétation déformée que sur les blocs de glace qui devenaient de plus en plus nombreux.

Il dépassa encore un endroit où la flore était horriblement déformée. Il resta à l'autre bout de la rivière et continua à payer.

Philadelphie continuait à défiler, avec ses ruines plus ou moins uniformes. Il y avait parfois des groupes d'édifices qui semblaient pratiquement intacts, mais il soupçonnait ces quartiers d'avoir été obstrués lorsqu'ils étaient devenus radioactifs. Il n'en explora aucun. La plupart des immenses édifices étaient réduits à des squelettes, mais certains encore tenaient debout, au point de justifier une expédition de grande envergure, s'ils n'étaient pas contaminés. Barry, ou ses plus jeunes frères, devraient résoudre ce problème. Il continua. Les forêts

reprenaient maintenant le dessus, et là les arbres étaient robustes, résistants, luxuriants ; à certains endroits où la rivière se rétrécissait, leurs voûtes se rejoignaient, et il avait l'impression de franchir un tunnel où le seul bruit était celui de sa pagaie dans l'eau, alors que le reste du monde retenait son souffle dans la tranquillité du crépuscule.

Il y avait un autre mystère, se dit-il en regardant les berges de la rivière. Le courant était très rapide, mais le niveau de l'eau était bas et, par endroits, les rives étaient surélevées de plusieurs mètres au-dessus du sol. On avait peut-être partiellement endigué la rivière : c'est ce qu'il devrait découvrir avant de retourner à Washington.

Chaque jour le temps se refroidissait, et cette nuit-là, il gela. Le lendemain, il traversa Trenton et là, comme à Philadelphie, ce n'était que ruines, au milieu d'une végétation rabougrie et difforme.

Alors que cela le détournait de plusieurs kilomètres, il traversa la ville en canoë, qu'il ne quitta que lorsque les bois reprirent un aspect normal. Puis, il remonta son bateau sur le sol, l'attacha et se dirigea à pied vers le nord. À cet endroit, le Delaware tournait vers l'ouest, et lui faisait route vers New York. Les pluies survinrent dans l'après-midi. Mark posait des repères sur son chemin : il ne voulait pas avoir à chercher son canoë quand il reviendrait. Il progressait sans s'arrêter sous la pluie violente, protégé par son grand poncho qui le couvrait des pieds à la tête.

Cette nuit-là, il ne put trouver de bois sec, et il mastiqua son bœuf froid en regrettant de ne pas avoir encore de ce succulent poisson.

La pluie ne diminua pas le lendemain, et il sut que c'était de la folie de continuer, qu'il risquait de perdre complètement sa direction dans un monde dont les limites avaient été effacées, sans ciel, sans soleil pour relever sa position. Il chercha un bosquet de sapins, se glissa sous les plus grands arbres et se pelotonna dans son poncho, somnolant, s'éveillant, somnolant encore pendant toute la journée et toute la nuit. Le soupir des arbres le réveilla et il sut que la pluie avait cessé ; les arbres s'ébrouaient pour faire tomber l'eau, murmurant ensemble à propos de ce temps exécrable, s'émerveillant du garçon qui avait dormi parmi eux. Pendant quelques minutes, il se permit de rêver, puis il s'assit. Il devait trouver un endroit ensoleillé pour faire sécher son sac, le poncho, ses vêtements, sécher et graisser ses mocassins... Il se glissa hors de l'abri des pins, murmura un remerciement, et se mit en quête d'un bon endroit pour tout faire sécher, préparer un feu, et un bon repas.

Lorsque, plus tard dans l'après-midi il tomba sur les sous-bois déformés, il fit une trentaine de mètres en arrière, s'accroupit et les observa de loin.

Il était à au moins une journée encore de New York, trente kilomètres, ou même davantage. Les bois étaient trop fourrés à cet

endroit pour pouvoir se rendre compte si les dégâts étaient localisés. Il repartit cinq cents mètres en arrière, installa son campement, et réfléchit aux journées qui l'attendaient. Il ne pénétrerait dans aucun endroit qu'il soupçonnerait d'avoir été irradié. Combien de jours était-il prêt à perdre pour détourner sa route ? Il n'en savait rien. Pour lui, le temps s'était arrêté, il n'était plus certain du nombre de jours passés dans les bois, ni du temps qui s'était écoulé depuis que le bateau à aubes était entré dans Washington. Il se demanda si les autres allaient bien, s'ils avaient trouvé les entrepôts et rapporté le matériel dont ils devaient se saisir. Il songea qu'ils pouvaient aveuglément tomber sur les zones empoisonnées de Philadelphie, ou sur celles d'ici. Il frémit.

Il longea pendant trois jours la zone toxique, se dirigeant parfois vers le nord, parfois vers l'ouest, ou vers le nord encore. Il ne s'approcha pas davantage de la ville, qui était entourée d'un cercle de mort.

Il arriva à proximité d'un vaste marécage dans lequel pourrissaient des arbres morts, et où rien ne poussait ; il ne pouvait pas aller plus loin. La contrée marécageuse s'étendait vers l'ouest à perte de vue ; il s'en dégagait une odeur de sel et de putréfaction, comme des plaques de boue quand la marée s'est retirée. Il goûta l'eau avec sa langue et se détourna. De l'eau de mer. Cette nuit-là, la température dégringola, et le lendemain les arbres et les buissons étaient toujours aussi noirs. Il mangea avidement sa portion de maïs et de bœuf, en se demandant s'il trouverait encore sur place de la nourriture. Ses réserves diminuaient, il n'avait plus de raisins, et pratiquement plus de pommes séchées. Il ne mourrait pas de faim, mais il aurait apprécié quelques fruits et légumes frais, d'autres filets de poisson, ou une soupe de palourdes épaissie par quelques morceaux entiers de chair blanche... Il détourna résolument ses pensées de la nourriture et accéléra l'allure.

Il avançait vite, sa trace était facile à retrouver avec les marques blanches qu'il avait laissées sur les arbres, comme la signalisation des routes : à gauche, par ici, devant maintenant. Quand il eut retrouvé son canoë, il navigua en direction de l'ouest pour satisfaire sa curiosité piquée par le débit moins élevé de l'eau et la glace plus épaisse qu'avant. La pluie l'avait peut-être détachée plus facilement. Il avait du mal à lutter contre le courant rapide, et les blocs de glace qui flottaient sur la rivière la rendaient plus dangereuse. Le fond était plat à cet endroit. Il se rendit compte immédiatement du changement. Le courant s'accéléra, l'écume blanche des rapides apparut, et de chaque côté le paysage devint plus vallonné. Ici, la rivière s'était frayée un chenal, puis un autre plus profond. Quand les rapides devinrent trop dangereux pour la navigation de la frêle embarcation, il sortit son canoë de l'eau, le mit à sec, et continua à pied.

Devant lui, s'élevait une colline couverte de broussailles et de rochers espacés, à travers lesquels il se fraya un chemin d'un pas prudent. Il faisait très froid. Les arbres avaient un aspect de début de mois de mars, ou même de la fin février. Ils portaient les boursouflures des bourgeons, mais aucune végétation, seuls les sapins arboraient des couleurs vertes et noires, encore emmitouflés dans leurs aiguilles hivernales. En haut de la colline, il respira profondément. À ses pieds, s'étendait une large plaque de neige et de glace, aveuglante dans la lumière du soleil.

Le champ de neige descendait par endroits jusqu'aux berges de la rivière, ailleurs ses limites étaient plus lointaines, et là-haut, à environ un kilomètre, la rivière était encombrée de glaçons. Elle formait un étroit ruban noir qui serpentait à travers la clarté.

En direction du sud, les arbres bouchaient sa vue, mais vers le nord et l'ouest, il voyait, sur des kilomètres, de la neige et de la glace. Les montagnes blanches montaient à l'assaut du ciel d'un bleu limpide, et, à leur pied, les vallées étaient encerclées par la neige accumulée à ces endroits. Le vent soufflait, cinglait le visage de Mark, le froid était engourdissant, et faisait monter des larmes à ses yeux. Le soleil semblait n'irradier aucune chaleur. Il transpirait sous sa chemise de cuir, mais la vue de toute cette neige, la sensation de ce vent glacial qui la balayait donnaient l'illusion que le soleil faisait défaut. Cette impression lui procura de violents frissons. Il fit demi-tour et dégringola très vite la pente escarpée, se laissant glisser sur les dix derniers mètres, tout en ayant conscience, dès le début de sa glissade, du danger, du risque d'entraîner des rochers derrière lui, d'être atteint par l'un d'eux, d'être trop gravement blessé pour se déplacer. Il roula jusqu'en bas, sauta sur ses pieds et courut. Il courut longtemps, et il put entendre les rochers qui s'écrasaient derrière lui.

Il s'imagina que ce bruit était celui d'un glacier qui avançait, qui roulait inexorablement vers lui, réduisant tout en poudre.

25.

Mark volait. C'était merveilleux de foncer, de plonger bien haut au-dessus des arbres et des rivières. Il s'éleva de plus en plus haut jusqu'à ce que son corps vibre d'émotion. Il fit une embardée pour éviter de passer à travers un nuage blanc ondoyant. Lorsqu'il se redressa, il se trouva face à un autre nuage blanc ; il fit un écart, puis un autre, et un autre encore. Il y avait des nuages partout, qui maintenant s'étaient unis pour former un mur, et ce grand mur blanc avançait vers lui de toutes les directions. Il ne pouvait aller nulle part sans être rattrapé. Il plongea, et son plongeon se transforma en une chute, de plus en plus vertigineuse. Il ne pouvait rien faire pour l'arrêter. Il tomba dans la blancheur...

Mark s'éveilla, tout tremblant, le corps couvert de sueur. Son feu rougeoyait faiblement dans l'obscurité. Il l'alimenta avec soin, souffla sur ses mains glacées en attendant que brûlent les morceaux d'amadou, puis il ajouta des brindilles, et finalement des branches. Bien que le jour fût sur le point de se lever et que le moment approchât où il lui faudrait éteindre le feu, il l'alimenta jusqu'à ce qu'il s'enflamme et irradie une chaleur étincelante. Puis il s'assit devant, en se pelotonnant. Il ne tremblait plus, mais la vision de cauchemar persistait et il recherchait de la lumière et de la chaleur. Et il ne voulait pas être seul.

Il navigua à vive allure les quatre jours suivants, et l'après-midi du cinquième jour il arriva à proximité de Washington, au débarcadère où le bateau à aubes était à quai et où les frères et les sœurs s'étaient mis en quête des entrepôts.

Les frères Peter coururent à sa rencontre, l'aidèrent à remonter le canoë, et prirent son sac, tout en parlant.

— Gary a dit que tu devais aller à l'entrepôt dès l'instant où tu arriverais, fit l'un d'eux.

— On a eu six accidents jusqu'ici, ajouta un autre avec agitation. Des bras et des jambes cassés, des trucs comme ça. Rien à voir avec ce qui est arrivé avant nous aux autres groupes. On va réussir !

— Gary pense qu'on se mettra en route pour Baltimore ou Philadelphie à la fin de cette semaine.

— On a une carte pour te montrer dans quel entrepôt ils travaillent actuellement.

— On a au moins quatre chargements de bateau en matériel jusqu'à maintenant...

— On s'est relayés. Quatre jours ici à préparer les trucs pour le bateau, faire la cuisine, tout ça, et quatre jours dans les entrepôts pour chercher le matériel et tout ça...

— Ce n'est pas mal, ici, c'est mieux qu'on ne croyait. Je ne comprends pas pourquoi les autres ont eu tant d'ennuis.

Mark les suivait, fatigué.

— J'ai faim, dit-il.

— Il y a de la soupe qui cuit pour le dîner, fit l'un d'eux. Mais Gary a dit...

Mark passa devant eux et se dirigea vers l'immeuble qui leur servait de cantonnement. Il sentit l'odeur de la soupe. Il se servit, et avant même d'avoir fini, il commença à avoir tellement sommeil qu'il ne put garder les yeux ouverts. Les garçons ne cessaient de parler de leur succès.

— Où sont les lits ? demanda Mark en interrompant l'un d'eux.

— Tu ne vas pas à l'entrepôt comme l'a demandé Gary ?

— Non. Où sont les lits ?

— On partira pour Philadelphie dans la matinée, dit Gary avec satisfaction. Tu as fait du bon travail, Mark. Combien de temps nous faudra-t-il pour aller à Philadelphie ?

Mark haussa les épaules.

— Je n'y suis pas allé à pied, alors je ne sais pas. Je vous ai montré les endroits très marécageux, peut-être impraticables à pied. Si vous arrivez à passer, probablement huit à dix jours. Mais il vous faut quelque chose pour mesurer la radioactivité.

— Tu t'es trompé, Mark. Il ne peut pas y avoir de radioactivité. Il n'y a pas eu de guerre, tu sais. On ne s'est pas servi de bombes ici. Nos aînés nous auraient avertis.

À nouveau, Mark haussa les épaules.

— Nous te faisons confiance pour nous y emmener, fit Gary en souriant. Il avait vingt et un ans.

— Je n'y vais pas, dit Mark.

Gary et ses frères se regardèrent. Gary reprit.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? C'est ton travail.

Mark secoua la tête.

— Mon travail, c'est de trouver si les villes étaient toujours là, s'il y restait quelque chose. Je sais que je m'y suis rendu par les rivières. Je ne sais pas si on peut s'y rendre à pied. Je sais qu'il y a eu de la radioactivité, et je retourne dans la vallée pour leur faire part de ça.

Gary se leva et se mit à rouler la carte dont ils s'étaient servis pour indiquer les marécages, le littoral transformé, et le marais qui occupait l'ancienne voie fluviale le long de la côte. Sans regarder directement Mark, il dit :

— Dans cette expédition, tout le monde est sous mes ordres. Sans exception.

Mark ne bougea pas.

— Je t'ordonne de venir avec nous, dit Gary en le regardant maintenant.

Mark secoua la tête.

— Vous n'aurez pas le temps de faire l'aller et retour avant le changement de temps, dit-il. Toi et tes frères, vous ne connaissez rien aux forêts. Vous rencontrerez les mêmes difficultés que les premières expéditions qui sont venues à Washington. Et les garçons ne peuvent rien faire s'il n'y a pas quelqu'un pour les diriger. Et si tous les trucs sont radioactifs à Philadelphie ? Si vous les rapportez, vous tuerez tout le monde avec. Moi, je retourne dans la vallée.

— Tu vas obéir aux ordres comme tout le monde ! hurla Gary. Empêchez-le de partir !

Il fit signe à deux de ses frères, et ils sortirent précipitamment de la pièce. Les trois autres restèrent avec Mark qui était toujours assis par terre, les jambes croisées, dans la même position depuis le début de la séance.

Quelques instants plus tard, Gary revint ; il portait plusieurs longues planches d'écorce de bouleau. Mark se leva et tendit le bras vers l'écorce. C'était son canoë.

Gary lui lança les morceaux.

— Tu as compris, maintenant, j'espère. On part dans la matinée. Tu ferais mieux d'aller te reposer.

Sans un mot, Mark les laissa. Il alla à la rivière, et regarda ce qui restait de son bateau. Puis il alluma un petit feu, et quand les flammes furent assez fortes, il mit au milieu d'elles une extrémité du bateau, qu'il poussa au fur et à mesure dans le feu jusqu'à ce qu'elle soit complètement consumée.

Le lendemain matin, au moment où les garçons se rassemblèrent pour entreprendre leur expédition vers Philadelphie, Mark n'était pas parmi eux. Son sac avait disparu, il était introuvable. Gary et ses frères se consultèrent avec mauvaise humeur et décidèrent d'y aller sans lui. Ils disposaient de bonnes cartes que Mark lui-même avait corrigées. Les garçons étaient tous bien entraînés. Ils n'avaient aucune raison de s'estimer dépendants d'un gamin de quatorze ans. Ils se mirent en route, mais cette fois, une sorte d'inquiétude pesait sur eux.

Mark les regarda de loin, et ne les perdit pas de vue de toute la journée. Quand ils campèrent cette nuit-là, pour leur première nuit à découvert dans les bois, il était perché dans un arbre voisin.

Il remarqua avec satisfaction que les garçons se portaient bien. Tant que leurs groupes ne seraient pas séparés, tout irait bien. Mais les frères Gary étaient de toute évidence nerveux. Ils sursautaient au

moindre bruit.

Il attendit que le campement soit devenu silencieux, puis, haut perché dans un arbre d'où il pouvait les voir sans être vu, il se mit à pousser des gémissements. Au début, personne ne fit attention à ses bruits, mais au bout d'un moment Gary et ses frères commencèrent à lancer des regards inquiets vers les bois et entre eux. Mark gémit plus fort. Maintenant, les garçons s'étaient levés. La plupart d'entre eux dormaient quand il avait commencé. Ils s'agitaient maintenant dans tous les sens.

— Woji ! gémit Mark, de plus en plus fort. Woji ! Woji !

Sans aucun doute, plus personne ne dormait encore.

— Woji dit retournez ! Woji dit retournez !

Il étouffait sa voix sourde en maintenant sa main sur sa bouche. Il répéta plusieurs fois les mots, en finissant chaque message par un léger gémissement prolongé. Au bout d'un moment, il ajouta un autre mot :

— Danger. Danger. Danger.

Il s'arrêta brusquement au milieu du quatrième « Danger ». Lui-même avait conscience maintenant de la forêt attentive. Les frères Gary explorèrent avec des torches la forêt autour du camp, à la recherche de quelque chose, de n'importe quoi. Ils restaient serrés les uns contre les autres. La majorité des garçons était assise, le plus près possible des feux. Un long moment s'écoula avant que tous s'allongent à nouveau pour dormir. Mark somnola dans son arbre, et quand il se réveilla en sursaut, il reprit son avertissement, en s'arrêtant encore au milieu d'un mot, sans très bien savoir pourquoi cela faisait encore plus d'effet que de s'arrêter simplement. Les recherches inutiles recommencèrent, on alimenta à nouveau les feux, les garçons se redressèrent, terrorisés. Juste avant l'aurore, au moment où la forêt est la plus noire, Mark partit d'un éclat de rire perçant, inhumain, qui sembla faire écho partout à la fois.

Le lendemain, la journée fut froide et il tomba de la bruine d'un épais brouillard qui se dégagea à peine par la suite. Mark décrivait des cercles autour du groupe qui tournait à la débandade, murmurant dans leur dos, à gauche, à droite, devant eux, parfois au-dessus de leurs têtes. Vers le milieu de l'après-midi, ils n'osèrent presque plus bouger, et les garçons parlaient ouvertement de leur intention de désobéir à Gary et de retourner à Washington. Mark remarqua avec satisfaction que deux des frères Gary s'étaient maintenant rangés du côté des rebelles.

— Hou ! Woji !

En entendant cette plainte, deux groupes de garçons se retournèrent brusquement et se mirent à courir.

— Woji ! Danger !

D'autres firent alors demi-tour, rejoignirent ceux en déroute tandis que Gary les rappelait en vain ; alors, avec ses frères, ils se dépêchèrent de reprendre le chemin par lequel ils étaient venus.

Riant en lui-même, Mark s'éloigna d'un pas alerte. Il prit la direction de l'ouest, vers la vallée.

Bruce se penchait au-dessus du lit où dormait le garçon.

— Est-ce qu'il va aller mieux ?

Bob hocha la tête.

— Il s'est à moitié réveillé à plusieurs reprises, en marmonnant la plupart du temps des histoires de neige et de glace. Il m'a reconnu quand je l'ai examiné ce matin.

Bruce inclina la tête. Mark dormait depuis près de trente heures. Physiquement, il était tiré d'affaire, et il n'avait probablement pas été en danger du tout. Seuls le repos et l'alimentation pouvaient le guérir, mais ses balbutiements à propos du mur blanc leur avait paru du délire. Barry avait ordonné à tout le monde de laisser le garçon seul jusqu'à ce qu'il se réveille naturellement. Barry était resté près de lui presque tout le temps, et il reviendrait dans une heure. Personne ne pouvait rien faire, sinon attendre son réveil.

Plus tard dans l'après-midi, Barry fit chercher Andrew, qui avait demandé à être présent quand Mark se mettrait à parler. Ils s'assirent de chaque côté du lit et regardèrent le garçon remuer et sortir du profond sommeil qui l'avait tellement terrassé qu'il avait semblé mort.

Mark ouvrit les yeux et vit Barry.

— Ne me mettez pas à l'hôpital, dit-il faiblement, et il referma les yeux. Puis il les ouvrit à nouveau, regarda la pièce tout autour, et Barry.

— Je suis à l'hôpital, hein ? Est-ce que je suis malade ?

— Absolument pas, répondit Barry. Tu t'es évanoui d'épuisement et de faim, c'est tout.

— Je veux retourner dans ma chambre, dit Mark en essayant de se relever.

Barry l'en empêcha doucement.

— Mark, n'aie pas peur de moi, je t'en prie. Je te promets que je ne te ferai aucun mal. Je te le promets.

Pendant un instant, le garçon résista à la pression de ses mains, puis il se laissa aller.

— Merci, Mark, dit Barry. Te sens-tu capable de parler ?

Mark hocha la tête.

— J'ai soif.

Il but avidement. Il se mit à décrire son expédition vers le nord. Il raconta tout, même la façon dont il avait fait peur à Gary et à ses frères et dérouté leur marche vers Philadelphie. Il s'aperçut qu'Andrew

serrait les lèvres pendant ce passage de son récit, mais il ne détournait pas ses yeux de Barry et leur raconta tout.

— Et puis, tu es revenu, dit Barry. Comment ?

— À travers bois. J'ai construit un radeau pour franchir la rivière.

Barry inclina la tête. Il avait envie de pleurer, sans savoir pourquoi. Il caressa le bras de Mark.

— Repose-toi, maintenant. On va leur donner l'ordre de rester à Washington jusqu'à ce qu'on mette la main sur des détecteurs de radiations.

— Impossible ! rugit Andrew derrière la porte. Gary avait parfaitement raison d'insister pour aller à Philadelphie. Ce garçon a anéanti en une nuit un an d'entraînement.

— J'y vais aussi, avait dit Barry, et il se trouvait maintenant avec Mark à Washington. Deux des plus jeunes médecins les accompagnaient. Les jeunes membres de l'expédition étaient effrayés et désorganisés ; ils avaient cessé leurs travaux et attendaient dans l'immeuble principal que quelqu'un leur donne de nouvelles instructions.

— Quand sont-ils repartis ? demanda Barry.

— Le lendemain du jour où ils sont revenus ici, dit un des jeunes garçons.

— Quarante garçons ! murmura Barry, et six imbéciles. » Il se tourna vers Mark. « Arriverait-on à quelque chose en partant sur leurs traces cet après-midi ? »

Mark haussa les épaules.

— Si j'étais seul, oui. Veux-tu que j'aille à leur recherche ?

— Non, pas tout seul. Anthony et moi allons t'accompagner, et Allister restera ici pour veiller à ce que les choses reprennent leur cours normal.

Mark regarda sans conviction les deux médecins. Anthony était pâle, et Barry avait l'air mal à l'aise.

— Ils ont disposé d'environ dix jours, dit Mark. Maintenant, ils doivent être dans la ville, à moins qu'ils ne se soient perdus. Je ne crois pas que ça fasse une grande différence si nous partons maintenant, ou si nous attendons jusqu'au matin.

— Dans ce cas, attendons demain, fit Barry sèchement. Tu auras une nuit de plus pour dormir.

Ils progressèrent rapidement ; ici et là, Mark leur indiquait du doigt l'endroit où les autres avaient campé, où ils s'étaient égarés, où ils s'étaient rendu compte de leur erreur et avaient repris la bonne direction. Le deuxième jour, ses lèvres se serrèrent, il prit un air fâché, et ne parla qu'à la fin de l'après-midi.

— Ils sont beaucoup trop à l'ouest, ils s'éloignent sans cesse, fit-il.

Ils risquent de manquer Philadelphie s'ils ne reviennent pas vers l'est. Ils ont dû essayer de contourner les marais.

Barry était trop las pour s'en inquiéter, et Andrew se contenta de grommeler. En s'allongeant près du feu, Barry songea qu'au moins ils étaient trop fatigués la nuit pour entendre des bruits bizarres, et il s'en réjouit. Il s'endormit au milieu de ses réflexions.

Le quatrième jour, Mark s'arrêta et pointa le doigt en avant. Au début, Barry ne vit aucune différence, mais il s'aperçut vite qu'ils étaient en face de cette sorte de végétation rabougrie dont leur avait parlé Mark. Anthony déballa le compteur Geiger, et se mit immédiatement à enregistrer. L'intensité s'accrut au fur et à mesure qu'ils avançaient, et Mark les dirigea vers la gauche en se tenant bien à l'écart de la zone radioactive.

— Ils y sont entrés, n'est-ce pas ? demanda Barry.

Mark acquiesça de la tête. Ils gardaient leurs distances à l'écart du sol contaminé, et quand l'aiguille du compteur se fit alarmante, ils retournèrent vers le sud jusqu'à ce qu'elle se calme. Cette nuit-là, ils décidèrent de se diriger vers l'ouest afin de contourner la zone radioactive et d'entrer, si possible, dans Philadelphie de ce côté-là.

— On va tomber sur des champs de neige par là, fit Mark.

— Tu n'as pas peur de la neige ?

— Non.

— Bon. Alors, demain, on ira vers l'ouest, et si à la nuit on ne peut pas tourner vers le nord, on reviendra et on essaiera vers l'est, peut-être trouverons-nous une trace, ou quelque chose, de ce côté-là.

Ils marchèrent toute la journée sous une pluie intermittente, et d'heure en heure la température baissait ; lorsqu'ils dressèrent leur camp pour la nuit, il gelait presque.

— C'est encore loin ? demanda Barry.

— Demain, répondit Mark. On sent déjà l'odeur.

Barry, lui, ne sentait que l'humidité des bois, et le fumet de leur dîner qui cuisait. Il regarda Mark, et secoua la tête.

— Je refuse d'aller plus loin, déclara soudain Anthony. Il se tenait debout près du feu, tendu, un air attentif sur son visage.

— C'est une rivière, dit Mark. Elle doit être rudement près. Il y a de la glace sur toutes les rivières, qui vient frapper parfois contre les rives. C'est ce qu'on entend.

Anthony s'assit, mais son air inquiet ne quitta pas son visage. Le lendemain matin, ils firent encore route vers l'ouest. À midi, ils atteignirent les collines, et ils surent que, dès qu'ils seraient assez hauts pour voir au-dessus des arbres, ils pourraient voir la neige, s'il y en avait.

Ils s'immobilisèrent sur la colline, et Barry comprit les cauchemars de Mark. En limite de la neige, les arbres étaient complètement

dénudés, comme en plein hiver. Plus loin, la neige grimpait à l'assaut des arbres jusqu'à mi-hauteur de leur tronc, leurs branches s'étiraient, dépouillées, certaines dans des positions bizarres, lorsque la pression les avait déjà abattues et que la neige avait retenu leur chute. Plus haut, on ne voyait plus aucun arbre, seulement la neige.

— Est-ce qu'ils poussent toujours ? demanda Barry d'une voix étouffée.

Personne ne répondit. Après quelques minutes, ils firent demi-tour et retournèrent d'où ils étaient venus. Comme ils contournaient Philadelphie en se dirigeant vers l'est, le compteur Geiger les avertit de se tenir à l'écart et ils ne purent s'approcher davantage de la ville de ce côté-ci qu'ils ne l'avaient pu en venant par l'ouest. Alors, ils trouvèrent les premiers corps.

Six garçons étaient sortis ensemble. Deux étaient tombés l'un près de l'autre ; les autres les avaient laissés, avaient continué quelques centaines de mètres, et s'étaient effondrés. Les corps étaient tous radioactifs.

— Ne vous approchez pas d'eux, dit Barry alors qu'Anthony s'appêtait à s'agenouiller près des premiers corps. Il ne faut pas les toucher.

— J'aurais dû rester », murmura Mark. Il regardait les corps étendus. Leurs visages portaient des marques de boue. « Je n'aurais pas dû partir. J'aurais dû les surveiller, m'assurer qu'ils ne repartiraient pas. J'aurais dû rester. »

Barry secoua son bras, mais Mark ne pouvait détacher ses yeux, répétant inlassablement : « J'aurais dû rester avec eux. J'aurais dû... » Barry lui donna une forte claque dans le dos, puis une autre, et Mark inclina la tête, et il s'éloigna en trébuchant, en chancelant entre les arbres et les buissons, loin des corps, loin de Barry et d'Anthony. Barry courut derrière lui et le rattrapa par le bras.

— Mark ! Arrête ! Arrête, écoute-moi ! » Il le secoua énergiquement. « Il faut retourner à Washington. »

Les joues de Mark étaient ruisselantes de larmes. Il s'écarta de Barry et se remit en chemin, sans regarder les corps.

Barry et Bruce attendaient Anthony et Andrew, qui avaient demandé, exigé, d'avoir une conversation avec eux.

— C'est encore à propos de lui, n'est-ce pas ? dit Bruce.

— Je suppose.

— Il faut faire quelque chose, reprit Bruce. Toi et moi, nous savons que nous ne pouvons le laisser continuer ainsi. Ils vont exiger une réunion prochaine du conseil, et c'en sera fini.

Barry savait. Andrew et son frère entrèrent et s'assirent. L'un et l'autre avaient l'air farouche, en colère.

— Je ne nie pas qu'il ait vécu de durs moments cet été, dit Andrew brusquement. Là n'est pas le problème. Quoi qu'il lui soit arrivé, son esprit est atteint, et c'est ça le problème. Il se conduit d'une façon enfantine, irresponsable, qui est simplement intolérable.

Depuis l'été, ce genre de réunion s'était tenu à plusieurs reprises. Mark avait répandu une traînée de miel depuis une fourmilière jusqu'au mur du logement des frères Andrew, et les fourmis avaient suivi. Il avait trempé une pleine poignée d'allumettes dans une solution salée, les avait soigneusement séchées avant de les replacer dans leur boîte, et aucune d'elle ne s'était allumée quand, assis, d'un air impassible, il avait regardé les frères les plus âgés essayer les uns après les autres de les allumer. Il avait retiré toutes les plaques d'identité de toutes les portes des dortoirs. Il avait attaché ensemble les pieds des frères Patrick pendant leur sommeil avant de leur crier de venir très vite.

— Cette fois-ci, il est allé trop loin, dit Andrew. Il a volé les signets jaunes du Rapport de l'hôpital, et il est en train d'envoyer des douzaines de femmes à l'hôpital pour subir le test de grossesse. C'est la panique, nos équipes sont surchargées, et personne n'a le temps de réparer ces imbécillités.

— Nous allons lui parler, dit Barry.

— Ça ne servira à rien ! Vous lui avez déjà parlé, et reparlé. Il promet de ne plus faire une bêtise en particulier, et en fait une encore pire. Nous ne pouvons vivre dans ce désordre constant !

— Andrew, il a éprouvé une série de chocs terribles l'été dernier. Et il a endossé une trop grande responsabilité pour un garçon de son âge. Il se sent affreusement coupable de la mort de tous ces enfants. Quoi de plus naturel s'il retrouve maintenant des attitudes d'enfant. Donnez-lui du temps, il finira par surmonter ça.

— Non ! répliqua Andrew en se levant d'un mouvement brusque et furieux. Non ! Plus de temps ! Quel sera son prochain méfait ? » Il jeta un coup d'œil à son frère qui hocha la tête. « Nous avons le sentiment d'être sa cible. Pas vous, ni les autres ; nous seulement. Je ne sais pas pourquoi il éprouve cette hostilité à mon égard et à celui de mes frères, mais c'est une réalité, et nous ne voulons pas avoir à nous inquiéter constamment de lui, à nous demander ce qu'il va faire la prochaine fois. »

Barry se leva.

— Et moi, je dis que je vais le prendre en main.

Pendant un instant, Andrew lui fit face d'un air provocant, puis il dit :

— Très bien. Mais Barry, ça ne peut plus durer. Cela doit cesser immédiatement.

— Cela cessera.

Les frères cadets s'en allèrent, et Bruce s'assit.

— Comment ?

— Je ne sais pas. C'est son isolement. Il ne peut parler de tout ça avec personne, il ne joue pas avec les autres... Il faut le forcer à participer chaque fois que les autres sont prêts à l'accepter.

Bruce acquiesça.

— Comme la Fête de la nubilité de la semaine prochaine pour les sœurs Winona.

Plus tard ce jour-là, Barry annonça à Mark qu'il pouvait assister à la fête. Mark n'avait jamais été accepté de façon formelle dans la communauté des adultes, et ne serait pas honoré par une fête donnée seulement pour lui.

Il secoua la tête.

— Non, merci. J'aime mieux pas.

— Je ne t'ai pas invité, fit Barry sévèrement. Je t'ordonne d'y assister, et d'y participer. Tu comprends ?

— Je comprends, répondit Mark en lui jetant un regard furtif. Mais je ne veux pas y aller.

— Si tu n'y vas pas, je vais te traîner hors de cette confortable petite chambre, loin de tes livres et de ta solitude, et te remettre dans notre chambre et dans les salles de cours chaque fois que tu ne seras pas à l'école ou au travail. Tu comprends, maintenant ?

Mark hocha la tête, sans regarder Barry.

— D'accord, dit-il alors de mauvaise grâce.

26.

La fête avait déjà commencé quand Mark entra dans l'auditorium. Ils dansaient à l'autre extrémité, et, entre lui et les danseurs, il y avait un groupe de filles qui murmuraient entre elles. Elles se retournèrent pour le regarder, et l'une d'elles se détacha du groupe. Il y eut des gloussements derrière elle, et elle fit signe à ses sœurs d'arrêter, mais les gloussements continuèrent.

— Hello, Mark, dit-elle. Je m'appelle Susan.

Avant qu'il ait pu réaliser ce qu'elle faisait, elle avait retiré son bracelet et essayait maintenant de le passer à sa main. Il y avait six petits nœuds sur le bracelet.

— Non, fit précipitamment Mark en se dégageant. Je... Non. Je suis désolé.

Il fit un pas en arrière, se retourna et s'enfuit en courant tandis que les gloussements reprenaient, plus fort qu'avant.

Il courut jusqu'au bassin, et regarda l'eau noire. Il n'aurait pas dû courir. Susan et ses sœurs avaient dix-sept ans, peut-être même un peu plus. En une nuit, elles lui auraient tout appris, songea-t-il amèrement, et il était parti en s'enfuyant. La musique s'amplifia ; ils prendraient bientôt leur repas, et puis ils s'en iraient par couples, ou en groupes, tous sauf Mark et les enfants trop jeunes pour les jeux sur le tapis. Il pensa à Susan et à ses sœurs, et il eut tour à tour très chaud, très froid, des bouffées de chaleur montaient en lui.

— Mark ?

Il se raidit. Elles n'avaient pas pu le suivre, se dit-il paniqué. Il pivota sur lui-même.

— C'est Rose, dit-elle. Je ne te donnerai mon bracelet que si tu le veux bien.

Elle s'approcha, et lui se retourna comme s'il regardait quelque chose dans la rivière, terrorisé à l'idée qu'elle puisse le voir dans le noir, remarquer la rougeur qui envahissait son cou et ses joues, sentir la moiteur de ses mains. Rose, songea-t-il, elle avait son âge, c'était une des filles qu'il avait entraînées pour les bois. C'était encore plus intolérable pour lui de rougir et d'être intimidé devant elle que de s'être enfui devant Susan.

— Je suis occupé, dit-il.

— Je sais. Je t'ai vu avant. D'accord. Elles n'auraient pas dû faire ça, pas toutes ensemble. On leur a tous dit.

Il ne répondit pas, et elle se rapprocha de lui.

— Il n'y a rien à regarder, n'est-ce pas ?

— Non. Tu vas attraper froid ici.

— Toi aussi.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien. L'été prochain, je serai assez grande pour aller à Washington, ou à Philadelphie.

L'air furieux, il se retourna.

— Je vais dans ma chambre.

— Pourquoi t'ai-je mis en colère ? Tu ne veux pas que j'aille à Washington ? Tu ne m'aimes pas ?

— Si. Je m'en vais maintenant.

Elle posa sa main sur son bras, et il s'arrêta ; il avait l'impression de ne plus pouvoir bouger.

— Est-ce que je peux aller dans ta chambre avec toi ? demanda-t-elle, sur le ton d'une fille qui lui aurait demandé dans les bois si les champignons étaient dangereux, si les choses dans les arbres lui avaient indiqué la bonne direction, s'il pouvait vraiment devenir invisible quand il le voulait.

— Tu retourneras voir tes sœurs et tu te moqueras de moi comme Susan, dit-il.

— Non, murmura-t-elle. Jamais ! Susan ne se moquait pas de toi. Elles avaient peur, c'est pour ça qu'elles étaient toutes si agitées. Susan était la plus effrayée de toutes parce qu'elle avait été désignée pour te passer le bracelet. Elles ne se moquaient pas de toi.

Pendant qu'elle parlait, elle avait relâché son bras et fait un pas en arrière, puis un autre. Il pouvait voir maintenant le teint pâle et voilé de son visage. Elle secouait la tête en parlant.

— Peur ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu peux faire des choses que personne d'autre ne peut faire, dit-elle d'un ton toujours aussi doux, presque comme dans un murmure. Tu peux faire des choses que personne n'a vu, tu peux raconter des histoires que personne n'a jamais entendues, tu peux disparaître et voyager comme le vent à travers les bois. Tu n'es pas comme les autres garçons. Pas comme nos aînés. Tu ne ressembles à personne d'autre. Et on sait que tu n'aimes aucun de nous parce que tu ne choisis jamais personne pour dormir avec.

— Pourquoi as-tu couru après moi si tu as tellement peur ?

— Je ne sais pas. Je t'ai vu courir et... je ne sais pas.

Il sentit à nouveau la bouffée de chaleur l'envahir, et il se mit à marcher.

— Si tu veux venir avec moi, ça m'est égal, fit-il d'un ton bourru, sans regarder en arrière. Je retourne dans ma chambre maintenant.

Il n'entendit pas le bruit de ses pas à cause du martèlement qui ébranlait ses oreilles. Il marcha rapidement, faisant un large détour

pour éviter l'auditorium, sachant qu'elle courait pour garder l'allure. Il la conduisit autour de l'hôpital, parce qu'il ne voulait pas emprunter les couloirs brillamment éclairés avec elle sur les talons. Tout au bout, il ouvrit la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur avant d'entrer. Il laissa la porte ouverte, et courut presque jusque dans sa chambre, lorsqu'il entendit ses pas rapides qui l'avaient suivi.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle sur le pas de la porte.

— Je tends la couverture devant la fenêtre, dit-il d'un ton qui, même à lui, parut agacé. Ainsi, personne ne pourra nous voir. Je la mets souvent.

— Mais pourquoi ?

Il essaya de ne pas la regarder en descendant de sa chaise, mais il se surprit à l'observer à tout instant. Elle était en train de dérouler une longue écharpe qui entourait son cou, se croisait sur ses seins et tournait plusieurs fois autour de sa taille. L'écharpe était violette, pratiquement de la même couleur que ses yeux. Ses cheveux étaient châtain clair. Il se rappela que pendant l'été ils étaient blonds. Son nez, ses bras étaient parsemés de taches de rousseur.

Elle avait fini avec l'écharpe, et elle enlevait maintenant sa tunique ; d'un seul geste elle se déshabilla. Les doigts de Mark semblèrent tout d'un coup revenir à la vie et, sans qu'il le leur ait commandé, ils se mirent à lui ôter sa tunique.

Plus tard, elle l'assura qu'elle devait s'en aller, lui dit : pas encore, et ils s'assoupirent, étroitement enlacés. Lorsqu'elle répéta qu'elle devait partir, il se réveilla complètement.

— Pas encore, dit-il.

Quand il se réveilla pour la seconde fois, il faisait jour, et elle était en train d'enfiler sa tunique.

— Il faut que tu reviennes, dit Mark. Ce soir, après le dîner, tu veux bien ?

— D'accord.

— Promets-le. Tu n'oublieras pas ?

— Je n'oublierai pas. Je te le promets.

Il la regarda enrouler son écharpe, et, lorsqu'elle fut partie, il étendit le bras, arracha la couverture de la fenêtre, et la chercha des yeux. Il ne la vit pas ; elle avait dû traverser l'immeuble, et sortir à l'autre bout. Il roula sur le côté, et se rendormit.

Maintenant, Mark se disait qu'il était heureux. Les cauchemars avaient disparu, les terreurs soudaines qu'il ne pouvait expliquer ne s'abattaient plus sur lui. Les mystères s'étaient éclaircis, il savait ce que voulaient dire les livres quand leurs auteurs parlaient de trouver le bonheur, comme s'il s'agissait de quelque chose vers quoi vous menait la persévérance. Il regardait le monde d'un œil nouveau, et tout ce qu'il voyait était beau et bien.

Pendant la journée, alors qu'il était en train d'étudier, il s'interrompait, pris d'une crainte terrible qu'elle soit partie, perdue, qu'elle soit tombée dans la rivière. Il laissait tomber ce qu'il faisait, et courait d'immeuble en immeuble à sa recherche, non pas pour lui parler, mais simplement pour la voir, s'assurer qu'elle allait bien. Il lui arrivait, dans ce cas, de la trouver à la cafétéria avec ses sœurs, alors, de loin, il les comptait et cherchait celle qui avait quelque chose de spécial qui la différenciait des autres.

Tous les soirs, elle venait le rejoindre, et elle lui apprenait ce que lui avaient appris ses sœurs, et d'autres hommes, et sa joie s'intensifiait au point qu'il se demandait comment les autres avaient pu résister avant lui, comment lui-même résistait.

L'après-midi, il courait à la vieille maison, où il lui modelait un pendentif. C'était un soleil en argile, de cinq centimètres de diamètre. Il avait trois couches de peinture jaunes, et il en ajouta une quatrième. Dans la vieille maison, il relut les chapitres sur la physiologie, sur le comportement sexuel, la féminité, tout ce qu'il pouvait trouver qui touchait de près ou de loin à son bonheur.

Une nuit, bientôt, elle lui dirait non, et il lui donnerait le pendentif, pour montrer qu'il comprenait, et il lui ferait la lecture. De la poésie. Des sonnets de Shakespeare ou de Wordsworth, quelque chose de délicat et de romantique. Et après, il lui apprendrait à jouer aux échecs, et ils passeraient ensemble des soirées platoniques à apprendre tout l'un sur l'autre.

Dix-sept nuits à attendre. Dix-sept nuits, jusqu'ici. La couverture était accrochée à la fenêtre, sa chambre était en ordre, prête. Quand la porte s'ouvrit et qu'Andrew apparut, Mark bondit, pris de panique.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Il est arrivé quelque chose à Rose ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Viens avec moi, dit Andrew durement. Un de ses frères regardait la scène derrière lui.

— Dis-moi ce qui ne va pas ! cria Mark, et il essaya de courir devant eux.

Les médecins attrapèrent ses bras et le retinrent.

— On va t'emmener la voir, fit Andrew.

Mark cessa de vouloir s'échapper, et un étrange courant glacial le parcourut. Sans un mot, ils traversèrent l'immeuble, sortirent à l'autre bout et suivirent un des chemins déblayés dans la neige, qui conduisait à un des dortoirs. Il lutta à nouveau, mais brièvement, et il les laissa le conduire dans une des pièces. Arrivés à la porte, ils s'arrêtèrent tous, Andrew donna alors une légère impulsion à Mark, qui entra seul.

— Non ! cria-t-il. Non !

Il y avait un enchevêtrement de corps nus, se faisant les uns aux

autres ce qu'elle lui avait appris. À son cri d'angoisse, elle leva la tête, comme tous les autres, mais Mark, lui, savait que c'était Rose que ses yeux avaient détachée du lot. Elle était à genoux, un des frères derrière elle ; sa tête était blottie dans les bras d'une de ses sœurs.

Il vit leurs lèvres remuer, il sut qu'ils parlaient, qu'ils hurlaient. Il fit demi-tour et courut. Andrew se trouva devant lui, ouvrant, fermant, ouvrant encore la bouche. Mark serra le poing et frappa aveuglément, d'abord Andrew, puis l'autre médecin.

— Où est-il ? demanda Barry. Où a-t-il été à cette heure de la nuit ?

— Je ne sais pas, répondit Andrew d'un ton maussade. Sa bouche était enflée, douloureuse.

— Tu n'aurais pas dû lui faire ça ! Il a perdu la tête, c'est évident, en goûtant pour la première fois au sexe. Que croyais-tu qu'il allait lui arriver ? Il n'a jamais eu la moindre expérience avec qui que ce soit ! Pourquoi cette idiote est-elle venue te voir ?

— Elle ne savait pas quoi faire. Elle avait peur de lui dire non. Elle a essayé de tout lui expliquer, mais il n'écoutait pas. Soir après soir, il exigeait qu'elle revienne.

— Pourquoi n'es-tu pas venu nous en parler ? demanda Barry d'un ton amer. Qu'est-ce qui t'a fait penser qu'un traitement de choc comme celui-là résoudrait le problème ?

— Je savais que tu dirais : laissez-le tranquille. C'est ce que tu dis à chaque fois à propos de lui. Laissez-le tranquille, ça s'arrangera tout seul. Je ne pensais pas que ça s'arrangerait.

Barry s'approcha de la fenêtre et regarda la nuit noire et froide. Il y avait plusieurs centimètres de neige, et la température tombait à zéro presque toutes les nuits.

— Il reviendra quand il aura trop froid, dit Andrew. Il reviendra furieux contre nous tous, et contre moi en particulier. Mais il reviendra. Nous sommes tout pour lui.

Il quitta aussitôt la pièce.

— Il a raison, ajouta Bruce.

Il avait l'air fatigué. Barry regarda rapidement son frère, puis les autres, qui avaient gardé le silence pendant l'intervention d'Andrew. Ils étaient aussi inquiets que lui du garçon, aussi fatigués que lui de la succession d'ennuis apparemment sans fin qu'il leur causait.

— Il ne peut pas aller dans la vieille maison, reprit Bruce au bout d'un moment. Il sait qu'il gèlerait là-bas. La cheminée est bouchée, il ne peut pas faire de feu. Restent les bois. Mais il ne peut pas survivre dans les bois la nuit par cette température.

Andrew avait envoyé une douzaine de frères cadets à sa recherche dans tous les immeubles, même dans le centre des reproductrices, et

un autre groupe était allé voir dans la vieille maison. Il n'y avait aucun signe de Mark. Vers le lever du jour, la neige se remit à tomber.

Mark avait découvert la caverne par hasard. En cueillant un jour des baies sur l'escarpement qui surplombait la ferme, il avait senti sur ses jambes nues un courant d'air froid, et il avait trouvé la source. Un trou dans la colline, à un endroit où deux rochers de calcaire inégaux se rencontraient. Il y avait des cavernes dans toutes les collines. Il en avait découvert plusieurs autres avant celle-ci, et puis il y avait la caverne où se trouvaient les laboratoires.

Il avait soigneusement creusé derrière une des dalles de calcaire, et il avait réussi peu à peu à dégager l'orifice de la caverne, jusqu'à ce qu'il puisse y pénétrer. Il y avait un couloir étroit, puis une pièce, un autre couloir, et une autre pièce plus grande. Au fil des années, il y avait amassé, depuis qu'il l'avait découverte, du bois pour y faire du feu, des vêtements, des couvertures, des vivres.

Cette nuit-là, il se pelotonna dans la seconde pièce, et fixa le feu qu'il venait d'allumer, les yeux secs, certain que jamais personne ne le trouverait. Il les détestait tous, Andrew et ses frères par-dessus tout. Dès que la neige aurait fondu, il s'enfuirait, pour toujours. Il irait vers le sud. Il fabriquait un canoë plus long, de plus de cinq mètres cette fois-ci, et il volerait plein de vivres, et il descendrait jusqu'au golfe du Mexique. Qu'ils entraînent eux-mêmes les garçons et les filles, qu'ils recherchent eux-mêmes les entrepôts, qu'ils découvrent les zones radioactives dangereuses, s'ils en étaient capables. Il commencerait par tout brûler dans la vallée. Après quoi, il s'en irait.

Il regarda fixement les flammes, jusqu'à ce qu'il ait l'impression d'avoir les yeux en feu. On n'entendait aucune voix dans la caverne, sinon celle du feu qui crépitait, qui éclatait. Les lueurs faisaient vaciller les stalagmites et les stalactites, leur donnaient des reflets rouges et dorés. La fumée s'éloignait de son visage, et l'air était agréable ; il semblait même tiède après l'air glacé de la nuit. Il songea à l'époque où, avec Molly, ils s'étaient cachés sur le versant de la colline, près de l'entrée de la caverne, tandis que Barry et ses frères étaient à leur recherche. À la pensée de Barry, sa bouche se plissa. Barry, Andrew, Warren, Michael, Ethan... Tous des médecins, tous les mêmes. Combien il les détestait !

Il s'enroula dans sa couverture et, quand il ferma les yeux, il revit Molly, qui lui souriait doucement, qui jouait aux dames, et qui creusait pour lui de la glaise à modeler. Et soudain, il pleura.

Il n'avait jamais exploré la caverne au-delà de la seconde pièce, mais dans les jours qui suivirent, il entreprit une fouille systématique. La pièce était dotée de plusieurs petites ouvertures, qu'il explora l'une après l'autre, jusqu'au moment où il buta sur un couloir muré, un

éboulement, ou un plafond trop haut pour avoir accès aux trous qui pouvaient s'y trouver. Il se servait de flambeaux, ses pas se révélaient parfois hasardeux, mais il ne souciait guère de tomber, ou d'être pris au piège. Il perdit la notion du nombre de jours passés dans la caverne ; lorsqu'il avait faim, il mangeait, lorsqu'il avait soif, il s'approchait de l'entrée, recueillait de la neige qu'il rapportait pour la faire fondre. Quand il avait sommeil, il dormait.

Au cours d'une de ses dernières expéditions, il entendit de l'eau couler, et s'immobilisa aussitôt. Il savait qu'il s'était avancé très loin. Plus d'un kilomètre. Peut-être deux. Il essaya de se rappeler la taille de son flambeau quand il s'était mis en route. Presque entier, et maintenant, il n'en restait plus que le tiers. Il avait un autre flambeau accroché à sa ceinture, en cas de besoin, mais il n'avait jamais été si loin, au point d'avoir besoin d'un second flambeau pour rentrer.

Il avait allumé le second flambeau avant d'arriver à la rivière souterraine. Il éprouva une joie intense lorsqu'il comprit que cette eau était la même que celle du laboratoire. C'était donc le même réseau, et même s'il n'existait d'autre ouverture que celle pratiquée par la rivière, les deux sections étaient bien reliées.

Il suivit la rivière jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans un trou à travers le mur de la caverne ; il lui faudrait nager s'il voulait progresser. Il s'accroupit pour regarder le trou. Dans le laboratoire souterrain, la rivière surgissait d'un trou exactement identique.

Il reviendrait une autre fois avec sa corde et davantage de flambeaux. Il retourna dans sa grande pièce où se trouvaient le feu et ses vivres, et il examina son flambeau pour estimer la distance qu'il avait parcourue, l'étendue entre ce mur et la partie de la caverne qui lui était familière. Il savait où il était. Il savait que de l'autre côté de ce mur se trouvaient le laboratoire, et, au-delà, l'hôpital et les dortoirs.

Il dormit une fois encore dans la caverne, qu'il quitta le lendemain pour rejoindre la communauté. Il avait très peu mangé les jours précédents ; il se sentait à moitié affamé, et très fatigué.

La couche de neige était plus épaisse qu'avant, et il neigeait encore quand il arriva dans la vallée. Il faisait presque nuit quand il entra dans l'immeuble de l'hôpital. Il croisa plusieurs personnes, mais ne parla à aucune, et il alla droit dans sa chambre, où il retira ses vêtements de plein air et tomba sur son lit. Il était presque endormi quand Barry apparut sur le seuil de la chambre.

— Comment te sens-tu ? demanda Barry.

Mark secoua la tête silencieusement. Barry hésita un instant, puis il entra. Il se pencha sur le lit. Mark leva les yeux vers lui sans un mot. Barry étendit alors la main et toucha sa joue, puis ses cheveux.

— Tu as froid, fit-il. Veux-tu manger ?

Mark hochâ la tête.

— Je vais t'apporter quelque chose », dit Barry. Mais avant d'ouvrir la porte, il se retourna. « Je suis désolé. Mark, je suis sincèrement désolé. »

Il s'éloigna rapidement.

Après son départ, Mark se rendit compte qu'ils l'avaient cru mort, et l'expression qu'il avait lue sur le visage de Barry était la même que celle qu'il se rappelait avoir lue longtemps auparavant sur le visage de Molly.

Ça lui était égal. Ils ne pourraient plus rien faire maintenant pour réparer le mal qu'ils lui avaient fait. Ils le détestaient, croyaient qu'il était faible, qu'ils pouvaient le diriger comme ils dirigeaient les clones. Mais ils se trompaient. Ça ne suffisait pas que Barry fût désolé ; ils seraient tous désolés avant qu'il n'en ait fini.

Lorsqu'il entendit Barry revenir avec de la nourriture, il ferma les yeux et fit semblant de dormir, car il ne voulait plus revoir ce regard doux et vulnérable.

Barry laissa le plateau et, quand il fut parti, Mark dévora. Il tira la couverture au-dessus de sa tête, et, avant de s'endormir, il pensa encore à Molly. Elle savait qu'il en arriverait à éprouver un tel sentiment, et elle avait dit d'attendre, d'attendre jusqu'à ce qu'il fût un homme, de commencer par apprendre tout ce qu'il pouvait. Son visage et celui de Barry parurent se confondre, et il s'endormit.

Andrew avait convoqué le conseil, il en était responsable du début à la fin. Personne ne contestait plus son autorité pour diriger les réunions du conseil. Barry le regarda de la chaise où il était assis sur le côté, et essaya d'éprouver un peu de l'excitation manifestée par son cadet.

— Ceux qui souhaitent regarder les diagrammes et les bulletins sont invités à le faire. Je ne vous ai communiqué qu'un simple résumé, et non pas nos méthodes. Grâce aux clones, nous pouvons nous reproduire à l'infini. Nous avons réussi à résoudre le problème qui nous préoccupait depuis le début, celui du déclin de la cinquième génération. La cinquième, la sixième, la dixième, la centième, dorénavant toutes seront parfaites.

— Mais seuls survivent les clones issus des plus jeunes, fit Miriam d'une voix sèche.

— Nous résoudrons ce problème également, reprit Andrew avec impatience. Au cours de la manipulation des enzymes, certains organismes manifestent ce qui semblerait être une allergie provoquant un état de prostration. Nous allons en chercher la raison et y remédier.

Barry songea soudain que Miriam avait l'air très âgée. Il ne s'en était jamais aperçu avant, mais elle avait les cheveux blancs, un visage émacié, de fines rides autour des yeux et l'air affreusement fatiguée.

Elle adressa à Andrew un sourire désarmant.

— Je pense que tu seras capable de résoudre le problème que tu as posé, Andrew, fit-elle, mais les médecins cadets le seront-ils, eux ?

— Nous continuerons à faire appel aux reproductrices, dit Andrew légèrement agacé. Nous nous en servons pour produire des clones à partir de ces enfants qui sont particulièrement intelligents. Nous pratiquerons des implantations de clones en nous servant des reproductrices pour les porter, et assurer ainsi une population continue d'adultes capables de poursuivre la recherche, faire des plans, gérer la communauté...

L'attention de Barry vagabondait. Les médecins avaient examiné tout ça avant la réunion du conseil ; rien de nouveau n'allait en sortir. Deux castes, songea-t-il. Les meneurs, et les travailleurs, qui étaient toujours exploités. Était-ce bien cela, ce qu'ils avaient prévu à l'origine ? Il savait qu'il ne pourrait trouver aucune réponse à ses questions. Les clones écrivaient les livres, et chaque génération s'était sentie libre de changer les livres pour se conformer à ses propres

croyances. En réalité, lui-même avait effectué certains changements. Et maintenant, c'était Andrew qui les modifiait à nouveau. Ce serait le dernier changement ; personne, dans la nouvelle génération, ne songerait jamais à modifier quoi que ce soit.

— ... encore plus coûteux que prévu en termes de main-d'œuvre, continuait Andrew. Les glaciers se déplacent vers Philadelphie à une vitesse vertigineuse. Il ne nous reste peut-être que deux ou trois ans pour évacuer ce qui est récupérable, et le tribut en est très élevé. Nous allons avoir besoin de centaines d'aventuriers pour accéder, vers le sud et vers l'est, aux villes côtières. Nous disposons maintenant d'excellents modèles : les frères Edward se sont révélés particulièrement habiles à l'aventure, comme vos propres petites sœurs, les sœurs Ella. Nous nous servons d'eux.

— Mes petites sœurs Ella sont incapables de transposer un paysage sur une carte même si vous les pendez par les talons, ou si vous les menacez de les découper en rondelles, dit Miriam d'un ton brusque. Ce que je veux dire, c'est qu'elles ne peuvent faire que ce qu'on leur a appris, et exactement de la même façon.

— Elles ne savent pas dessiner des cartes, mais elles peuvent retourner là où elles sont allées, reprit Mark, sans essayer de dissimuler plus longtemps son mécontentement devant la tournure prise par la réunion. C'est tout ce que nous attendons d'elles. Les clones implantés penseront pour elles.

— C'est exact, dit Miriam. Si vous changez la formule, vous ne produirez plus que ces clones dont vous parlez.

— Oui. Nous ne pouvons manipuler deux processus chimiques différents, deux formules, deux sortes de clones. Nous estimons que c'est le meilleur moyen à ce point, et je peux vous assurer que, pendant ce temps, nous travaillerons à la mise au point du procédé. Nous attendrons que les incubateurs soient vides, c'est-à-dire dans sept mois, pour effectuer les changements. Et nous mettons au point un planning pour greffer au meilleur moment les membres du conseil et ceux qui seront requis à des fonctions dirigeantes. Nous ne nous jetons pas, tête baissée, dans un nouveau procédé sans en avoir étudié tous les aspects, je te le promets, Miriam. Nous tiendrons ce groupe au courant de nos progrès à tous les stades...

Sous un abri de chaume étanche, près de la minoterie, Mark, appuyé sur son coude, regardait la fille à côté de lui. Elle avait son âge, dix-neuf ans.

— Tu as froid, dit-il.

— On ne pourra plus faire ça longtemps, fit-elle en hochant la tête.

— Tu pourrais me retrouver dans la vieille ferme.

— Tu sais que c'est impossible.

— Qu'est-ce qui se passerait si tu franchissais la ligne ? Un dragon sortirait, et te cracherait du feu au visage ?

Elle rit.

— Sincèrement, qu'est-ce que ça ferait ? As-tu déjà essayé ?

Elle s'assit, et serra ses bras autour de son corps nu.

— J'ai vraiment froid. Je devrais m'habiller.

Mark tint sa tunique hors de sa portée.

— Dis-moi d'abord ce qui arriverait ?

Elle tendit le bras en avant, la rata, tomba sur lui, et pendant un instant ils restèrent allongés l'un près de l'autre. Il ramena une couverture sur elle et lui caressa le dos.

— Qu'est-ce qui arriverait ?

Elle soupira et s'écarta de lui.

— J'ai essayé une fois, dit-elle. Je voulais rentrer, rejoindre mes sœurs. Je pleurais, pleurais, et ça ne me servait à rien. Je voyais les lumières, je savais qu'elles n'étaient qu'à quelques mètres. J'ai commencé par courir, et puis, j'ai éprouvé quelque chose de bizarre, de diffus. J'ai dû m'arrêter. J'étais décidée à aller au dortoir. J'ai marché, pas très vite, prête à me retenir à quelque chose si je commençais à m'évanouir. Quand je me suis approchée de la ligne interdite... c'est une haie, tu sais, une simple haie de roses, ouverte aux deux extrémités, si bien qu'il est facile d'en faire le tour. Quand je m'en suis approchée, cette impression m'a reprise et tout a commencé à tourner. J'ai attendu longtemps, et ça ne s'arrêtait pas, mais je me suis dit que si je fixais mes yeux sur mes pieds et si je ne faisais attention à rien d'autre, j'arriverais à marcher. Je me suis remise à marcher.

Elle était allongée à côté de lui, raide, et sa voix était presque inaudible quand elle reprit.

— Je me suis mise alors à vomir. J'ai vomi jusqu'à ce que je n'ai plus rien en moi, et après j'ai vomi du sang. Je pense que je me suis vraiment évanouie. Je me suis réveillée dans la pièce des reproductrices.

Mark caressa doucement sa joue et l'attira à lui. Elle était secouée de violents frissons.

— Cht, cht, fit Mark pour l'apaiser. C'est fini. Tout va bien maintenant.

Aucun mur ne les arrêtait, songea-t-il en caressant ses cheveux. Aucune barrière ne les retenait, et pourtant elles ne pouvaient pas s'approcher de la rivière ; elles ne pourraient être plus près de la minoterie que maintenant ; elles ne pourraient franchir la haie de roses, ni pénétrer dans les bois. Molly, elle, avait réussi, se dit-il farouchement. Elles aussi, elles y arriveraient.

— Je dois rentrer, fit-elle alors.

Son visage était troublé. Selon l'expression de Brenda, il était envahi par le vide.

— Tu ne sais pas ce que ça signifie, essaya-t-elle de lui expliquer. Tu comprends, nous ne sommes pas distinctes les unes des autres. Mes sœurs et moi, nous ne sommes qu'un, une seule créature, et moi je suis une partie de cette créature. Il m'arrive de l'oublier de courts instants, quand je suis avec toi, je l'oublie un moment, mais ça revient toujours, et l'impression de vide revient aussi. Si tu m'ouvrais à l'intérieur, tu n'y trouverais rien du tout.

— Brenda, il faut que je te parle, dit Mark. Tu es là depuis quatre ans, hein ? Et tu as eu deux grossesses. Le moment est donc bientôt venu ?

Elle acquiesça, et enfila sa tunique.

— Écoute, Brenda. Cette fois-ci, ce ne sera pas comme avant. Ils ont l'intention d'utiliser les reproductrices pour y greffer des clones, par l'implantation de cellules de clones. Tu comprends ce que je veux dire ?

Elle secoua la tête, mais elle écoutait, attentive.

— Bon. Ils ont changé les produits chimiques dont ils se servent pour les clones dans les incubateurs. Ils peuvent maintenant greffer indéfiniment une même personne, mais qui sera un élément neutre. Les nouveaux clones ne savent pas penser, ni concevoir ni féconder ; ils ne seront jamais capables d'avoir des enfants. Les membres du conseil craignent qu'ils perdent leurs capacités scientifiques, leurs talents manuels, l'adresse de Miriam pour le dessin, son étonnante mémoire visuelle – ils risquent de perdre tout ça, s'ils ne le transmettent pas à la génération suivante en les greffant. Comme ils ne peuvent pas utiliser les incubateurs, ils vont se servir des femmes fertiles comme réceptacles. Ils vont vous implanter des clones, des triplés. Et dans neuf mois, tu auras trois nouveaux Andrew, ou trois nouvelles Miriam, ou Lawrence, ou ce que tu veux. Pour ça, ils se serviront des jeunes femmes les plus résistantes, celles en meilleure santé. Et pour les autres, ils continueront l'insémination artificielle. Quand ils auront produit un nouveau talent utile, ils le grefferont plusieurs fois, implanteront les clones dans ton ventre pour en fabriquer davantage.

Elle le regardait maintenant fixement, évidemment intriguée par l'intensité de son propos.

— Quelle différence y a-t-il ? demanda-t-elle. Si c'est là le meilleur moyen de servir la communauté, il faut le faire.

— Les nouveaux bébés des incubateurs n'auront même pas de nom, continua Mark. Ce seront les Bennie, ou les Bonnie, ou les Anne, tout ça à la fois, et leurs clones s'appelleront comme ça, et leurs descendants aussi.

Elle laça sa sandale sans un mot.

— Et toi, à ton avis, combien de séries de triplés ton corps peut-il produire ? Trois ? Quatre ?

Elle n'écoutait plus.

Mark escalada la colline au-dessus de la vallée et s'assit sur un rocher calcaire pour regarder les gens en bas, et les cultures qui d'année en année s'étaient étendues jusqu'à couvrir toute la vallée, jusqu'au tournant de la rivière. Seule la vieille maison formait une oasis avec ses arbres dans les champs de l'automne qui avaient maintenant l'air d'un désert. Le bétail avançait lentement vers les vastes étables. Un groupe de petits garçons se profila, qui jouaient à un jeu où il fallait beaucoup courir, tomber, et courir encore. Ils étaient vingt, ou plus, à jouer ensemble. Il était trop loin pour les entendre, mais il savait qu'ils riaient.

— Qu'y a-t-il de mal ? dit-il à haute voix, et le son le surprit. Le vent faisait bouger les arbres, mais sans un mot, sans une réponse.

Ils étaient contents, heureux même, et lui, l'étranger, le mécontent, voulait détruire tout ça pour satisfaire ses désirs égoïstes. Dans sa solitude, il pourrait bouleverser toute une communauté prospère et satisfaite.

En contrebas apparurent les sœurs Ella, elles étaient dix, toutes copie conforme de sa mère. L'espace d'un instant il vit Molly, risquant un coup d'œil derrière un buisson, riant avec lui. La vision disparut, et il regarda les filles se diriger vers le dortoir. Deux des sœurs Miriam sortirent, et les deux groupes s'arrêtèrent et parlèrent.

Mark se rappela la façon dont Molly faisait revivre les gens sur le papier, un trait ici, un autre là, un sourcil trop levé, une fossette trop accentuée, il y avait toujours quelque chose qui n'était pas parfait, mais qui rendait le dessin vivant. Ni Miriam ni ses petites sœurs Ella, aucune d'elle n'en était capable. Ce talent avait disparu, perdu pour toujours peut-être. Chaque génération perdait quelque chose, parfois impossible à reconquérir, ou à identifier immédiatement. Les petits frères d'Everett ne savaient pas faire face à une situation d'urgence au terminal de l'ordinateur ; ils étaient incapables d'improviser suffisamment longtemps pour sauver les fœtus en développement dans les incubateurs si une panne d'électricité durait plusieurs jours. Tant que les aînés pouvaient prévoir les ennuis probables et entraîner les jeunes clones à les résoudre, ils étaient à l'abri, mais on ne pouvait prévoir les accidents, les catastrophes avaient l'art d'être imprévisibles, et un grave accident pouvait tout détruire dans la vallée uniquement parce que aucun d'eux n'avait appris à faire face à cette situation spécifique.

Il se souvint d'une conversation qu'il avait eue avec Barry.

— Nous vivons au sommet d'une pyramide, lui avait-il dit, supportée par une base massive, la dominant, dominant tout ce qui l'a rendue possible. Nous ne sommes responsables de rien, ni de la structure elle-même, nous n'avons rien au-dessus de nous. Nous ne devons rien à la pyramide, et nous en sommes totalement dépendants. Si la pyramide s'écroule et retombe en poussière, nous ne pouvons rien faire pour l'en empêcher, ni même pour nous sauver nous-mêmes. Quand la base s'effondre, le sommet s'effondre avec elle, quelle que soit la vie là-haut, si élaborée soit-elle. Le sommet retournera avec la base au moment de l'effondrement. S'il faut construire une nouvelle structure, il faut commencer par le bas, et non au-dessus de ce qui a été édifié au cours des siècles passés.

— Tu vas faire retourner tout le monde à l'état sauvage !

— Je leur viendrais en aide pour descendre de la pyramide. Tout s'effrite. La neige et la glace d'un côté, le climat et le temps de l'autre. Ça finira par s'effondrer, et à ce moment-là, les seuls survivants seront ceux qui s'en seront libérés, qui n'en seront d'aucune façon dépendants.

Molly lui avait dit que les villes étaient mortes, et c'était vrai. Par une ironie du sort, la technologie qui avait rendue possible la vie dans la vallée allait entretenir cette vie suffisamment longtemps pour condamner toute chance de salut après les premiers ébranlements de la pyramide. Le sommet glisserait sur une des pentes et sombrerait au fond dans les débris, avec toutes les autres technologies qui avaient semblé parfaites et éternelles.

Mark songea que personne ne comprenait l'ordinateur, exactement comme personne, à l'exception des frères Lawrence, ne comprenait le bateau à aubes et le moteur à vapeur qui le propulsait. Les frères cadets pouvaient le réparer, le remettre dans son état d'origine aussi longtemps que les pièces étaient à portée de la main, mais ils ignoraient comment l'un et l'autre, l'ordinateur et le bateau, fonctionnaient, et si un écrou manquait, aucun d'eux n'était capable d'en façonner un de fortune. Dans ce fait précis résidait la destruction de la vallée, et de tous ses habitants.

Mais, ils étaient heureux, se dit-il en regardant les lumières qui commençaient à s'allumer dans la vallée. Même les reproductrices étaient heureuses ; elles étaient entourées d'attentions, choyées, comparativement à celles qui partaient en expédition chaque été, et à celles qui travaillaient de longues heures dans les champs et les jardins. S'il leur arrivait de se sentir trop seules, elles trouvaient le réconfort dans les drogues.

Ils étaient heureux parce qu'ils n'avaient pas assez d'imagination pour voir l'avenir, et quiconque tentait de leur expliquer les dangers était par définition un ennemi de la communauté.

Son regard vif balaya toute la vallée, et s'arrêta finalement sur la minoterie ; comme son ancêtre, avant lui, il comprit que c'était là le point faible, l'endroit vulnérable de la vallée.

Attends d'être un homme, lui avait dit Molly. Mais elle n'avait pas compris qu'il était chaque jour davantage en danger, que chaque fois qu'Andrew et ses frères discutaient de son avenir, ils étaient moins enclins à le lui assurer. Il examina la minoterie d'un air songeur. Elle était patinée d'une couleur presque argentée, entourée de teintes roussâtres, brunes et dorées, et du vert permanent des pins et des sapins. Il aimerait la peindre ; cette idée le frappa soudain, il éclata de rire et se leva. Il n'avait pas le temps. Son but, c'était le temps ; il lui fallait du temps, et eux, pouvaient décider à tout instant que lui en accorder davantage les mettait tous en danger. Brusquement, il s'assit à nouveau, et maintenant qu'il scrutait la minoterie et la zone avoisinante, ses yeux étaient plissés par la réflexion, et le sourire avait disparu de son visage.

La réunion du conseil avait duré presque toute la journée, et lorsqu'elle fut terminée, Miriam demanda à Barry d'aller faire un tour avec elle. Il lui lança un regard interrogateur, mais elle hocha la tête. Ils marchèrent le long de la rivière, et quand ils se trouvèrent hors de vue des autres, elle dit :

— Je voudrais que tu m'accordes une faveur, si tu le veux bien. Je voudrais visiter l'ancienne ferme. Peut-on y entrer.

Barry, surpris, s'arrêta.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je ne cesse de penser que je voudrais regarder les tableaux de Molly. Je ne les ai jamais vus, tu sais.

— Mais pourquoi ?

— Peut-on y entrer ?

Il secoua la tête, et il reprirent leur marche.

— Quand veux-tu y aller ?

— C'est trop tard, maintenant ?

La porte de derrière de la ferme était mal condamnée. Ils n'eurent même pas besoin d'une pince pour l'ouvrir. Barry lui montra le chemin dans l'escalier, en tenant bien haut une lampe à huile qui projetait d'étranges ombres sur le mur à côté de lui. La maison semblait très vide, comme si Mark n'y était plus venu depuis longtemps.

Miriam regarda les tableaux en silence, sans les toucher, les mains fermement croisées devant elle, tandis qu'elle allait de l'un à l'autre.

— Il faudrait les enlever, dit-elle enfin. Ils vont pourrir pour rien ici.

Lorsqu'elle arriva au portrait de Molly sculpté par Mark, elle le

toucha, presque religieusement.

— C'est elle, fit-elle doucement. Il a hérité de ses dons, n'est-ce pas ?

— Oui.

Miriam posa ses mains sur la tête sculptée.

— Andrew projette de le tuer.

— Je sais.

— Il a servi ses desseins, et maintenant il constitue une menace, et il doit partir. » Elle fit courir son doigt sur la joue en noyer. « Regarde, elle est trop haute et trop saillante, mais ça lui donne un air encore plus ressemblant. Je ne comprends pas pourquoi. Et toi ? »

Barry secoua la tête.

— Va-t-il essayer de sauver sa vie ? demanda Miriam sans le regarder, d'une voix parfaitement maîtrisée.

— Je ne sais pas. Comment ferait-il ? Il ne peut pas survivre seul dans les bois. Andrew ne lui permettra pas de rester encore plusieurs mois dans la communauté.

Miriam soupira et retira sa main de la tête sculptée.

— Je suis désolée, murmura-t-elle sans qu'on puisse distinguer si elle s'adressait à lui ou à Molly.

Barry s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la vallée et regarda à travers les trous que Mark avait ménagés dans les planches. Comme c'était beau, songea-t-il, ce crépuscule qui s'annonçait, avec ces lumières pâles qui rougeoyaient au loin et les collines noires qui encerclaient tout.

— Miriam, demanda-t-il, si tu connaissais un moyen de l'aider, le ferais-tu ?

Elle resta silencieuse un long moment, et il crut qu'elle ne répondrait pas. Puis elle dit :

— Non. Andrew a raison. Il ne constitue pas une menace physique pour le moment, mais sa présence est pénible. C'est comme s'il nous rappelait quelque chose d'impossible à saisir, quelque chose de blessant, de mortel même, et en sa présence nous essayons de le reconquérir, et nous échouons toujours. Nous n'éprouverons plus cette douleur quand il sera parti. Pas avant. » Elle le rejoignit près de la fenêtre. « D'ici un an ou deux, il nous menacera d'une autre manière. Voilà ce qui est important, conclut-elle en tournant la tête vers la vallée. Il ne faut pas d'individu isolé, même si sa mort doit nous tuer tous les deux. »

Barry mit alors son bras autour de ses épaules, et ils restèrent là, à regarder dehors ensemble. Soudain, Miriam se raidit.

— Regarde, un incendie !

Il y avait une faible ligne lumineuse qui s'amplifiait, s'étendait dans les deux directions, formant deux lignes, se déplaçant vers le haut et

vers le bas. Quelque chose fit éruption, s'embrasa, puis diminua, et les lignes continuèrent leur avance.

— La minoterie va brûler ! cria Miriam en se précipitant vers l'escalier. Viens, Barry ! C'est juste au-dessus de la minoterie !

Barry resta près de la fenêtre, comme s'il était rivé au sol par les lignes de feu en mouvement. *Il* l'avait fait. Mark essayait de faire brûler la minoterie.

Des centaines de gens s'éparpillèrent sur le flanc de la colline pour éteindre le feu de brousse. D'autres patrouillèrent les terrains qui entouraient l'usine génératrice pour vérifier qu'aucune étincelle n'y était amenée par le vent. On mit en service des lances pour arroser les buissons et les arbres, et le toit du vaste édifice en bois. Ce ne fut qu'au moment où la pression de l'eau diminua que tout le monde se rendit compte qu'il fallait faire face à un second problème tout aussi grave.

Le niveau de l'eau dans le ruisseau rapide qui alimentait l'usine s'était réduit à un filet. Dans toute la vallée, les lumières vacillèrent lorsque le système pallia cette soudaine défaillance en détournant l'électricité vers le laboratoire. Le système auxiliaire prit le relais et le laboratoire continua à fonctionner, mais à une puissance réduite. On éteignit tout à l'exception des circuits reliés directement aux incubateurs qui contenaient les clones.

Durant toute la nuit, les scientifiques, les médecins et les techniciens s'acharnèrent à juguler la crise. Ils s'étaient entraînés suffisamment souvent pour savoir exactement ce qu'il fallait faire en cas d'urgence, mais on ne déplora la perte d'aucun clone, sinon que le système avait été endommagé par cet arrêt incontrôlé.

Certains se mirent à remonter le ruisseau à pied pour trouver la cause de cette diminution du débit. Aux premières lueurs du jour, ils tombèrent sur un éboulement qui avait presque complètement barré la rivière, et ils entreprirent aussitôt de la dégager.

— As-tu essayé de mettre le feu à la minoterie ? demanda Barry.

— Non. Si j'avais voulu l'incendier, j'aurais allumé un feu tout près, et pas dans les bois. Si je l'avais voulu, j'aurais réussi à y mettre le feu.

Mark se tenait devant le bureau de Barry, sans arrogance ni frayeur. Il attendait.

— Où étais-tu, pendant toute cette nuit ?

— Dans la vieille maison. Je lisais un truc sur Norfolk, j'étudiais des cartes...

— Ça n'a pas d'importance. » Barry fit pianoter ses doigts sur son bureau, repoussa les graphiques qu'il examinait, et se leva. « Écoute-moi, Mark. Certains pensent que tu es responsable de l'incendie, du barrage, de tout. J'ai fait la même remarque que toi : si tu avais voulu

incendier la minoterie, tu y serais arrivé très facilement sans provoquer tout ça. Le problème est toujours là. Tu dois te tenir à l'écart de la minoterie. Comme du laboratoire, et des constructions des bateaux. Tu comprends ?

Mark hocha la tête. Des explosifs pour dégager la rivière étaient entreposés dans le hangar de construction des bateaux.

— J'étais dans la vieille maison quand l'incendie a commencé, fit soudain Barry, d'une voix froide et sèche. J'ai vu une chose curieuse. On aurait dit une sorte d'éruption. J'y ai beaucoup réfléchi. Ça aurait pu être une explosion, suffisamment forte pour provoquer le glissement de terrain. Il est certain que personne ne pouvait la voir de la vallée, et quel que fût le bruit, pour peu qu'elle ait eu lieu un peu en sous-sol, il était couvert par le bruit de tous ceux qui luttèrent contre l'incendie.

— Barry, l'interrompit Mark. Il y a quelques années, tu m'as dit quelque chose de très important, et je t'ai cru, et je te crois encore. Tu as dit que tu ne me ferais pas de mal. Tu te souviens ? » Barry hocha la tête, d'un air tout aussi glacial et méfiant. « Je te le dis maintenant, Barry. Cette communauté est aussi la mienne, tu sais. Je te promets que je n'essaierai jamais de leur faire du mal. Je n'ai jamais rien fait pour leur nuire délibérément, et je ne le ferai jamais. Je le promets. »

Barry le regarda d'un air méfiant, et Mark esquissa un léger sourire.

— Je ne t'ai jamais menti, tu sais. Tout ce que j'ai fait, je l'ai toujours reconnu quand tu me l'as demandé. En ce moment je ne te mens pas.

D'un mouvement sec, Barry se rassit.

— Pourquoi cherchais-tu quelque chose sur Norfolk ? Qu'est-ce que c'est ?

— Il y avait à cet endroit une base navale, une des plus importantes de la côte est. Quand la fin a approché, ils ont dû mettre en cale sèche des centaines de navires. Le niveau des océans a baissé. La baie de Chesapeake, celle de Delaware, sont maintenant asséchées, et ces bateaux doivent être bien au sec et à l'abri... ils les appelaient des « boules de naphthaline ». J'ai réfléchi à tout le métal que représentent ces navires. Acier inoxydable, cuivre, etc. Certains de ces navires embarquaient des centaines de médicaments, d'éprouvettes, et d'autres choses...

Barry sentit le doute le quitter, et le goût de la querelle pour le dissiper s'évanouit quand ils évoquèrent la possibilité de mettre sur pied une expédition à Norfolk au début du printemps. Plus tard seulement, il réalisa qu'il n'avait pas posé les questions cruciales : Mark avait-il été à l'origine du feu, pour quelque raison que ce fût, et avait-il fait sauter les rochers qui étaient dégringolés dans le ruisseau,

et pour quelle raison ?

Dans ce cas, comment expliquer son geste ? Ils avaient perdu du temps ; il leur faudrait des mois pour tout remettre en ordre, mais de toute façon, ils avaient prévu d'arrêter la greffe des clones jusqu'à ce qu'ils soient prêts pour commencer la production de masse dans le courant du printemps. Ils n'avaient rien changé à leurs plans, sinon qu'ils travaillaient maintenant au ruisseau, pour le protéger des glissements de terrain, à la mise au point d'un nouveau système auxiliaire pour le courant, et à l'amélioration de tout en général.

Seules, les implantations humaines seraient retardées au-delà de la date prévue dans leurs objectifs. Le travail préliminaire, qui constituait à greffer les cellules, attendrait le printemps, le temps que le laboratoire soit remis en état, que l'ordinateur fournisse un nouveau programme... Dans ce cas, pourquoi Mark était-il si content de lui ? Barry ne pouvait répondre à la question, pas plus que ses frères quand ils en discutaient.

Pendant tout l'hiver, Mark mit au point son expédition sur la côte. Il ne pourrait emmener aucun des explorateurs expérimentés, dont on avait besoin pour finir de vider les entrepôts de Philadelphie. Il commença l'entraînement de son groupe de trente jeunes de quatorze ans, alors que la neige couvrait toujours le sol, et au mois de mars, il affirma être prêt pour se mettre en route dès la fonte des neiges. Il remit sa liste de provisions à Barry pour obtenir son accord ; ce dernier n'y jeta même pas un coup d'œil. Les enfants porteraient des sacs trop vastes pour que, dans le cas où ils trouveraient des choses récupérables, ils puissent en rapporter le plus possible. Pendant ce temps, un autre groupe, plus important, qui s'app préparait à partir pour Philadelphie, retenait davantage l'attention que celui de Mark.

Le laboratoire était prêt à fonctionner à nouveau, l'ordinateur disposait d'un nouveau programme, mais on s'aperçut alors que l'eau qui traversait la caverne était contaminée. Des bactéries s'étaient infiltrées dans l'eau pure, et il fallait en découvrir la source avant de commencer ces opérations.

Les événements se succédaient, Barry et Bruce étaient bien d'accord : l'incendie, le glissement de terrain, les provisions manquantes, les médicaments changés de place, et maintenant l'eau contaminée.

— Ce ne sont pas des accidents, explosa Andrew. Savez-vous ce que disent les gens ? C'est l'œuvre des esprits de la forêt ! Des esprits ! C'est Mark ! Je ne sais pas comment, ni pourquoi, mais c'est lui. Vous allez voir, dès qu'il sera parti avec ce groupe, tout sera fini. Et cette fois, quand il reviendra, s'il revient, nous y mettrons un terme !

Barry n'éleva aucune objection ; il savait que ce serait inutile. Ils avaient décidé que Mark, à présent un homme de vingt ans, ne

pouvait être autorisé plus longtemps à exercer son autorité. S'il n'avait pas proposé son plan d'exploration des chantiers navals de Norfolk, on l'aurait liquidé plus tôt. C'était un élément perturbateur. Les jeunes clones le suivaient aveuglément, obéissaient à ses ordres sans poser de questions, et le considéraient avec une crainte empreinte de respect. Pis encore, personne ne pouvait prévoir ses actes, ni ce qui allait les déclencher. Il leur était aussi étranger que s'il appartenait à une autre espèce ; son intelligence était différente de la leur, ses émotions aussi. Barry se souvenait qu'il était le seul à avoir pleuré sur la mort des victimes des radiations.

Andrew avait raison, et il ne pouvait rien y changer. Du moins, si Mark était responsable de cette série d'accidents, ceux-ci cesseraient, et la paix reviendrait un moment dans la vallée. Mais le jour où Mark partit à pied à la tête de son groupe, on s'aperçut qu'une brèche avait été ouverte dans le corral, et que le bétail s'était éparpillé partout. On retrouva toutes les bêtes, à l'exception de deux vaches et de leurs veaux, et de quelques moutons. Alors, les accidents cessèrent, exactement comme Andrew l'avait prédit.

La forêt était chaque jour plus épaisse, les arbres plus massifs. Mark savait que cet endroit avait été un parc, à l'abri des coupes ; certains troncs étaient si larges qu'une douzaine de jeunes arrivaient à peine à en faire le tour en se donnant la main. Il leur désigna ceux qu'il connaissait : les chênes, les styrax, les érables, les bosquets de bouleaux... Les journées étaient chaudes au fur et à mesure qu'ils faisaient route vers le sud. Le cinquième jour, ils quittèrent l'ouest pour le sud-ouest, et personne ne posa de question sur le choix de ses directions. Ils faisaient tout ce qu'on leur demandait avec enthousiasme, rapidité, sans rien demander. Ils étaient tous robustes, mais leurs sacs étaient lourds, et Mark avait l'impression qu'ils se traînaient s'il se mettait à courir, mais il ne força pas la cadence. Ils devraient être en bonne forme lorsqu'ils arriveraient à leur destination. Au milieu de l'après-midi du dixième jour, il leur dit de s'arrêter, et ils le regardèrent, attendant ses consignes.

Mark examina la large vallée. D'après les cartes qu'il avait regardées, il savait qu'elles se trouvaient là, mais il ne s'imaginait pas à quel point c'était beau. Il y coulait une rivière, et, de chaque côté, le terrain remontait suffisamment pour prévenir les inondations, sans être toutefois trop escarpé pour qu'on ne puisse avoir accès à l'eau. C'était en bordure de la forêt nationale ; certains arbres étaient ces géants qu'ils voyaient maintenant depuis plusieurs jours, d'autres étaient plus jeunes, ils leur serviraient de matériau de construction. Il y avait une zone pour les cultures, des pâturages pour le bétail. Il soupira, et, quand il fit face à ses suivants, il arborait un large sourire.

Cet après-midi-là, et le lendemain, il leur fit construire des abris provisoires ; il dessina les angles des édifices qu'il leur donna l'ordre de construire, marqua les arbres qu'ils devaient abattre et utiliser pour la construction et les feux de camps, arpenta les champs qu'ils devaient remettre en état, puis, satisfait de voir qu'ils avaient assez de travail jusqu'à son retour, il leur annonça qu'il s'en allait et qu'il reviendrait dans quelques jours.

— Mais où vas-tu ? demanda l'un d'eux, en jetant autour de lui un regard inquiet comme s'il se demandait pour la première fois ce qu'ils faisaient.

— C'est un test, hein ? demanda un autre en souriant.

— Oui, fit Mark avec calme. Vous pouvez appeler ça un test. Pour survivre. Avez-vous des questions sur mes consignes ?

Il n'y en eut aucune.

— Je reviendrai avec une surprise, dit-il, et tous furent contents.

Il se dirigea en trotinant, sans effort, à travers la forêt, jusqu'à la rivière qu'il suivit vers le nord, jusqu'au canoë qu'il avait caché dans le sous-bois des semaines auparavant. En tout, il lui fallut quatre jours pour retourner dans la vallée. Il avait été absent deux semaines, et il redoutait que ce délai n'ait été trop long.

Il arriva par le flanc de la colline qui surplombait la vallée, et il s'allongea dans les buissons pour faire le guet et attendre la nuit. Plus tard dans l'après-midi, le bateau à aubes arriva en vue, et, quand il se mit à quai, les gens se pressèrent et se mirent en file, épaule contre épaule, se passant les objets récupérés de l'un à l'autre, jusqu'au rivage et dans le hangar à bateaux. Quand les lumières s'allumèrent, Mark se mit en route. Il se dirigea vers la vieille maison, où il avait dissimulé les médicaments. Aux deux tiers du parcours, il fit une pause et se laissa tomber sur les genoux. À sa droite, à une centaine de mètres, se trouvait l'entrée de la caverne ; le sol était piétiné à cet endroit, les dalles de calcaire étaient maculées de terre. Ils avaient découvert son entrée, et l'avaient scellée.

Il attendit jusqu'à ce qu'il fût certain que personne au-dessous de lui ne surveillait la maison, puis avec prudence, il parcourut le reste du chemin, camouflé sous les buissons qui envahissaient les abords de la maison, et il se laissa glisser dans la cave par la trappe à charbon. Il n'avait pas besoin de lumière pour trouver le paquet, caché derrière des briques qu'il avait descellées plusieurs mois auparavant. Il avait aussi caché une bouteille de vin. Avec célérité, il mélangea les médicaments au vin et secoua énergiquement la bouteille.

Il faisait nuit quand il remonta la colline, et il se dépêcha en direction du centre des reproductrices. Il devait y arriver après qu'elles se furent rendues dans leur chambre, mais avant qu'elles se soient endormies. Il se coula près de l'immeuble, et les surveilla par les

fenêtres à l'extérieur jusqu'à ce que l'infirmière de nuit eût fini sa ronde avec le plateau. Lorsqu'elle eut quitté le dortoir de Brenda et de cinq autres femmes, il frappa doucement à la vitre.

Brenda sourit quand elle le vit. Elle ouvrit rapidement la fenêtre. Il pénétra à l'intérieur et murmura :

— Éteins la lumière. J'ai apporté du vin. On va organiser une petite fête.

— Ils auront ta peau s'ils t'attrapent, dit une des femmes.

Elles étaient ravies à l'idée de cette fête ; elles avaient déjà tiré le tapis, et l'une d'elles remontait ses cheveux sur la tête.

— Où sont Wanda et Dorothy ? demanda Mark. Elles devraient venir, avec quelques autres. C'est une grande bouteille de vin.

— Je vais leur dire, murmura Loretta en étouffant un rire.

— Attends que l'infirmière ait disparu.

Elle risqua un coup d'œil dehors, ferma la porte et posa son doigt sur les lèvres. Au bout d'un moment, elle regarda à nouveau, et se glissa dans le couloir.

— Après la fête, on pourrait peut-être sortir un peu, toi et moi ? demanda Brenda en frottant sa joue contre la sienne.

Mark acquiesça.

— Avez-vous des verres ?

L'une d'elles en apporta et il se mit à servir le vin. D'autres les rejoignirent, et il y eut alors onze cadettes sur le tapis, qui buvaient du vin doré en étouffant des gloussements et des rires. Quand elles commencèrent à bâiller, elles rejoignirent leur lit en titubant, et celles qui étaient venues de l'autre pièce s'allongèrent sur le tapis. Mark attendit qu'elles fussent toutes profondément endormies, puis il s'en alla sans bruit. Il alla sur le quai, s'assura que personne n'était resté à bord du bateau à aubes, parcourut le chemin en sens inverse, et se mit à transporter les femmes, une par une, emmitouflées comme des cocons dans leur couverture. À son dernier voyage, il rassembla le maximum de vêtements, ferma les fenêtres du dortoir et, essoufflé d'épuisement, retourna au bateau. Il détacha les amarres et le laissa glisser avec le courant, en se servant d'une pagaie pour le maintenir près du bord. Plus en aval, presque en face de la vieille maison, il immobilisa le bateau près d'un rocher, le tira sur la rive, et l'amarra solidement. Encore une chose, se dit-il, exténué. Encore une chose.

Il courut à la vieille maison, se laissa glisser dans la cave, et se précipita à l'étage. Il n'avait pas de lumière, mais il alla droit vers les tableaux, et saisit le premier. Derrière lui, une allumette craqua, et un frisson glacé le parcourut.

— Pourquoi es-tu revenu ? demanda Barry d'un ton brusque. Pourquoi n'es-tu pas resté là-bas, dans les bois d'où tu viens ?

— Je suis revenu prendre mes affaires, répondit Mark, et il se

retourna. Barry était seul. Il allumait la lampe à huile. Mark fit un mouvement vers la fenêtre, et Barry secoua la tête.

— Ça va mal se passer. Ils ont équipé les escaliers d'un système d'alarme. Si quelqu'un monte ici, ça sonne immédiatement dans la chambre d'Andrew. Ils vont arriver d'une minute à l'autre.

Mark ramassa les tableaux, les uns après les autres.

— Pourquoi es-tu ici ?

— Pour te mettre en garde.

— Pourquoi ? Pourquoi t'imaginais-tu que je reviendrais ?

— Je ne sais pas. Je ne veux pas savoir pourquoi. J'ai dormi en bas, dans la bibliothèque. Tu n'auras pas le temps de tous les emporter, dit-il d'un ton pressant à Mark qui prenait encore des tableaux. Ils vont être ici très vite. Ils croient que tu as essayé de mettre le feu à la minoterie, de barrer le ruisseau et d'empoisonner les clones dans les incubateurs. Cette fois-ci, ils ne perdront pas de temps à se poser des questions.

— Je n'ai pas essayé de tuer les clones, dit Mark sans regarder Barry. Je savais que l'ordinateur déclencherait un signal d'alarme avant qu'on utilise l'eau contaminée. Comment s'en sont-ils aperçus ?

— Ils ont envoyé des garçons à la nage, et deux d'entre eux ont réussi à nager jusqu'à l'autre côté. Après, ce fut facile. Quatre sont morts dans cette entreprise, fit-il d'un ton neutre.

— Je suis désolé. Je ne voulais pas ça.

Barry haussa les épaules.

— Il faut que tu t'en ailles.

— Je suis prêt.

— Tu vas mourir là-bas, reprit Barry d'une même voix sinistre. Et les enfants que tu as emmenés avec toi aussi. Tu sais qu'ils ne sont pas capables de se reproduire. À l'exception, peut-être, d'une fille ou deux. Et après ?

— J'ai emmené des reproductrices, dit Mark.

Barry afficha alors un air atterré et incrédule.

— Comment ?

— Peu importe comment. Elles sont avec moi. Et on va réussir. J'ai tout planifié avec le plus grand soin. On réussira.

— Alors, c'était pour ça ? demanda Barry. L'incendie, l'effondrement, l'eau contaminée, les semences que tu as prises ? Tout ça, c'était pour cette raison ? répéta-t-il, sans regarder Mark cette fois, mais en cherchant des yeux les tableaux restants, comme s'ils détenaient la réponse. Tu as même du bétail, ajouta-t-il.

Mark acquiesça.

— Ils sont dans un endroit sûr. J'irai les chercher dans une ou deux semaines.

— Ils vont te suivre à la trace, dit lentement Barry. Ils pensent que

tu constitues une menace, et ils n'auront de cesse de t'avoir trouvé.

— Ils ne pourront pas. Ceux qui en seraient capables sont à Philadelphie. Quand ils rentreront, il n'y aura plus aucune trace de nous nulle part.

— As-tu songé à ce que ça va être ? cria Barry, perdant soudain le parfait contrôle de lui-même qu'il avait gardé jusque-là. Ils vont te craindre et te détester ! C'est injuste de les faire souffrir. Et ils en arriveront à te détester pour ça. Ils vont mourir là-bas ! L'un après l'autre, et à chaque fois les survivants te détesteront davantage. Pour finir, vous mourrez tous de mort minable et misérable.

Mark secoua la tête.

— Si nous échouons, dit-il, il ne restera plus personne sur la terre. La pyramide est en train de basculer. La pression exercée par le grand mur blanc se fait sentir sur elle, et elle ne peut résister.

— Et si tu réussis, tu retourneras à l'état sauvage. Il faudra mille, cinq mille ans avant que l'homme puisse sortir du trou que tu lui creuses. Ce seront des animaux !

— Et toi, tu seras mort. » Mark jeta un rapide coup d'œil sur la pièce, puis se précipita à la porte. Là, il marqua un temps et regarda Barry sans ciller. « Tu ne peux pas comprendre. Je suis le seul vivant, qui puisse comprendre. Je t'aime, Barry. Tu es quelqu'un de différent de moi, un étranger, pas un humain. Comme vous tous. Mais je ne les ai pas anéantis quand j'en ai eu l'occasion et l'envie, parce que je t'aime. Adieu, Barry. »

Pendant un instant encore, ils continuèrent à se regarder, puis Mark se retourna, et descendit l'escalier d'un pas léger. Il entendit derrière lui le bruit d'un craquement, mais il ne s'arrêta pas. Il sortit par la porte de derrière, et il avait rejoint les arbres et le champ lorsque Andrew et ses compagnons s'approchèrent. Mark s'immobilisa, et écouta.

— Il est encore là-haut, dit une voix. Je le vois.

Barry avait brisé les planches qui condamnaient la fenêtre pour qu'on puisse le voir. Mark comprit qu'il lui faisait gagner du temps, et, le corps penché en avant, il se mit à courir vers la rivière.

— Ainsi, c'était pour ça », murmura encore Barry, en s'adressant cette fois à la tête de noyer qui représentait Molly. Il prit la tête entre ses mains et s'assit près de la fenêtre, bien en vue, avec la lampe derrière lui. « C'était pour ça », dit-il une fois encore, et il se demanda si Molly souriait toujours. Il ne leva pas les yeux quand les flammes commencèrent à crépiter dans la maison, mais il tint la tête sculptée étroitement serrée contre sa poitrine, comme pour la protéger.

Au loin, sur la rivière, Mark vit les flammes depuis le bateau à aubes, et il pleura. Quand le bateau heurta un rocher, il mit le moteur en marche, et il continua ainsi la descente de la rivière. Quand il

atteignit la Shenandoah, il tourna vers le sud et suivit cette direction jusqu'à ce que le gros bateau ne puisse aller plus loin. Il faisait presque jour. Il tria les vêtements qu'il avait rassemblés dans le centre des femmes, et il en fit des paquets avec les provisions du bateau ; ils auraient besoin d'un maximum de choses.

Lorsque les femmes commenceraient à s'éveiller, il leur servirait du thé et du pain à la farine de maïs, et il les mènerait à terre. Il dirigerait le bateau vers le milieu de la rivière et le laisserait flotter, emporté par le courant. Ils en auraient encore besoin dans la vallée. Ensuite, avec les femmes, ils se mettraient en marche vers chez eux à travers les forêts.

ÉPILOGUE

Mark s'approcha, derrière les arbres, de la crête qui surplombait la vallée. Vingt ans, songea-t-il. Vingt ans qu'il ne l'avait pas revue. Ils avaient pu installer un système d'alarme très élaboré, mais il en douta. De toute façon, pas en haut, à cet endroit. Apparemment, les bois ici étaient restés vierges depuis de longues années. Il courut pour gravir les derniers mètres de l'arête, se dissimula derrière un buisson de vigne sauvage, et regarda en dessous. Il resta un long moment sans bouger, hors d'haleine, avant de descendre lentement la pente.

Il n'y avait aucun signe de vie. Des trembles poussaient dans les champs, des saules envahissaient les berges de la rivière ; autour des constructions, les genévriers et les pins qui étaient si bien taillés autrefois, grimpaient haut le long des murs et les camouflaient presque. La haie de roses était devenue un hallier. Il sursauta et se retourna en entendant soudain un cri presque humain. Une douzaine de grands oiseaux s'élançaient dans les airs, en volant maladroitement jusqu'au taillis le plus proche. Il songea, étonné, que les poules étaient devenues sauvages. Et le bétail ? Il ne vit pas le moindre signe d'un troupeau, mais les bêtes devaient être dans les bois, le long de la rivière, éparpillées dans la région.

Il marcha. Il s'arrêta encore. Un des dortoirs avait disparu, pas la moindre trace nulle part. Une tornade, probablement ; il aperçut alors une ligne de destruction érodée, effacée par le temps ; un sentier où il n'y avait aucun édifice, aucun arbre volumineux, seulement des aulnes, des trembles et des herbes nouvellement poussés, pour retenir le sol jusqu'à ce que les sapins descendent la colline, que les graines d'érable et de chêne puissent, emportées par le vent, prendre racine dans une terre hospitalière. Il suivit la trouée provoquée par la tornade, presque convaincu au fur et à mesure qu'il avançait que c'était bien ce qui avait dû se passer. Mais elle ne pouvait avoir entraîné la mort de toute la communauté. Il y avait eu autre chose. Il aperçut alors les ruines de la minoterie et il s'arrêta.

La minoterie avait été détruite, seules les fondations et les machines rouillées indiquaient qu'elle avait bien existé, la reine mécanique de cette fourmilière, qui insufflait à toute la communauté la volonté de vivre, l'énergie et les moyens de subsister.

La fin serait vite arrivée, sans la minoterie, sans l'énergie. Il ne s'en approcha pas davantage. Il inclina la tête et se dirigea en trébuchant vers la rivière, refusant de voir autre chose.

Il retourna chez lui plus lentement qu'il n'était venu, s'arrêtant souvent pour regarder les arbres, le tapis vert des mousses brillantes, observant ici et là une sauterelle scintillante tomber lourdement dans la lumière du soleil, ses ailes irisées reflétant des éclats de couleur, qui disparaissaient quand elle changeait de direction et n'attrapait pas exactement la lumière. Les sauterelles étaient revenues ; les guêpes aussi, et les vers dans la terre. Il s'arrêta devant un chêne majestueux qui dominait une vallée, et songea à tous les changements dont l'arbre avait été le témoin silencieux. Les feuilles bruissaient au-dessus de lui ; il appuya un instant sa joue contre l'écorce, puis il continua son chemin.

La solitude s'était parfois révélée presque insupportable, mais, à chaque fois, il avait trouvé le réconfort dans les bois, où il ne cherchait rien d'humain. Il se demanda si les autres se sentaient toujours seuls ; plus personne n'en parlait. Il sourit en se rappelant combien les femmes avaient pleuré, crié et traîné derrière pour se remettre ensuite à courir et les rattraper.

En haut de la colline qui dominait sa vallée, il s'arrêta et s'appuya contre un érable argenté pour regarder l'activité déployée en contrebas. Des hommes et des femmes s'affairaient dans les champs, arrachant la canne à sucre, sarclant le maïs, récoltant les haricots. D'autres avaient démoli un des murs des douches et travaillaient à agrandir les installations ; ils apportaient un grand nombre de carreaux d'argile, qu'ils disposaient autour de l'âtre afin d'obtenir une réserve constante d'eau chaude. Certains des enfants les plus âgés faisaient quelque chose au moulin à eau, mais il ne savait pas quoi.

Une dizaine d'enfants, ou plus, cueillaient des mûres sur les haies le long des champs. Ils portaient des chemises à manches longues et des pantalons, pour ne pas trop s'égratigner. Après avoir fini, ils posèrent leurs paniers, et se mirent à retirer leurs vêtements trop contraignants. Alors, nus, dorés par le soleil, riants, ils se dirigèrent vers la colonie. Aucun d'entre eux ne se ressemblait.

Barry avait prédit cinq mille ans de vie sauvage, mais c'était là le temps mesuré sur les marches de la pyramide, et non par ceux qui vivaient en dehors d'elle. Mark avait conduit son peuple dans une époque sans durée, où les jours étaient marqués par le cycle des saisons et des ciels, par la vie, la naissance et la mort. Maintenant, les joies des hommes et des femmes, et leurs souffrances, leur appartenaient personnellement, elles allaient et venaient sans laisser de trace. Dans cette époque sans durée, le but, c'était la vie, et non la re-création du passé ni la construction élaborée de l'avenir. L'éventail des possibilités avait failli se refermer, mais une fois encore il s'était ouvert, et chaque nouveau-né élargissait son envergure. On ne pouvait en demander davantage.

Quatre canoës apparurent sur la rivière ; les garçons et les filles étaient sortis pour pêcher avec des filets. Ils faisaient la course pour le retour. Mark savait que, bientôt, certains demanderaient à la communauté la permission de prendre les canoës pour partir en exploration, non pas à la recherche de quelque chose en particulier, mais simplement pour satisfaire leur curiosité hors de leur monde. Les adultes les plus âgés s'inquiéteraient, refusant qu'ils s'en aillent, mais Mark leur accorderait son autorisation et, même s'il ne la leur donnait pas, ils partiraient. Ils devaient partir.

Mark s'écarta de l'arbre et descendit la colline, soudain impatient d'être à nouveau chez lui. Il fut accueilli par Linda, qui lui tendit la main. Elle avait dix-neuf ans, elle était grosse d'un enfant, le sien.

— Je suis contente que tu sois revenu, dit-elle doucement. Je me sentais seule.

— Et maintenant, tu ne te sens plus seule ? demanda-t-il en posant son bras autour de ses épaules.

— Non.

Les enfants nus l'aperçurent, et ils coururent vers lui en riant et en parlant avec excitation. Leurs mains et leurs lèvres étaient maculées de mûres. Il resserra son étreinte autour des épaules de Linda. Elle le regarda d'un air interrogateur, et il relâcha sa prise, craignant de lui avoir fait mal.

— Pourquoi souris-tu comme ça ? demanda-t-elle.

— Parce que je suis heureux d'être à la maison. Moi aussi, je me sentais seul, fit-il et c'était en partie vrai, seulement ce qu'il savait aussi, il ne pouvait le lui expliquer. Parce que tous les enfants étaient différents.

*Ce volume
a été achevé d'imprimer
le 1^{er} avril 1977
sur les presses de
l'Imprimerie Floch
à Mayenne.*

*D. L., 2^e trimestre 1977.
Éditeur, n° 4676.
Imprimeur, n° 14918.
Imprimé en France.*